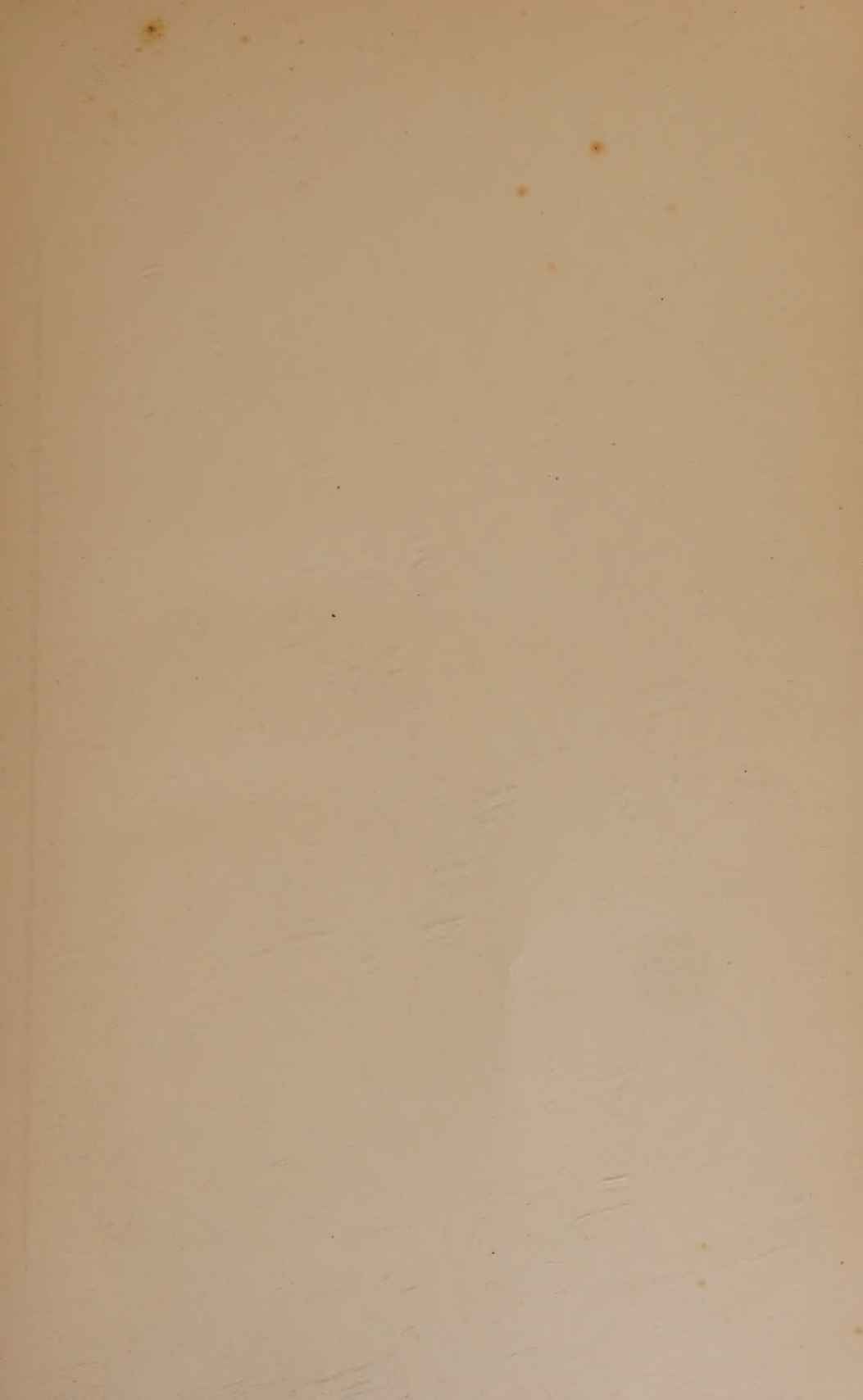


George H. Merrill



P. SUZANNE

TOURS PITTORESQUE

AVEC UNE

PRÉFACE DE GEORGES COURTELINE

CENT SOIXANTE ILLUSTRATIONS DONT HUIT HORS TEXTE

Par MM. P. MANTELIER & F. LEFÈVRE

TOURS
IMPRIMERIE TOURANGELLE
20-22, RUE DE LA PRÉFECTURE

1898

L'auteur de *Tours pittoresque* s'est trop défendu d'avoir voulu écrire un livre d'Histoire pour que nous puissions rien ajouter à tout ce qu'il a dit.

Ce qui nous a justement séduit dans cet ouvrage, c'est l'absence même de toute préoccupation savante.

Tours pittoresque ne fut tout d'abord qu'une causerie faite par le sympathique conférencier, un soir de l'hiver dernier dans une réunion d'amis, et soulignée par d'admirables projections photographiques.

L'idée nous vint alors de demander à M. P. Suzanne d'écrire un livre avec ce qui n'était qu'un amusant et intime bavardage.

C'est ce livre si bien apprécié par le spirituel ami de l'auteur, Georges Courteline, que nous présentons aujourd'hui.

Grâce à la valeur artistique des clichés obtenus par M. Manteliet, distingué amateur de photographie, et M. Lefèvre, très familiarisé avec toutes les difficultés de cet art, il nous a été permis de représenter avec fidélité le pittoresque des vieux quartiers de Tours.

Nous sommes heureux de remercier ici : M. P. Suzanne et ses précieux collaborateurs MM. Manteliet et Lefèvre ;

M. Colon, de son concours éclairé dans les recherches faites à la bibliothèque de Tours ;

M. Clairin, du délicieux sujet dont il nous a permis d'orner la couverture de *Tours pittoresque*.

Quelques personnes regretteront peut-être que ce volume ne contienne que fort peu de choses parmi celles qui ont fait jusqu'à présent l'objet principal des guides de Tours.

C'est que ce travail n'est point un guide, mais une causerie qui a gardé, malgré sa transformation en livre, un peu de sa fantaisie originelle.

Nous avons tout fait pour présenter un ouvrage soigné dans son tirage et irréprochable dans la reproduction des vues. Les nombreux souscripteurs que nous remercions ici nous font espérer que nous avons réussi à le faire apprécier.

L'Éditeur,

E. L.

DÉSIGNATION DES GRAVURES

CONTENUES DANS CE VOLUME

AVIS

Nous étant souvent borné à indiquer l'emplacement des maisons dont il est fait mention dans cet ouvrage, sans les désigner par les numéros qu'elles portent, nous prions nos lecteurs de vouloir bien se reporter à cette Table où ils trouveront le renseignement complémentaire.

	Pages
Un débris de muraille de la première enceinte.	4
Un débris du temple de Vénus, rue du Petit-Cupidon, n° 5.	4
Murs de la première enceinte.	5
Eglise Saint-Pierre-des-Corps.	6
Maison d'Avisseau, rue Avisseau n° 8.	6
Intérieur d'une cour du quai Saint-Pierre-des-Corps, n° 7.	8
Une allée — — —	8
La levée de Saint-Pierre-des-Corps	9
Rue Manceau	9
La maison des orphelins, même rue, n° 11	10
Une vue de Tours à vol d'oiseau	11
La Petite-Bourdaisière.	11
La cathédrale et l'entrée du préau de Saint-Gatien. (Vue prise du côté de la rue de la Psallette).	13
Un des côtés de la cathédrale et la nouvelle rue	14
La tourelle du préau	14
La place Grégoire. (<i>Hors texte.</i>)	16-17
Le sommet d'une tour de la cathédrale et son échafaudage	17
La rue Nicolas-Simon	19
Une tour de la première enceinte.	21
La tour de Guise	21
Anciens murs du château de Tours	22
Les ruines du vieux pont	25
Une maison de la rue de l'Hôpiteau, n° 8.	27
Un hôtel de la rue du Cygne, n° 27.	28
Un hôtel de la rue Sainte-Marthe, n° 7.	29
Le couvent des Jacobins. (Vue prise de la rue des Amandiers.).	38
Un hôtel de la place Foire-le-Roi.	32
Vue prise d'une tour de la cathédrale. (<i>Hors texte.</i>)	32-33
La place Foire-le-Roi	33
—	34

	Pages
La rue de la Moquerie	34
Le grenier à sel, rue des Cordeliers, n ^{os} 1 et 3	40
Cour intérieure de la préfecture	42
La salle des Etats sous Henri III. (Cour du Manège.)	43
Une maison de la rue de la Moquerie, n ^o 18	44
Un nid dans un mur	44
L'ancien Jeu de Paume. Rue de la Moquerie n ^o 27.	45
— Vue intérieure	45
Restes de l'hôtel de la Bourdaisière	47
La petite rue des Jacobins. (<i>Hors texte.</i>)	48-49
Fenêtres de l'hôtel de Semblançay. (Vue prise de l'église St-François.)	50
Hôtel de Semblançay, rue Colbert, n ^o 1	52
Hôtel de Boucicaut, rue Colbert, n ^o 13.	53
Hôtel des Directeurs de la Monnaie, rue du Commerce, n ^o 22.	58
Un pavillon de l'hôtel de La Beaune-Le-Blanc, rue Banchereau, n ^o 8.	59
Une boulangerie de la rue des Halles, n ^o 13.	60
Maison dite de Ronsard, impasse des Jacobins.	63
Maison dite d'Olivier-le-Daim, à Sainte-Anne	64
Maison dite d'Agnès Sorel, rue de Paris, n ^o 230	64
Hôtel de M. Gouin, rue du Commerce, n ^o 35. (<i>Hors texte.</i>)	64-65
Une fenêtre d'église, rue Banchereau	69
Un escalier de la rue P.-L.-Courier, n ^o 10.	70
Une maison, rue P.-L.-Courier, n ^o 15.	71
Intérieur — —	72
Dessus de porte de l'Ecole de musique	72
Une vieille maison de la rue Saint-Saturnin, n ^o 11	73
Ancien couvent des Carmes, rue P.-L.-Courier, n ^o 1	73
Laboratoire municipal, rue P.-L.-Courier, n ^o 3	74
L'église israélite, rue Saint-Saturnin, n ^o 16	75
Salon de M Blanchard, place Plumereau, n ^o 5.	78
Chez les Petites-Sœurs des Pauvres, rue de La Riche, n ^o 41.	79
La maison dite de Tristan (extérieur), rue Briçonnet, n ^o 16.	79
Une maison de la rue de la Paix, n ^o 21. (<i>Hors texte.</i>)	80-81
La cour de la maison dite de Tristan	81
Le pignon — —	81
Un escalier de l'hôtel de Choiseul, rue Briçonnet, n ^o 21.	84
Frontispice.	84
La rue de la Paix.	85
Une cour de maison de la rue de la Paix, n ^o 21.	85
Vieux pignons. (Vue prise d'une maison de la rue de la Paix.)	86
Un escalier d'une maison de la rue de Maillé, n ^o 2.	
Une maison de la rue de l'Arbalète, n ^o 5	87
Un hôtel de la rue des Cerisiers, n ^o 7.	87
Une maison de la rue Briçonnet, n ^o 31.	88

	Pages
Un hôtel de la rue Bretonneau, n° 33.	92
— — — n° 29.	93
Rue du Puits.	94
Rue de la Poissonnerie (vieille muraille)	95
Anciennes carrières.	96
Rue des Balais	97
Rue de la Cuiller.	99
Un côté de la rue des Trois-Pavés-Ronds.	100
Le cloître de Saint-Martin, intérieur	101
— — — extérieur.	102
Une tour de Châteauneuf, rue Boucicault, n° 3	102
— — — rue Néricault-Destouches, n° 39.	103
Une vue de Tours.	104
La tour Charlemagne	104
Une vieille maison à l'angle de la rue du Change et de la rue de la Rôtisserie.	109
Une vue de la rue du Grand-Marché.	110
Maison de bois, rue du Change, n° 1.	110
Une porte de la maison de M. Jouet, rue P.-L.-Courier, n° 10.	111
Une cour de la rue du Murier.	112
Autre vue de la rue du Grand-Marché.	112
Un hôtel de la rue de Maillé, n° 4. (<i>Hors texte</i>).	112-113
Une maison de la rue du Grand-Marché, n° 2	113
— — — Etienne-Marcel, n° 36	113
Un escalier d'une maison de la rue du Panier-Fleuri, n° 2.	115
Sommet de l'escalier	116
Maison de la rue de Châteauneuf, n° 11.	117
Une maison de la rue Rapin, n° 5.	118
Ancien couvent de Sainte-Croix, rue Sainte-Croix, n° 6.	118
Oratoire d'une maison de la rue du Change, nos 13-15.	119
Une maison de la rue des Trois-Écritoires, n° 7	122
L'ancienne trésorerie de Saint-Martin, place du Grand-Marché, n° 56.	122
La fontaine de la place du Grand-Marché	123
La rue des Quatre-Vents.	124
Un débris d'église, rue des Cerisiers, n° 21	126
Une maison de la rue du Serpent-Volant	127
Auberge de la Croix-Blanche. (<i>Hors texte</i>).	128-129
Entrée du camp de Môle, rue des Fossés-Saint-Martin, n° 21	129
Une porte basse	130
Allée du camp de Môle.	130
Sortie du camp de Môle.	131
Une maison de la rue de Lariche, n° 26.	131
Une ruelle auprès de l'église Notre-Dame-la-Riche.	132
Une maison de la rue Lamartine, n° 34.	132

	Pages
La cheminée de la chambre de Louis XI	137
Une chambre du château	138
Sur la route du Plessis	138
Le cachot de La Balue (intérieur)	140
— (extérieur)	140
Le Plessis, façade du côté de Tours	141
— côté de la cour	142
Le prieuré de Saint-Côme	145
Ensemble, vu de la levée.	146
Débris d'un vieux pont	146
Partie du bâtiment qui fut habité par Ronsard	147
— — —	148
Une chapelle de l'abside.	149
Entrée actuelle de la chapelle	150
Buste de Ronsard.	150
Pêcheurs sur la levée de Sainte-Anne.	151
Le ruisseau de l'Archevêque.	151
—	152
—	152
—	153
Les petits bonnets de Touraine.	153
Le prieuré de Saint-Éloi (extérieur)	155
— (intérieur)	156
Débris des anciens murs des boulevards.	157
L'ancienne gare	157
Le dernier pilier de la gare au moment de sa chute	160
Les anciennes statues allégoriques	160
La ferme de la Fuye	163
Hôtel du Tourne-Guide, boulevard Béranger	165
Une vue de Saint-Cyr.	166
La Grenadière	166
La table d'ardoise de la Grenadière.	167
L'église de Saint-Cyr.	167
Vue prise de la Grenadière.	168
La Loire. — Vue à vol d'oiseau.	169
Le monument des soldats tués à Monnaie en 1870	172
L'hôtel de la Préfecture.	175
Le théâtre au moyen âge	176
La rue de Saint-Symphorien. (<i>Hors texte</i>).	176-177
Une vue de Tours.	179
Une maison récemment détruite rue du Grand-Marché, n° 32-33	179



PRÉFACE

Mon camarade P. Suzanne me demande vingt lignes de préface pour son ouvrage *Tours pittoresque*, et je saute avec joie, en hâte, sur l'occasion qui s'offre à moi de donner publiquement l'accolade à l'un des hommes que j'estime et que j'aime le plus au monde, — encore que je ne voie pas bien l'utilité de présenter au public un livre qui se présente si heureusement tout seul. Car voilà, Dieu m'en est témoin, un des plus délicieux bouquins dont se puisse enrichir le rayon d'une bibliothèque d'artiste.

En principe, entretenant en moi la haine du faiseur de phrases, du diseur de riens, du porteur de flambeaux, et, plus généralement, de tout ce qui est le Cuistre, c'est-à-dire le Sot en trois lettres, je hais l'insipide préfacier, et pour les airs d'importance qu'il se donne, et pour le besoin qu'il éprouve de mettre en lumière des beautés dont l'éclat n'a pas besoin de lui pour crever les yeux aux gens de goût, si beautés réelles il y a. Mais quoi ! aller refuser à un honnête homme de lettres la confraternelle poignée de main à laquelle il a tous les droits ?..

quand il vous a, timidement, glissé dans le tuyau de l'oreille : « J'ai fait de mon mieux ; ai-je réussi ? » ne pas lui crier : « Certes oui ! » alors que c'est vrai et qu'on le pense ?... Ma foi, ce serait trop me demander ; et, dussé-je me faire taxer de ridicule pédanterie, je dirai bien haut que j'ai pris, à la lecture de *Tours pittoresque*, le même plaisir qu'eût goûté La Fontaine à la lecture de *Peau d'Ane*, puisqu'en ces pages évocatrices d'un passé, — hélas ! si passé ! — mon souvenir, les larmes aux yeux, a pu vagabonder trois heures, comme vagabonda autrefois ma pauvre et chère petite enfance, par les rues étranglées, compliquées, tourmentées, du vieux Tours qui fut mon berceau, — celui de mon cher père, aussi, et celui de ma mère bien-aimée.

Que je sais bon gré à Suzanne d'avoir traité son difficile sujet avec tant de tact et de mesure ! Que j'ai apprécié sa méthode, en sa simplicité voulue ! et combien il a eu raison, dédaigneux des commodes et niaises pompes lyriques, d'emprunter tout bonnement à la mélancolie de jadis l'émotion pénétrante dont son œuvre déborde ! Car, c'est à sa sincérité, c'est à sa sincérité seule, que je dois d'avoir vu revivre, non seulement les vieux coins où se plut ma jeunesse, mais encore les typiques figures dont je les connus peuplés, depuis ce brave M. Nestor, directeur de l'ancien théâtre, qui disait un jour à papa : « *Je monte superbement les PILULES DU DIABLE. J'en aurai au moins pour cent francs. Qui veut la fin, veut les moyens ;* » jusqu'à ce vieux rigolo de père Rusé, gniaf et montreur de marionnettes, qui montra si souvent, surgie de bas en haut, dans le cadre étroit de son guignol, sa tête farouche et coiffée d'une casquette, cependant que, de sa bouche, à

l'adresse des crapauds qui bombardaient de trognons de pommes et de chignons de pain rassis l'humble décor, toujours le même, de son petit Odéon pour rire, s'échappaient en essaim ces paroles mémorables :

« Je vas aller vous aider, moi ! Recommencez un peu, pour voir, et je vous botte le derrière jusqu'à ce que la peau vous en cuise ! »

Souvenirs effacés et lointains auxquels je ne croyais plus sourire ! Les pages charmantes que voici ont gardé votre arrière-parfum, comme le paroissien d'une vieille fille garde la subtile senteur d'une grappe de muguet, cueillie un matin d'avril, oubliée entre deux feuillets et retrouvée après des années, par hasard.

GEORGES COURTELINE.

DÉDICACE

Je dédie ce livre aux amis absents ;

A ceux de nos compatriotes que l'apparent caprice qui joue avec les destinées a pour longtemps, pour toujours peut-être, éloignés de leur ville natale.

A défaut des monuments civils ou religieux dont les « Guides » garantis exacts, donnent au passant l'adresse et l'histoire, ils trouveront dans cet ouvrage ce qui peut leur faire battre le cœur d'une émotion profonde : les vues de leur vieux Tours en quelque sorte intime et seulement connu de ceux qui l'ont aimé et souvent parcouru. Ils y verront la ruelle et la masure, la ruine à fleur d'eau du pont détruit, la vieille tour devant laquelle se sont attardées leurs curiosités d'enfant : ils y retrouveront en un mot, brusquement évoqués, tous ces souvenirs qui, selon l'expression d'Emile Augier :

« Comme un vol de perdrix se lèvent sous nos pieds. »

Si ce livre, ainsi que l'a dit d'une façon charmante notre indulgent ami Georges Courteline, a la bonne fortune d'appeller une larme dans les yeux d'un de ces lecteurs inconnus auxquels j'en fais hommage, ce sera mon excuse de l'avoir écrit, sa raison d'être, la seule chose qui, nous l'espérons, saura lui faire pardonner son insuffisance à tous les autres points de vue.

P. SUZANNE.



La Place Grégoire



Vue prise d'une tour de la Cathédrale

AU LECTEUR

Ce n'est pas même un abrégé de l'histoire de Tours que nous avons l'intention de refaire ici, dans cette promenade à travers nos vieux quartiers.

Les écrivains de mérite et les infatigables travailleurs qui ont été et resteront la gloire de notre Société archéologique ont, depuis un siècle, fait surgir de nos manuscrits et de nos ruines tout un passé, tout un enchaînement de faits, toute une suite de déductions savantes qui constituent l'histoire de la Touraine.

Il ne reste plus rien à glaner dans le champ où la vieille société tourangelle a passé, et cependant nous sera-t-il permis de regretter qu'au milieu de tant de laborieuses recherches une chose importante à nos yeux, n'ait pas été préservée de l'oubli.

Très éprise de ce qui se rattachait aux faits ainsi qu'à l'histoire de l'art et de l'architecture, la Société archéologique n'a pas songé à nous conserver la physionomie, le souvenir des quartiers qui se sont si profondément modifiés.

Ce pittoresque séduisant, que le romantisme avait cependant si bien remis en faveur, n'a pas trouvé grâce auprès des savants, et nous avons été surpris, dans les merveilles

expositions rétrospectives, qui ont été organisées à Tours depuis vingt ans, de ne pas découvrir un seul dessin nous rappelant les quartiers emportés par le passage des voies nouvelles.

Nous avons pensé que c'est à la photogravure de sauver le peu qui subsiste de la ville d'autrefois, et nous avons écrit ce livre qui est moins ouvrage d'histoire qu'un album dans lequel nous avons réuni les impressions d'un promeneur amoureux de sa ville natale.

P. S.

L'habitant de Tours qui, depuis cinq ans, n'aurait pas été hanté par le désir de visiter le vieux faubourg de Saint-Pierre-des-Corps, qu'une ceinture de chemins de campagne et de jardins entourait jusqu'au boulevard Heurteloup, éprouverait une vive surprise à la vue de cette ville nouvelle qui fait auprès de l'antique berceau des « Turones » une enceinte de rues aux maisons coquettes et blanches, ayant chacune son jardin et réalisant l'idéal du modeste commerçant retiré des affaires.

Des masures qui récemment cachaient leur pauvreté dans un réseau de sentiers où les murs alternaient avec des clôtures de sureaux et d'épines blanches, attendent les derniers coups des démolisseurs, et bientôt rien ne restera debout de ce désert coin de Tours, auquel, dans certaines parties, on ne pouvait refuser un caractère de tristesse grandiose. On sait ce qu'est devenu entre les mains de jardiniers habiles le vieux cimetière de Saint-Jean-des-Coups, et, quel que fût son impressionnant et magnifique décor, il ne viendra à personne l'idée de regretter cette forêt d'ifs presque séculaires dont les oiseaux seuls ne s'effrayaient pas.

Les travaux exécutés dans ce quartier ont dégagé l'étroite ruelle du Petit-Cupidon, où des maisons nouvelles s'appuient à l'antique muraille gallo-romaine.

Sans vouloir empiéter sur le domaine de l'archéologie, il



nous sera permis, dans cette excursion à travers le monde pittoresque, de parler d'un débris de temple dont la construction se rattache aux plus lointaines pages de notre histoire.

Les Romains, chez qui l'esprit militaire n'avait pas tué la poésie, élevèrent un temple à l'Amour et l'autre au Commerce. Mercure dominait la

Loire, source active de richesses; le temple de Vénus présentait aux caresses du soleil levant les marches de granit sur



lesquelles les filles des Turones allaient jeter des fleurs. Plus tard, les fils de la Gaule reconquise ont fait un chaos avec ces monuments de poésie et de gloire; ils ont comblé les fossés avec les restes des frontispices, et réparé des brèches avec les fûts de colonnes qui servaient jadis d'arc de triomphe aux Amours; puis d'autres siècles et d'autres invasions ont passé; la terre, après bien des années, a livré les secrets des civilisations lointaines, l'homme moderne a bâti ses frêles maisons à l'ombre des murs gaulois; il a établi des fondations sur des ruines et retiré du sol les débris sacrés dont il a bâti les parois de ses caves. Les temples du christianisme se sont élevés sur les fragments des murs païens, et ce mélange de chapiteaux brisés,



de colonnes tronquées, de bas reliefs effacés, ressemble aujourd'hui aux constructions bizarres que font les enfants avec les pièces de bois d'un jeu d'architecture.

Nous ne rechercherons pas ce qu'était à cette époque le culte de Vénus, auquel manquaient l'idéale beauté des Grecs et la splendeur du ciel d'Italie. Les filles gauloises y élevaient elles des colombes, comme faisaient les prêtresses de Paphos, ou le culte modifié par le symbolisme politique des vainqueurs de la Gaule avait-il perdu la poésie qui l'avait fait naître ? C'est un point que traiteront, avec plus de compétence que nous, les hommes de science qui se sont donné la mission d'écrire l'histoire de la Touraine.

* * *

Dans ce quartier de Saint-Pierre-des-Corps que nous avons longtemps habité, la vision d'une maisonnette très simple, située

à peu de distance de l'église est liée à nos souvenirs les plus lointains.

Les transformations qui se sont produites de ce côté en ont troublé la solitude et l'ont mise en évidence, malgré sa modestie.

Cette maison se trouve en saillie sur la rue, et les étrangers, ne connaissant pas nos gloires, doivent être surpris que l'on ait ainsi respecté une demeure dont se contenterait difficilement un paysan de Touraine.

Ce fut là, dans une chambre d'ouvrier pauvre, qu'un homme de génie retrouva, après de longues années de travail, les secrets d'un art perdu. Si l'on savait la vie de lutttes et de souffrances de ce doux artiste longtemps ignoré, on saluerait en passant l'humble de-

meure où la Société littéraire de Touraine rêve de fixer un jour une plaque de marbre sur laquelle on lira ces mots : ICI NAQUIT EN 1796 AVISSEAU, POTIER DE TERRE, RÉNOVATEUR DE LA CÉRAMIQUE ARTISTIQUE.

M. Avisseau, qui a pour la mémoire de son père un culte touchant et passionné, nous a raconté un jour, en termes émus, une anecdote qu'on eût dit inventée par un poète et qui, cependant, ne saurait être mise en doute.

Voici l'histoire en peu de mots :

Avisseau était un simple artisan, « potier de terre » comme on disait alors, un homme bon et sans rancune pour le sort qui l'avait fait naître dans une



condition obscure. Il était, comme ses illustres devanciers, les artistes du xvi^e siècle, sans ambition de fortune, et marchait dans la vie avec un rêve dont se remplissait toute son âme.

Pauvre, il avait fait deux parts de sa vie : l'une, se composant du travail quotidien, maigrement productif, mais assurant l'existence de sa famille ; l'autre, toute remplie d'idéal, de recherches et d'études.

Le hasard l'avait fait potier, et tout en maniant cette terre de Touraine, qui n'avait jamais produit jusqu'alors que les grosses faïences du faubourg, tout en jetant d'une main exercée, sur le fond gris des assiettes, la fleur rustique et le filet de couleur, il songeait aux belles aiguïères de l'époque de Henri II, à l'orfèvrerie niellée qui les avait précédées, aux céramiques décoratives qu'un autre Tourangeau, Alexandre Courtois, fit surgir de la terre pour en orner les appartements de la princesse de Navarre. Il voyait passer sous ses yeux toute la gamme éblouissante des lustres métalliques frangeant d'une arabesque d'or le manteau des vierges de la Renaissance, les bas-reliefs émaillés des artistes italiens, et tout ce monde dédaigné des ruisseaux et des marais que Palissy avait tiré de l'ombre et auquel il avait donné la fraîcheur humide, la coloration puissante et la vie.

Mais Palissy était de nouveau ignoré, et les secrets de son art avaient suivi l'oubli de son nom.

Avisseau voulut faire revivre la gloire du célèbre céramiste.

Il étudia la chimie, il apprit à modeler, il feuilleta bien des livres et déchiffra bien des manuscrits ; il laissa rire les envieux, et, après vingt ans d'expériences, il ne manquait plus qu'une couleur à la palette reconstituée : le rouge !

Pendant longtemps ce fut l'obstacle au résultat poursuivi. Cette couleur principale, cette couleur de vie, de richesse et d'éclat, se dérobaît à ses recherches avec une persistance heureusement moins grande que la volonté de l'artiste.

Un jour Avisseau devina que l'or manquait à la composition chimique du rouge.

Mais l'or était rare chez l'ouvrier modelleur. Il en fallait peu pour faire la décisive et suprême expérience ; ce peu, il ne le possédait pas.

Cette lutte entre le génie et la pauvreté est une des remarquables affinités qui unissent Avisseau à Palissy.

Si Palzac l'avait connue, il l'aurait certainement enchâssée dans un de ses plus beaux romans, cette scène pendant laquelle



Madame Avisseau, créature admirable et dévouée, témoin constant des luttes et des passagers désespoirs de l'artiste, retira silencieusement de son doigt un anneau de fiançailles et le donna à son mari en disant :

« Tiens ! prends cela. »

Ce fut simple et spontané, comme tous les grands dévouements.

C'est de cet instant, qui date dans l'histoire de la céramique, que fut trouvée l'admirable couleur rouge, plus vive et

plus transparente que les vermillons employés par Bernard Palissy lui-même et par les céramistes italiens (1).

*
*
*

Rien n'est plus particulier à notre pays que ces maisons à grands pignons, rayées de charpentes aux cuirasses d'ardoises, avec des escaliers extérieurs protégés par des saillies de toits. Un peintre à la recherche d'un sujet de décor s'arrêterait devant ces intérieurs de cours formés par quelques constructions qui appuient les unes sur les autres leur lassitude et se prêtent un mutuel soutien.



L'importance relative de ces bâtiments est une preuve de

(1) En 1871, nous avons fait ce récit dans une poésie qui fut alors publiée par un journal de la localité.

Depuis, un de nos compatriotes, désireux de réunir dans une sorte de recueil un certain nombre d'œuvres locales, nous a demandé l'autorisation de joindre cette pièce de vers à celles qui ont figuré, sous le pseudonyme de Du Pleix, puis, quelques années plus tard, sous un autre nom.

l'activité et de la richesse de Saint-Pierre-des-Corps au temps où la Loire emportait à travers la France nos faïences aujourd'hui dédaignées.

Le faubourg a pour limite la levée de défense du canal, au delà de laquelle s'allongent à perte de vue la route d'Amboise et la silhouette des maisons de Saint-Pierre-des-Corps (extra).



En automne, quand la rive et les coteaux disparaissent dans les brouillards, faisant de la varenne un grand lac de brumes, cette suite de maisons en bordure sur la route, avec le découpage inégal de ses toits, fait songer à ces villages des bords de la mer alignés le long des plages et se détachant en vigueur sur l'immensité du paysage maritime.

*
* *



Nous passerons rapidement devant toutes les habitations du faubourg, qui seraient autant de sujets d'études pour un aquarelliste, et nous arriverons de suite au quartier de la Cathédrale, afin d'en esquisser un des coins les plus pittoresques et les moins fréquentés.

Parmi les quartiers de Tours les plus réfractaires au progrès, nous pouvons citer les deux rues qui vont en s'écartant comme un compas tordu de la place Grégoire au mur de la vieille enceinte romaine.

La vie semble s'arrêter là ; l'hiver n'y ajoute rien de glacial

et de triste, l'été semble devoir être impuissant à y faire éclore une fleur.

Les toits, les murs, les persiennes, s'y confondent dans une teinte uniformément grise, sur laquelle le temps a semé cette mousse fine et verdâtre des choses abandonnées.

La rouille mord le fer au judas des portes; l'ombre des cyprès dispute à la vigne le droit d'y laisser naître un bourgeon printanier. Tout ce qui est gai, tout ce qui est jeune, tout ce qui fait le charme de la vie semble être banni de cette cité, jetée comme un sphinx sur une ruine.

De temps en temps, un vieux prêtre descend d'un pas lent la pente de la rue Manceau. Il semble, à le voir passer indifférent aux choses de la terre, que si quelqu'un lui demandait ce qu'il fait dans la vie, il répondrait comme cet écolier paresseux fatigué de la classe : « J'attends que l'on sorte. »

Parfois, de l'une de ces deux rues, un bruit ruisselant de petits souliers ferrés, le bourdonnement jeune et contenu

d'une foule d'enfants se fait entendre; un long ruban d'uniformes gris descend vers la cathédrale : ce sont les orphelins, ces chers petits orphelins aux figures douces et tristes, l'épave que le malheur rejette sur le rivage et que la charité recueille.

Certes, elle est d'un aspect sévère, cette maison de la rue Manceau où la mousse des pavés semble un reflet des ifs, où les grands murs font au soleil un écran jaloux, où les lits sans rideaux

n'ont jamais vu planer sur des têtes endormies un joyeux sourire de mère; encore si elle pouvait abriter tous les abandonnés!

Il y a quelques années, une maison construite sur une voûte composait, en quelque sorte, le point de jonction de ces



deux rues sur le sommet de la porte Rouline. Les vieux murs d'enceinte s'étant peu à peu abaissés, rongés par le temps, on pouvait admirer au-dessus d'eux le paysage large et lointain des bords de la Loire.

Quand le soir venait apporter sa ténébreuse uniformité sur le quartier désert, quand le gaz aux lueurs indiscretes oscillait sous les vents

du carrefour en allongeant sur le pavé l'ombre d'un vieux portique, il n'était pas rare de rencontrer autour de ces tombes habi-



tées un couple « se parlant tout bas, quoique tout seul ».

La vieille voûte résonnait alors sous le bruit des baisers ;

elle souriait malicieusement par toutes ses crevasses menaçantes aux éternels serments d'amour qu'elle entendait.

Aujourd'hui le vieux porche n'existe plus ; mais il est probable que les amoureux vont toujours tresser

leur chaîne de fleurs et construire leurs fragiles châteaux autour de ces solitudes toutes peuplées de leurs rêves.



Auprès de ces églises et de ces couvents, qui entourent la butte formée par les débris de l'amphithéâtre romain, il existe un joli spécimen des maisons du x^e siècle. Ce logis, connu autrefois sous le nom de *la Petite-Bourdaisière*, est enfermé dans l'enceinte du petit séminaire.

Restauré avec beaucoup d'exactitude dans sa partie inférieure, ses murs sont envahis par une glycine qui encadre d'un dessin léger la fenêtre du rez-de-chaussée.

En 1612, lorsque Henri IV voulut ramener en France le commerce si cruellement atteint par les guerres religieuses, il fit venir de Flandre un manufacturier du nom de Dubois, qui créa, dans les bâtiments dépendant alors de la Petite-Bourdaisière, une manufacture de tapis.

Mais ce fut en vain que l'on chercha à rendre Tours à la vie industrielle. Notre ville avait reçu un coup mortel dont elle ne sut jamais se relever.

A part quelques curieux, quelques fervents adorateurs du passé, peu de personnes ont pénétré dans cette mystérieuse maison de la Psallette, qui fut la maîtrise de la cathédrale, et à laquelle Balzac a consacré dans une de ses œuvres une description un peu trop rapide peut-être.

Voici dans quels termes l'auteur du *Curé de Tours* a dépeint le cloître de Saint-Gatien :

« Un des côtés de la rue de la Psallette est occupé en partie par une grande maison dont les murs sont traversés par les arcs-boutants de Saint-Gatien, qui sont implantés dans son petit jardin étroit, de manière à laisser en doute si la cathédrale fut bâtie avant ou après cet antique logis.

« Mais en examinant les arabesques et la forme des fenêtres, le cintre de la porte et



l'extérieur de cette maison brunie par le temps, un archéologue voit qu'elle a toujours fait partie du monument magnifique avec



lequel elle est mariée ; il pourrait même reconnaître à l'entrée du passage dans le cloître quelques vestiges de l'arcade qui formait jadis le portail de ces habitations ecclésiastiques et qui devait s'harmoniser au caractère général de l'édifice.

« Située au nord de Saint-Gatien, cette maison se trouve continuellement dans les ombres projetées par cette grande cathédrale sur laquelle le temps a jeté son manteau noir, imprimé ses rides, semé son froid humide, ses mousses et ses hautes herbes. Aussi cette maison est-elle enveloppée dans un profond silence interrompu seulement par le bruit des cloches, par le chant des offices, qui franchit les murs

de l'église, ou par les cris des choucacs nichés dans le sommet des clochers.

« Cet endroit est un désert de pierres, une solitude pleine de physionomie et qui ne peut être habitée que par des êtres doués d'une force d'âme supérieure. »

La description de Balzac s'arrête là, et nous le regrettons ; personne mieux que lui n'eût décrit ce splendide décor architectural, l'antique chapelle dont un incroyable abandon a fait une cave humide, le préau avec ses ogives, la terrasse qui le domine et surtout cette gracieuse tourelle d'angle



qui est un des plus admirables spécimens légués par la Renaissance.

. . .

C'est le 12 octobre 1895 que furent commencés les travaux du préau de Saint-Gatien.

Une difficulté se présenta tout d'abord pour l'entrepreneur, M. Morel; ce fut le nivellement de la rue nouvelle.

Le pic des terrassiers eut à faire disparaître une partie de muraille appartenant à la première enceinte de la ville et les fondations d'une tour semblable à celle qui se trouve englobée dans les bâtiments de l'archevêché.

On croit que M. Marcel Lambert a l'intention de conserver le souvenir de cet emplacement des vieux murs de *Cæsarodunum* en indiquant, par un briquetage visible à fleur de terre, la trace de la formidable enceinte qui, d'après quelques historiens, remonte au ^v^e siècle.

La partie inférieure de cette muraille cyclopéenne mesure quatre mètres d'épaisseur. On suppose que les Turones l'élèverent pour protéger leur ville contre les invasions des Alains, des Suèves et des Visigoths auxquels se joignirent les colons et cultivateurs révoltés contre la domination gallo-romaine. Le but des insurgés était l'émancipation et la libre disposition des terres qu'ils occupaient.

. . .

La portion fortifiée de *Cæsarodunum* avait une superficie de 9 hectares 23 ares ; elle s'étendait de l'angle de la rue du Petit-Cupidon jusqu'à la Loire qu'elle longeait pour reprendre à l'ouest la direction de la rue Saint-Maurice, sur l'emplacement où furent élevés, plus tard, le château de Tours, la cathédrale et l'archevêché.

M. Champoiseau attribue à la rébellion des Gaulois, en 411, la construction de ces remparts. « Il serait difficile de croire, dit-il, qu'ils aient été bâtis avant le ^v^e siècle, puisque rien ne nécessitait alors un semblable travail, et l'on ne peut pas penser que ces murailles soient postérieures à cette époque puisque, en 428, la ville de Tours fut assiégée par les Visigoths et qu'elle put résister à leur attaque. »

M. Giraudet pense, au contraire, que Tours a été fortifié, non pour contenir les Gaulois révoltés, mais pour résister aux invasions barbares, qui se succédaient rapidement à la fin du ⁱⁱⁱ^e siècle.

La construction de ces murs, soit qu'ils datent du ⁱⁱⁱ^e ou du ^v^e siècle, n'offrira peut-être à nos lecteurs qu'un intérêt restreint. L'écart, d'ailleurs, n'est pas considérable, étant donnée la quantité de siècles écoulés depuis l'époque où les Turones entassaient hâtivement, pour défendre leur ville, les restes des temples romains dont on trouve les vestiges dans certaines parties de ces ruines.

* * *

Un passage assure aujourd'hui une libre circulation autour de notre monument diocésain, et quelques banquettes de gazon suivront bientôt les contours des contreforts de la cathédrale.

Les travaux ont commencé avec la réfection du grand portail et la démolition de la sacristie adossée à la chapelle de Saint-Martin. Cette sacristie était une annexe sans intérêt et sans style, et sa disparition ne laissera aucun regret.

* * *

M. Marcel Lambert, l'architecte des travaux de restauration de la cathédrale, fut récemment chargé par le roi Léopold de la partie décorative du château de Laeken.

En 1896, le roi des Belges, charmé de sa visite aux palais de Versailles et de Trianon, a fait demander, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Belgique, M. Marcel Lambert, architecte de ces domaines, et s'est entretenu avec lui au sujet des améliorations à apporter au château royal.

* * *

Il est difficile de passer devant la cathédrale sans consacrer quelques lignes à la restauration de notre superbe monument.

Depuis un an déjà la tour du sud, dégagée de son échafaudage, qui lui-même était une merveille de hardiesse, se détache en silhouette blanche dans un rajeunissement splendide.

Les beautés un peu profanes de la Renaissance que la patine du temps, mieux encore que la volonté des artistes, avait harmonisées au gothique religieux éclatent dans toute leur exu-

bérante fantaisie, et nous distinguons mieux la richesse des détails perdus autrefois dans la teinte sombre du monument.

Le sommet de la tour a pris à cette restauration plus de finesse et plus de légèreté, et l'on aperçoit mieux aujourd'hui les petites figures ornementales où les sculpteurs cachaient une raillerie dans la grimace des portraits.

Nous sortirions de la voie que nous nous sommes tracée en donnant ici autre chose qu'une description très sommaire des travaux de la cathédrale, qui empruntent aux hardis échafaudages de M. Caumont et à l'encombrement nécessaire par la réfection actuelle un côté pittoresque qu'il nous est permis de décrire sans nous livrer aux trop savantes recherches de l'historien et de l'architecte.

Nous avons suivi M. Varenne, le distingué sculpteur chargé d'exécuter ces travaux, au milieu des ateliers suspendus alourdissant momentanément le sommet de l'édifice.

Ce que l'on aperçoit sous ses pieds, entre les planches mal jointes, ce sont, à des hauteurs qui donnent le vertige, les sommets tronqués des clochetons, les élégantes saillies de la façade, le toit aux versants rapides de la grande nef; et l'on est tout surpris de toucher familièrement les gargouilles fantastiques, au cou tendu, aux gueules usées par l'eau qu'elles ont vomie pendant tant d'hivers ! Autour de vous, Tours à vol d'oiseau s'étend à perte de vue dans son cadre unique de coteaux, avec ses îles et ses rivières où passent quelquefois, en automne, les voiles blanches des grands bateaux.



La restauration actuelle est la première que cette partie de la tour aura subie depuis sa construction, et ce que les artistes enlèvent avec leur ciseau pour retrouver les nervures des ornements, c'est la poussière des trois siècles qui nous séparent de l'achèvement de la cathédrale.

M. Varenne n'a pas seulement accompli son œuvre avec conscience, ce qui serait simplement banal ; il l'a fait avec passion, avec un amour studieux et une ardente curiosité.

Il a vécu dans notre cathédrale au milieu de cette époque de transformation où un style nouveau sortit, sans tâtonnement et sans transition, des errements du passé, et il a restitué au vieux monument sa parure de pierres ciselées, avec un grand esprit d'assimilation et un louable désir de mettre sa sculpture en harmonie avec le caractère de la restauration faite par M. Lambert.

Les statues des évangélistes et les niches qu'elles occupent en sont la preuve évidente. Elles rappellent par la fougue de l'exécution les œuvres de Donatello.

Nous avons vu les moulages des fragments qui ont servi de base à cette restauration. Le plus complet de ces documents n'allait pas à la ceinture de la statue mutilée. A cet endroit, une brisure violente indiquait l'acte volontaire de destruction.

Aujourd'hui, les personnages sont ressuscités sous les doigts du statuaire. Les fronts pensifs et les grandes barbes flottantes s'inclinent sur des torsos revêtus de larges draperies dont les plis vont rejoindre ceux des tronçons primitifs.

M. Varenne a vraisemblablement retrouvé l'attitude de ces têtes de patriarches diversement belles et d'un sentiment religieux très énergiquement exprimé.

Tous ceux qui s'intéressent à la beauté de notre ville éprouvent une sincère reconnaissance pour la direction des Beaux-Arts, qui, à notre époque de disette monumentale, a du moins le mérite de conserver à la France un édifice peut-être unique en ce sens qu'il résume dans un ensemble gracieux tous les styles de notre histoire architecturale.

On a souvent reproché à notre cathédrale son manque d'unité. Il y a sans doute peu d'églises en France dont on ne puisse faire la même critique, et ce qui est considéré comme un défaut par les uns est, au contraire, un attrait pour les autres, à la condition toutefois que ce manque d'unité ne nuise pas à l'harmonie de l'ensemble.

Victor Hugo l'a dit dans *Notre-Dame de Paris* : « Le nombre des clochers, des portails, des aiguilles, se modifie à l'infini suivant la fantaisie du siècle, du peuple, de l'art. L'architecture fait ce que bon lui semble. Statues, vitraux, rosaces, arabesques, dentelures, chapiteaux, bas-reliefs, elle combine toutes ces imaginations selon le logarithme qui lui convient. De là, la prodigieuse variété de ces édifices (variété extérieure), au fond desquels réside tant d'ordre et d'unité. Le tronc de l'arbre est immuable, la végétation est capricieuse.

.....

« Chaque flot du temps superpose son alluvion ; chaque race dépose sa couche sur le monument, chaque individu apporte sa pierre. Ainsi font les castors, ainsi font les abeilles, ainsi font les hommes. »

Ne regrettons donc pas ce que le poète admire et considère comme la trace sculptée des générations qui passent et disparaissent, en réunissant dans un seul bloc de pierre l'histoire de plusieurs siècles.

* * *

Nous sommes trop près d'une curieuse fantaisie pour ne pas parler de cette construction pittoresque, quoique moderne, qui se profile si gentiment à l'extrémité de la *rue Nicolas-Simon*.

Il y a une dizaine d'années, il existait à cet endroit une maison blanche avec des sculptures plates et des balcons de fonte, des balcons lourds d'ornements où surgissait, au milieu d'amours et de cornes d'abondance, une figure de châtelaine à bandeaux plats avec une feronnière au front. Cette habitation, qui n'était ni plus ni moins laide que les maisons bourgeoises de cette époque, a fait place à une originalité.



La nouvelle construction est une de ces conceptions aimables dans lesquelles on sent la collaboration d'un propriétaire fantaisiste et d'un architecte de mérite.

Cette miniature qui ressemble à une enceinte de château comme une armure de théâtre ressemble aux cuirasses du



moyen âge se détache en clair sur le portique de l'archevêché et sur les tours de la cathédrale, qui regardent ce joli joujou qu'on voudrait rencontrer au bord d'une plage mondaine avec un air de superbe complaisance.

Le but de la femme d'esprit, dont la tourelle Renaissance, les devises et les blasons

aristocratisent une de nos rues les plus provinciales, a été de jeter une sorte de défi. Les sculptures sont des portraits; ce sont les physionomies parlantes des sept péchés capitaux. C'est la satire sculptée dont nous parlions tout à l'heure, lancée à la face de l'ennemi.

La pierre n'a pas gardé le secret de sa médisance; elle a crié le mot de ces allusions transparentes et ameuté contre la châtelaine de terribles haines. Une nuit, des iconoclastes inconnus sont venus mutiler ces trop ressemblantes images.

Mais les artistes se remirent à l'œuvre, et toutes ces têtes réparurent vivantes et vengeresses et resteront ainsi, à moins que de nouvelles destructions ne viennent éterniser ce travail de Pénélope.

*
* *

La *tour de l'Archevêché*, dont on aperçoit le sommet au-dessus d'un mur chargé d'affiches, appartient aux premiers âges de notre ville; elle formait un des angles de la première enceinte; l'œil ne peut la découvrir sans embrasser dans le même rayon la publicité du chocolat Menier, les titres non équivoques des pièces du théâtre actuel et cet

envahissement de réclames qui, de l'absinthe à la bicyclette, parcourt tout le champ des inventions nuisibles.

La tour de Guise et un vestige des murs de ses anciennes douves sont à peu près les derniers débris du château de Tours, dont un de nos compatriotes, Egron, faisait à la fin du siècle dernier une description qui a sa place dans cette revue de Tours ignoré, de Tours disparu.



« Quand la grande route venant de Paris à Chartres traversait le faubourg Saint-Symphorien, elle suivait sur la Loire un vieux pont étroit, sinueux et mal pavé. Les arches en étaient d'inégale largeur; de distance en distance, des angles ou des demi-lunes s'ouvraient pour faciliter le passage de deux voitures qui se rencontraient. Il y avait, à peu près vers le milieu, c'est-à-dire à l'endroit où un îlot le coupait en deux, de misérables maisons bien vieilles, bien délabrées, où se vendaient aux paysans et aux voituriers des graines, de la poterie, des étoffes communes et quelques recueils de prières imprimés sur papier gris avec de détestables images, seule librairie à l'usage des passants. L'aspect de ces constructions irrégulières amassées sur le pont était triste et repoussant.

« J'ai vu quelquefois le *château de Tours* qui en était tout

près, monument historique remarquable seulement par sa masse et son ancienneté. Commencé par un seigneur, terminé par un autre, réparé et augmenté par un troisième, il avait de grosses et de petites tours ; il fut pris et repris comme tous les châteaux du monde. Il reçut des comtes, des ducs et des rois, une foule d'hôtes joyeux et puissants, puis des prisonniers célèbres comme le duc de Guise qui occupait une des chambres de la tour portant aujourd'hui son nom. Les murs épais, percés de petites fenêtres hérissées de barreaux de fer dentelés qui se croisaient, entourés de fossés remplis d'une eau verte et croupissante, servirent enfin à renfermer des prisonniers d'Etat, de grandes victimes de la politique ou de la religion.

« Je me rappelle que souvent, le dimanche, j'allais avec un de mes frères dans les caveaux infects creusés sous les voûtes de ce château ; cette prison était un véritable cloaque. Dans



des salles basses, sur un peu de paille, des détenus, coupables ou prévenus de délits, se traînaient en guenilles et sollicitaient avec assez d'arrogance, à travers d'énormes barreaux de bois qui les renfermaient comme des bêtes féroces, la pitié des visiteurs. »

Si modifiées et si réduites que soient aujourd'hui les ruines du château de Tours, les quelques pans de murs qui subsistent encore suffisent à donner un peu d'intérêt à la description précédente.

*
* *

La caserne de Guise serait, pour les savants, un vaste et curieux champ d'exploration, si le hasard voulait qu'un jour des travaux de terrassements en remuassent le sous-sol composé de tous les débris du château disparu. Ils y trouveraient, à côté de fragments de la première muraille, tout un chaos de pierres sculptées, des bas-reliefs appartenant au ^{xiii}e siècle, des voûtes, des écussons brisés, un effrayant pêle-mêle de ce

qui fut l'orgueil des ducs de Touraine et d'Anjou, et peut-être aussi quelques œuvres d'art parmi les jolis détails dont Louis d'Orléans embellit le sombre palais de Henri II d'Angleterre et de Philippe II le Hardi.

Le duc qui donna son nom à l'un de nos plus pittoresques monuments fut ce prince de Joinville, devenu duc de Guise après la mort de son père, Henri le Balafré. L'histoire de son évasion a été souvent et diversement racontée, mais le fait entre trop dans le cadre de notre ouvrage pour que nous puissions nous soustraire à l'obligation de choisir entre toutes les versions celle qui nous a semblé le plus conforme à la vraisemblance :

« Depuis trois ans environ, la garde de ce jeune prince était confiée au seigneur de Rouvray et à Jean d'O, capitaine de cent hommes de la garde du Roi. La surveillance exercée nuit et jour sur lui était si sévère que pas un de ses domestiques ne couchait dans sa chambre. Cependant avant que d'exécuter le dessein qu'il avait formé de se sauver, il parvint à en donner avis à La Châtre, gouverneur du Berry, par un de ses laquais nommé Musique, et le 11 août il envoya Fayet, son premier valet de chambre, pour lui indiquer le lieu et l'heure où il devait lui amener des chevaux.

« Le 15 août fut le jour désigné pour ce projet d'évasion. Ayant entendu sonner midi, le duc descendit à la chapelle du château, y fit ses prières, puis il se rendit à la tour qui lui servait de prison, s'entretenant familièrement, selon sa coutume, avec ses gardes. Au moment d'entrer, il leur proposa un défi à qui monterait le plus tôt, à cloche-pied, l'escalier de la tour. Les gardes, par respect, lui ayant laissé gravir les premières marches, il prit aussitôt sa course, escalada rapidement l'escalier et s'empara d'une porte de sûreté qu'on avait faite exprès pour lui ; il la ferma aux verroux et la mit ainsi entre lui et ses gardes, ordonnant à ses gens de ne l'ouvrir à personne, quelque menace qu'on pût leur faire. Au même instant, il monta dans sa chambre ; là, ayant pris une corde que la blanchisseuse avait glissée la veille dans son linge, il l'attachait à un bâton qu'il plaça entre ses jambes, et passant par la fenêtre, il se laissa glisser à l'aide de ses gens. Quelques gardes, l'ayant aperçu, tirèrent des fenêtres du château sur lui, ce qui fit que ses domestiques effrayés laissèrent aller la corde tout à coup, en sorte qu'il tomba de la hauteur de quinze pieds

environ. Cette chute, qui occasionna une légère blessure à un genou, ne l'empêcha pas cependant de se relever et de s'enfuir, oubliant son chapeau le long des murs de la ville, parce que la Loire qui les baignait était fort basse. Harcelé par les cris d'une vieille femme qui ne cessait de répéter : *Le Guisard se salue!* il n'en atteignit pas moins le faubourg Notre-Dame-la-Riche. Ayant trouvé sur son chemin un boulanger qui conduisait à l'abreuvoir un cheval tout bâté, il le lui ôta et monta dessus. Il avait fait à peine quelques pas, qu'il rencontra un ancien sergent de l'élection de Tours, qui avait été soldat au service de la Ligue, lequel étant bien monté, aborda le prince en lui commandant de descendre. Le duc, croyant que c'était un soldat de la garnison envoyé à sa poursuite, lui dit qu'il se rendait et qu'il consentait à rentrer dans la prison du château. Le soldat, étonné, lui demanda son nom ; le prince s'étant fait connaître, celui-ci mit pied à terre, baisa respectueusement ses genoux et lui donna son cheval, qui était plus alerte et plus commodément harnaché que celui qu'il montait. Alors, prenant le galop, il se dirigea vers le lieu qu'il avait indiqué à ses serviteurs. Ceux-ci le voyant accourir à cheval et sans chapeau, se mirent à fuir jusqu'à ce que l'un deux s'étant retourné le reconnût à ses vêtements.

« Cependant l'alarme était dans la ville, plusieurs personnes étaient montées à cheval, entre autres deux Écossais de la garde du roi, qui infailliblement eussent joint le prince, sans la présence d'esprit d'un vieillard du faubourg La Riche qui en arrêta un par la bride de son cheval en lui disant : « Que veux-tu faire à ce jeune prince ? » Son camarade étant venu à son secours, et les voisins étant accourus pour mettre le holà, cette querelle donna le temps au duc de gagner le Cher et de joindre le baron de la Maisonfort qui l'attendait de l'autre côté de la rivière avec deux cents gentilshommes, le conduisit à Celle, de là à Bourges où il arriva sain et sauf le 18 août et où il fut reçu avec de grands témoignages d'allégresse. Quelque temps après cette évasion, la discorde s'étant mise entre le duc de Mayenne et le duc de Guise, son neveu, que le roi d'Espagne proposait aux États de Paris pour être roi, la Ligue fut à peu près détruite (1). »

(1) Extrait d'un ouvrage publié en 1844, sous le nom de Alexis G.

Quant au *vieux pont* du comte Eudes, il a complètement disparu ; les dernières arches, qui au commencement de ce siècle composaient avec les couchers de soleil un paysage à la manière des tableaux de Claude Lorrain, ont été détruites vers 1830 en raison des dangers permanents qu'elles faisaient courir à la navigation. Aujourd'hui ces piles, dont la fondation rencontra au *xi^e* siècle de si grandes difficultés d'exécution,



émergent en blancs écueils où chantent les eaux attiédies pendant les beaux soirs d'été.

La Loire en courant les cisèle et leur donne des formes bizarres, dont savent habilement se servir les amateurs de rochers artificiels. Le pittoresque détruit a laissé encore après lui un peu de pittoresque à glaner.

III

Il y a quelque chose de douloureux et de saisissant dans ce mouvement ascensionnel de la terre, qui absorbe lentement les villes et leur fait un mystérieux sous-sol de monuments et de maisons. A Tours, moins de trois siècles ont suffi pour que des rez-de-chaussée entiers disparaissent dans cet implacable enlèvement. Une ville surgit d'une autre ville comme par un symbolique enfouissement ; et la terre reprend tout avec une force irrésistible ; les églises, comme les plus humbles habitations, descendent lentement dans la tombe que les siècles leur creusent. Cette disparition fatale des villes nous fait songer à



ces Atlantides disparues dont parlent les légendes bretonnes, à ces cités englouties dont les matelots croient entendre sonner les cloches, les jours de tempête.

Dans la *rue de l'Hôpîtreau*, certains rez-de-chaussée de maisons du xv^e et du xvi^e siècle ne respirent plus, si l'on veut nous passer l'expression, que par le haut des petits ateliers qui furent autrefois des magasins. Les ouvriers, heureux de sentir l'air extérieur, se glissent à mi-corps à travers ces ouvertures étroites et font un moment diversion à leurs occupations en causant avec les voisins.

*
*
*

La *rue du Cygne* a gardé son nom à travers les temps, de même qu'elle a conservé à peu près intact, jusqu'à nos jours, un type curieux d'hôtel qu'on aperçoit à l'extrémité d'une large allée.

Quoiqu'il soit assez difficile de rattacher à l'hôtel de la Bourdaisière cette construction qui, dans la rue, porte le n^o 27, quelques historiens en font une des dépendances de la célèbre maison si longtemps connue sous le nom de « hôtel du Gouvernement ».

Comme un homme déclassé dont on reconnaît à des signes certains l'éducation première, le vieux logis garde encore, malgré de regrettables adjonctions, son grand air et son allure aristocratiques.



Rien de trop disparate ne gêne les yeux en entrant dans cette cour aux murs garnis de lierre, et le hangar qui dissimule si malencontreusement une partie de la jolie galerie Renaissance a un caractère trop provisoire pour que nous n'espérions pas la restauration de ce corps de logis d'une si remarquable élégance. — Les

murs qui aujourd'hui ferment cette galerie en laissent voir la colonnade, comme si le propriétaire ne les avait élevés qu'à regret et avec le secret désir qu'ils soient démolis un jour.

La rue du Cygne, dont cette maison rappelle l'origine lointaine, fut, en 1565, le théâtre d'un de ces drames fréquents à cette époque, et que la Touraine a enregistrés avec douleur.

Le 9 juillet, deux catholiques ayant été assassinés sur le pont de Tours, on rendit responsable de cet acte tout le parti protestant.

Le lendemain, tandis que le convoi des victimes passait dans la rue du Cygne, où s'était installé un fabricant calviniste, le peuple se précipita dans ses ateliers et y égorga huit malheureux appartenant à la religion réformée.

Les assassins ne furent même pas inquiétés, malgré les supplications des protestants, dont la vie était ainsi à la merci de tous les événements.

*
* *

Nous avons encore à signaler dans ce quartier une jolie maison située au n° 7 de la rue Sainte-Marthe. Sa construction est attribuée à l'un des descendants de la nombreuse famille des Bracquemart qui, pendant plusieurs siècles, a donné son nom à la rue et contribué à la gloire industrielle de notre ville.



C'est à ces artisans tourangeaux qu'il faut attribuer le nom de bracquemart donné à une épée large et courte en usage au xv^e siècle.



Le Temps, en détruisant les plus belles choses, a respecté



par une de ses inconcevables fantaisies, le *couvent des Jacobins*, dont tant de souvenirs assombrissent encore l'aspect sévère.

L'ordre des Jacobins constituait la plus terrible des juridictions.

On voyait encore, en 1840, dans les caves du vieux monastère, ainsi que dans l'ancien *couvent des Cordeliers*, des cachots voûtés en pierre dure et séparés entre eux par de lourdes portes massives. « D'énormes carcans en fer pouvant étreindre le corps d'un homme étaient scellés dans les arceaux qui supportaient la voûte. A quelques piliers était attachée une chaîne de fer terminée par un anneau destiné à recevoir le cou d'un prisonnier. »

On est agréablement distrait de ces lugubres apparitions par une élégante *tourelle carrée* placée en sentinelle avancée à l'angle d'une maison de la *rue des Jacobins*.

Construite en 1480 par le seigneur de Bonne-Aventure, cette tourelle terminait gentiment un groupe de maisons bourgeoises ou seigneuriales, parmi lesquelles on remarque encore les restes du premier hôtel occupé par Jacques de Beaune de Semblançay.



Balzac, qu'il faut toujours citer dès que l'on entre dans le domaine de la description, a émis à propos des rues de Paris cette opinion qui résulte d'une observation profonde :

« Il est dans Paris certaines rues déshonorées autant que peut l'être un homme coupable d'infamie ; puis il existe des rues nobles, puis des rues simplement honnêtes, puis de jeunes rues sur la moralité desquelles le public ne s'est pas encore formé une idée, puis des rues assassines, des rues plus vieilles que de vieilles douairières ne sont vieilles, des rues estimables, des rues toujours propres, des rues toujours sales, des rues ouvrières, travailleuses, mercantiles ; enfin les rues de Paris nous impriment, selon leur physionomie, certaines idées contre lesquelles nous sommes sans défense.

« Ces observations seront sans doute saisies par ces hommes d'étude et de pensée, de poésie et de plaisir, qui savent récolter en flânant la masse de jouissances flottantes à toute heure entre les murailles d'une grande ville. »

*
* *

Ce que le romancier a dit des rues de Paris est vrai pour les rues de toutes les villes en général.

Est-il possible, en effet, de pénétrer dans le quartier de la place Foire-le-Roi sans être frappé par cette loi d'atavisme qui influe sur la destinée de certains quartiers comme elle pèse sur l'humanité tout entière ?

*
* *

Toute ville de province de quelque importance possède un centre où se sont donnés pendant plusieurs siècles les spectacles qui, à des titres divers, sollicitent l'avidité curieuse des foules.

C'est la place des fêtes foraines, et c'est la place du Pilon.

La *Foire* ou la *Fête le Roi*, comme on l'appelait au ^{xiv}^e siècle, attirait deux fois par an sur ce point de Tours toute une foule cosmopolite de petits marchands, auxquels se joignaient les bateleurs, les bohémiens, les acteurs, interprètes des premiers mystères qui furent joués à Tours, les montreurs de curiosités, exploiters de la crédulité publique et, sans doute aussi, cette foule d'espions étrangers parcourant la France, toujours trop hospitalière, sous des costumes de marchands, de pèlerins et de moines, afin de surprendre le secret de nos ressources et de nos moyens de défense.

Cette population nomade demeurait en grande partie autour de la place, à l'ombre de ces hôtels aujourd'hui morcelés ou détruits, dont quelques fragments subsistent encore.

Si la place a perdu sa destination foraine, quelque chose lui est resté de son caractère primitif. Les quartiers et les professions semblent avoir de secrètes affinités ; certaines maisons paraissent douées d'une force d'attraction, et telle

classe d'individus est conduite fatalement vers elles par une sorte de prédestination. C'est la loi d'harmonie.

Cette prédestination continue à amener à la *place Foire-le-Roi* toute une population flottante recrutée en grande partie dans le monde des artistes nomades.

Si vous levez les yeux, vous rencontrez à chaque étage l'écrêteau jaune des chambres garnies ; c'est toujours la vieille place foraine avec son dégagement de ruelles d'où dévalent le soir des ombres

suspectes. C'est, en un mot, pour rappeler la pensée de Balzac, un de ces coins pittoresques dont la physionomie imprime certaines idées contre lesquelles on est sans défense.

Au milieu de ces ruelles et de ces maisons, dont quelques-unes, hâtons-nous de le dire, échappent à la règle générale que nous venons d'établir, s'élèvent quelques logis que leurs propriétaires ont soustraits à la commune décadence dont nos belles demeures du xvi^e siècle ont été frappées. Tel est, en particulier, l'hôtel de M. Gilet, improprement désigné sous le nom d' « Hôtel de l'argentier de Louis XI ».

Plusieurs maisons de Tours portent la même désignation.

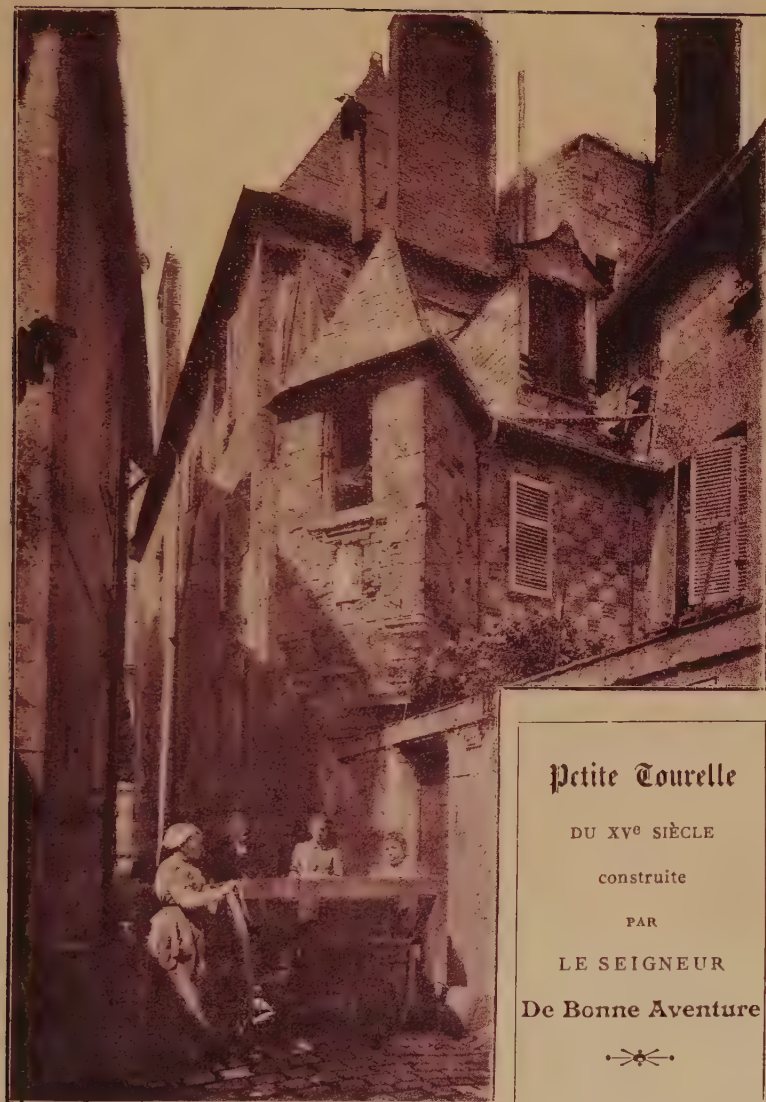
Il en est jusqu'à cinq que je pourrais nommer.

C'est, néanmoins, un ravissant spécimen que n'a altéré aucune inhabile restauration et qu'auraient dû acquérir depuis longtemps les Sociétés artistiques et savantes de Tours.

*
* *

Pendant les belles nuits d'hiver, quand le ciel lumineux





Petite Tourelle

DU XV^e SIÈCLE

construite

PAR

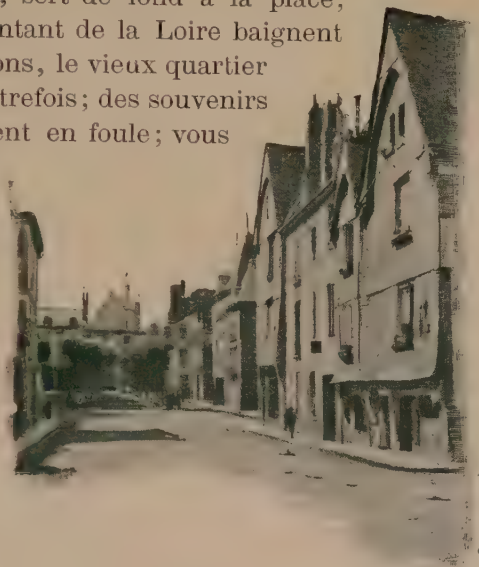
LE SEIGNEUR

De Bonne Aventure



La petite rue des Jacobins

découpe la silhouette du vieil hôtel de la Bourdaisière, qui, du côté de la rue Colbert, sert de fond à la place; quand les vapeurs montant de la Loire baignent le pied des hautes maisons, le vieux quartier reprend son aspect d'autrefois; des souvenirs d'histoire vous reviennent en foule; vous regardez avec un indigne intérêt ces pignons, dont quelques-uns contemporains de Henri II ont assisté aux fêtes données en l'honneur du roi, et vous revoyez, dans ce décor, les fenêtres chargées de têtes ardemment curieuses se penchant pour voir les horribles supplices

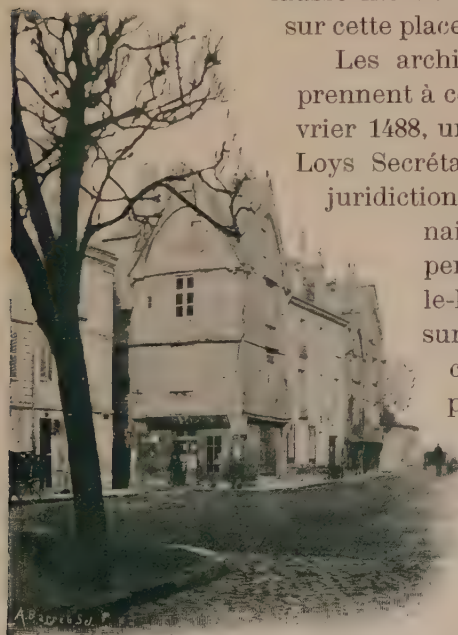


infligés aux blasphémateurs, aux voleurs, aux fabricants de fausse monnaie qui ont expié leurs crimes sur cette place du Pilon.

Les archives municipales nous apprennent à ce sujet que « le lundi 11 février 1488, un faux monnayeur, nommé Loys Secrétain, fut condamné par la juridiction des directeurs de la Monnaie à être bouilli, traîné et

pendu sur la place de la Fère-le-Roi. Le coupable fut amené sur un chaffaut auprès de la chaudière et lié de cordes par les jambes et par le corps.

Le bourreau lui fit dire son *in manus* et le poussa et jeta la tête la première dedans la chaudière pour bouillir; incontinent qu'il y fut jeté, les



cordes lâchèrent tellement, qu'il revint deux fois sur l'eau

criant : Miséricorde ! miséricorde ! Ce voyant, le prévôt et quelques habitants se prirent à frapper le bourreau en disant : « Ah ! traître, tu fais languir le pôvre pescheur et fais un grand déshonneur à la ville de Tours. » L'exécuteur, voyant la colère du peuple, voulut effondrer par deux fois le dit mal-faiteur avec un grand croc de fer ; incontinent plusieurs, croyant que les cordes avaient été rompues par miracle, s'émurent à haute voix en voyant que le dit faux monnayeur ne souffrait aucun mal ; ils s'approchèrent du bourreau, tourné face contre terre, et lui donnèrent tant de coups qu'il mourut en la place même. »

* * *

La *rue de la Moquerie*, qui serpente à côté de la place, doit son nom au premier théâtre construit à Tours vers le milieu



du *xvi^e* siècle. C'est dans une de ces masures que débuta modestement, vers 1858, un impresario dont le caractère de cet ouvrage nous permet de dire quelques mots : le *père Rusé* fut une de nos physiologies tourangelles, et non des moins intéressantes. Directeur, comme il s'intitulait lui-même, du théâtre des Marionnettes tourangelles, le bonhomme était cordonnier de son état ; la fenêtre de la chambre où il travaillait donnait sur la rue, et l'on voyait suspendus à l'espagnolette de la croisée une foule d'artistes

inactifs attachés à des fils de soie et vivant dans une promiscuité qui donnait bien l'idée du néant des grandeurs théâtrales.

Buridan, oubliant ses rancunes, caressait de sa main découpée en dents de scie la chevelure de Marguerite de Bourgogne, et don César de Bazan étreignait M^{me} de Maintenon dans un scandaleux anachronisme.

A la porte, les soirs de représentation, dans cette rue étroite, c'était un brouhaha infernal.

La marchande de pommes poussait péniblement sa voiture verte surmontée d'une tulipe lumineuse qui faisait reluire en rouge de grosses flaque d'eau.

Un soir, le théâtre resta fermé ; le père Rusé venait de mourir ; sa perte fut vivement ressentie par le public enfantin.

On vit pendant longtemps les petits artistes en bois peint se balancer tristement à l'espagnolette, chacun avec l'immobile grimace que le pauvre directeur lui avait donnée, et cependant Polichinelle ne semblait plus rire, la poussière s'attacha au pourpoint des mousquetaires et enleva aux joues de notre illustre compatriote « la belle Gabrielle » les jolies couleurs qui avaient séduit « Espérance ».

Toutes ces petites âmes étaient parties avec celle qui n'était plus là.

C'est dans la rue de la Moquerie, dans ce cadre... harmonieux, où la charité veille à côté du malheur, que fut installé le siège d'une œuvre qui sera un jour féconde en résultats : « l'Œuvre des prisonniers libérés. »

IV

C'est très vieux pour les jeunes et c'est encore très près de nous cependant, l'ancien théâtre de Tours, qui, malgré bien des modifications, accusait de place en place sa destination première de chapelle et de couvent.

Beaucoup de personnes ont connu à Tours ce bâtiment, dont la description est facile à faire :

Une façade sans style, très basse, au rez-de-chaussée de laquelle une grille verte contenait la foule..., les jours de foule.

Des colonnes doriques soutenaient une galerie gardée majestueusement par quatre muses en plâtre peint ; le plus pauvre des foyers regardait dans la rue par de grandes baies à petits carreaux.

Pas de peinture dans les couloirs en plâtre sali, où « l'habit prenait la couleur que les cloisons n'avaient pas », comme disait spirituellement un poète tourangeau, M. Delphis Delacour, bien méconnu dans son temps et bien inconnu aujourd'hui.

Rien ne peut donner une idée de ce qu'était l'ornementation de la salle ; le peintre avait encore exagéré la décoration lourde et criarde en faveur à l'époque ; sur le cintre des galeries, des amours joufflus surgissaient d'acanthos roulées et suivaient en se culbutant les caprices de la fresque.

Nous avons encore le souvenir vague de grands panneaux

vert d'eau alternant avec le papier rouge des loges. Dans l'ombre protectrice des galeries, une municipalité prudente avait ordonné le grillage de quelques baignoires.

La poussière avait encrassé les verres du lustre, grosse masse de cristaux taillés en forme de prismes et qui accrochaient timidement quelques rayons de lumière.

Le rideau seul était d'assez bon goût et révélait une main habile, malgré les tons passés de ses gros plis de velours grenat.

Le théâtre de la rue de la Scellerie, comme le théâtre actuel, avait été construit sur l'emplacement du couvent des Cordeliers ; certaines parties du vieux monument avaient été intégralement conservées, telle que la chapelle, devenue par un caprice du hasard le foyer des artistes et le magasin des accessoires.

Cet endroit empruntait à sa dernière destination un caractère des plus curieux.

La naissance des cintres rasait le sol surélevé par les exigences de l'adaptation nouvelle ; on se serait cru dans la crypte mystérieuse d'une cathédrale du moyen âge.

Certains accessoires semblaient même à leur place contre les piliers ensevelis jusqu'aux deux tiers de leur hauteur primitive. Les oriflammes des seigneurs d'Avenel, toute la ferblanterie des casques et des boucliers des figurants, les piques des ligueurs, les hallebardes des suisses, les épées des Croisés, tout ce clinquant du théâtre prenait, dans le fond sombre du vieux magasin, un aspect inattendu et des airs d'authenticité.

Des figurants facétieux avaient dessiné, avec de la terre d'ombre ou du noir de sourcils, des images qui hurlaient un peu sur les murs d'une église, et il n'y avait rien de biblique dans les maximes écrites le long des colonnes toutes chargées de noms gravés par les acteurs dans le désœuvrement des entr'actes.

Bien des artistes connus ont passé dans cet étrange et pittoresque foyer. Nous y avons vu M^{me} Dorval, déjà vieillie ; Déjazet, toujours leste et spirituelle ; la belle M^{me} Ristori, dont la réputation avait un moment fait pâlir celle de Rachel ; Régnier, dans son costume du père Noël de *la Joie fait peur*, et tant d'autres dont les noms moins éclatants sont oubliés aujourd'hui.

Et tous jetaient une exclamation de surprise en entrant dans ce foyer-chapelle, éclairé seulement par un bec de gaz placé auprès d'un poêle de fonte, et dont la perspective fuyait, sans issue visible, dans une ombre de souterrain.

C'est que ce décor était bien, en effet, le plus curieux de ceux que contenait notre ancien théâtre.

Autour du monument s'était installé, dans une boutique en arceaux contemporains du couvent des Cordeliers, un marchand de romans, ancien comédien, heureux de respirer à côté d'un semblant de théâtre. Là vivaient également un coiffeur et quelques commerçants de peu d'ambition.

Un couloir très sombre conduisait à la scène, que disputait à la curiosité du public le concierge, un des hommes les meilleurs et les plus honnêtes que nous ayons connus.

Le théâtre de Tours était alors sous la direction de M. Nestor de Bierne, un ancien premier comique de l'Ambigu et de la Porte-Saint-Martin, la physionomie la plus caractéristique et la plus curieuse du comédien de race.

A cette époque, l'art dramatique était bien un art. L'opérette n'existait pas encore, ou du moins rien ne faisait prévoir la vogue qu'elle devait avoir un jour. Les acteurs étaient jusqu'à un certain point des lettrés en ce qui concernait leur profession. Ils lisaient beaucoup, et ils étudiaient des choses qui n'étaient pas de nature à leur enlever le sentiment de la poésie et de la vraie littérature ; ils n'emplissaient pas leur esprit d'inepties et de faux comique.

Quand un directeur leur demandait le nom des pièces de leur répertoire, ils répondaient par les titres : *François le Champi*, *les Beaux Messieurs de Boisdoré*, *la Jeunesse*, *Diane de Chivry*, etc... Quoiqu'une pièce ne fût souvent jouée qu'une seule fois, et qu'elle dût être apprise rapidement, les comédiens se mettaient à l'étudier avec autant de conscience, d'intelligence et d'amour-propre, que s'il se fût agi d'une œuvre inédite dont le succès dépendait de leur interprétation.

Pauvre vieux théâtre de Tours, qui ne se souvient de tes beaux jours et pourrait oublier la manière réellement supérieure dont furent interprétés *le Supplice d'une femme*, *le Marquis de Villemer*, *Charlotte Corday* et les premières œuvres de Victorien Sardou. Qui ne se rappelle le nom de M^{me} Riom ; de Gangloff, qui ne quitta Tours que pour entrer au Gymnase ;

de David, le charmant comique dont les veilles avaient altéré la vue; de Mme Adèle Fleury; de Fix, et de tant d'autres dont l'avenir fut peut-être moins brillant, mais qui tous appor-

taient au théâtre l'amour sincère que le peintre, le poète ou le musicien apportent à leur art ?

Nous nous défions un peu du mirage des années, et nous cherchons à ne pas tomber dans le travers commun à tous ceux qui vieillissent, de ne voir en beau que ce qui se colore des tons charmeurs du souvenir.

Nous cherchons à nous dégager de ce parti-pris d'indulgence et d'admiration pour tout ce qui n'est pas le temps présent, et nous croyons que c'est avec la plus grande

impartialité que nous écrivons ces quelques lignes dans lesquelles passent rapidement les impressions de notre jeunesse.

Si les mœurs du théâtre ne se sont pas modifiées, l'insouciance du lendemain qui leur servait d'excuse n'existe plus. Le comédien est devenu positif. Il a ajouté cette vertu bourgeoise à ses défauts de race.

Que sont devenus tous ceux qui fréquentaient alors un petit restaurant qu'on voit encore rue des Cordeliers, et fut l'ancien *grenier à sel* de Tours ?

On devisait là, assis sur des tabourets, et l'on dînait sans nappe, comme dans la *Chanson des gueux* ; le soir, les acteurs se réunissaient autour d'une grosse lampe à huile suspendue à la charpente et étudiaient leurs rôles quand ce n'était pas jour de théâtre.



Où sont tous ces artistes à figure glabre qui s'efforçaient de ressembler à Colline ou à Rodolphe, et n'avaient d'autre bréviaire que le trop célèbre roman de Murger ? Ils ne posaient pas ; ils avaient accepté les conséquences de la position qu'ils avaient choisie et qui les tenait hors du monde, hors de la société bourgeoise, de laquelle ils n'avaient nul besoin et nul désir de se rapprocher. Ils vivaient entre eux dans une camaraderie disparue aujourd'hui ; prompts à se fâcher, prompts à se haïr, prompts à se dénigrer, mais revenant vite et corrigeant un mot méchant par une poignée de main cordiale, leurs fâcheres étaient des brouilles d'amants ; ils s'en voulaient d'autant moins, que chacun se sentait capable de faire ce qu'il reprochait aux autres.

Du reste, indulgence et solidarité forcées, fraternité de matelots sur un navire éloigné de toute communication avec le reste du monde, camaraderie solide et obligée ayant pour cause absolue : l'obligation de vivre ensemble !

Pendant les beaux jours de l'été de 1848, il arriva souvent aux employés de la préfecture de Tours de se presser, curieux, autour des fenêtres du vieux couvent transformé, et de suivre des yeux dans les allées du magnifique jardin un homme que la jeunesse de son temps considéra, avec juste raison peut-être, comme le plus grand poète du siècle.

Alfred de Musset était alors l'ami et le convive de M. Romieu, le spirituel préfet sur le compte duquel on mit tant d'anecdotes et auquel l'on attribua un si grand nombre de ces mystifications que Mürger, Alphonse Karr et Musset lui-même avaient mises à la mode.

M. Romieu, signa d'un pseudonyme, des romans qu'il désavoua plus tard et prouva par sa fortune rapide la vérité de cet axiome connu : la littérature mène à tout... pourvu qu'on y renonce.

Nous sommes surpris que le poète des *Marches de marbre rose* n'ait pas exercé sa verve railleuse sur notre monument préfectoral et ne lui ait pas dédié une épigramme semblable

à celles dont le château de Versailles et le casino de Bade auront quelque peine à se relever.

Le sujet en valait la peine.

Il était difficile d'infliger au couvent de la Visitation une restauration beaucoup plus malheureuse que celle qui l'a métamorphosé en hôtel de préfecture.

Seules, les colonnes de marbre que surmontent dans la cour principale des bustes d'empereurs romains provenant comme elles de la démolition du château de Richelieu, offrent aux visiteurs un certain intérêt historique.



On remarque à l'intérieur d'autres colonnes, également en marbre, encadrant les portes principales des galeries.

Un maire de la commune de St-Denis-Hors les offrit jadis à M. de Pomereul avec cette dédicace où se révèle toute l'obséquiosité du courtisan et de l'ambitieux :

« Veuillez accepter ces colonnes qui proviennent de l'église
« de Saint-Denis-Hors. Nulle part elles ne seront mieux placées
« que dans votre maison, car personne ne mérite mieux que
« vous d'être honoré dans un temple. »

Boileau lui-même n'a jamais dit mieux.

Nous devons encore attirer l'attention du lecteur sur les grilles qui servent d'entrée à la préfecture du côté de la place. Ces splendides débris de l'abbaye royale de Beaumont ont été récemment restaurés et constituent une des curiosités artistiques de la ville de Tours.

*
* *

En remontant jusqu'à l'église de Saint-Julien et en prenant par la cour dite « du Manège », nous trouvons à notre droite l'ancienne et curieuse salle du chapitre utilisée par la ville, qui en a fait une sorte d'atelier et de débarras.

Cette salle, divisée en un grand nombre de travées et à trois nefs égales, est bâtie avec somptuosité. Les voûtes s'appuient sur de grêles colonnes monocylindriques régulièrement espacées, dont les bases sont enfoncées et dont les chapiteaux sont

complètement défigurés. —

L'ensemble de la construction appartient évidemment au ^{xiii}^e siècle; toutefois l'abbé Bourassé pense que

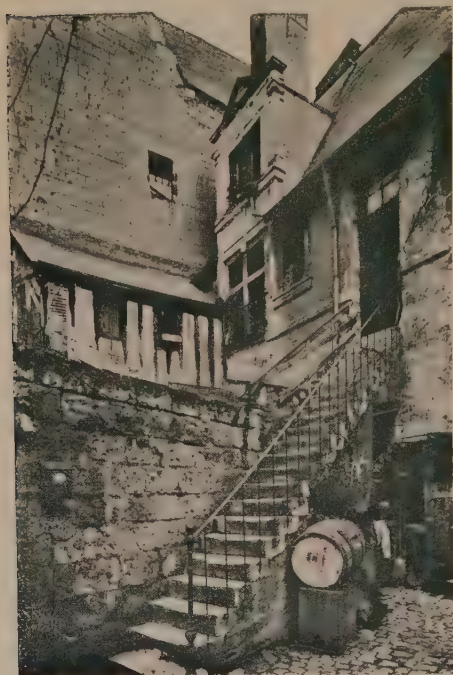


les voûtes avec leurs nervures toriques ont été bâties à une époque voisine de la Renaissance. « Henri III, après le meurtre des Guise, la mort de sa mère et le déchainement de la Ligue, s'était retiré au château du Plessis; ce malheureux prince, forcé de rétablir le siège de son gouvernement en dehors de sa capitale révoltée, résolut de transférer à Tours, dont la fidélité lui était assurée, le parlement de Paris et la Chambre des comptes. En conséquence, le prévôt de Tours reçut l'ordre de préparer les salles de l'abbaye de Saint-Julien, qui parurent les plus convenables pour cet objet. Des tentes et des dais furent tirés du garde-meuble du roi pour l'ornement des salles. La première séance du parlement eut lieu le jeudi 23 mars 1589.

« Le roi se rendit dans cette grande salle capitulaire, et là, assis sous son dais, ayant à sa droite le cardinal de Vendôme, le cardinal de Lenoncourt; à sa gauche et à ses pieds, le duc de Bellegarde, grand écuyer de France, il fit l'ouverture solennelle du parlement. Ces cours souveraines du royaume se tinrent là pendant cinq années. Durant ce temps, la solitude des moines fut troublée non seulement par les solennités des séances, mais encore par les divertissements les plus profanes (1). »

(1) Giraudet, *Histoire de Tours*.

Cette cour, licencieuse et très tolérante en ce qui concer-



nait les plaisirs populaires, avait laissé établir un théâtre à quelques pas de la place Foire-le-Roi, dans un local encore existant et transformé depuis longtemps en hangar. Les comédiens italiens de Venise, exilés de Paris pour des raisons diverses, étaient venus se réfugier en province pendant tout le xvi^e siècle concurremment aux bateleurs et aux vendeurs d'orviétans qui couraient les foires. Dans cet établissement de la rue de la Moquerie, en face d'une maison qui garde encore autour de ses fenêtres la trace des

guerres civiles et offre des anfractuosités servant de refuge aux hirondelles, on raillait les « drôleries de la Ligue », comme disait Pierre de l'Etoile, et l'on ne faisait trêve aux allusions politiques que pour se livrer aux pantomimes obscènes qui amenèrent un jour la fermeture du théâtre. « A cette époque, il n'y avait pas de salles de spectacle dans les villes de France comme dans celles d'Italie; mais les comédiens trouvaient toujours un Jeu de paume pour y établir leur théâtre. Il suffisait d'élever à l'une des extrémités du Jeu une estrade pour la scène avec des coulisses, et une toile de fond que le décorateur de la troupe se chargeait de peindre à l'huile ou à la



détrempe. Les meilleures villes de France n'eurent pas d'autres théâtres jusqu'à la fin du xvii^e siècle (1) ».

Molière et sa troupe, en quittant le Mans, passèrent par Tours pour se rendre dans le Midi et donnèrent quelques représentations dans la salle du Jeu de paume. C'est vers cette époque que Tallemant des Réaux écrivait : « Un garçon nommé Molière fait des pièces où il y a de l'esprit. Ce n'est pas un merveilleux acteur, si ce n'est pour le ridicule. Il n'y a que sa troupe qui joue ses pièces ; elles sont comiques. »

Parmi les œuvres que notre illustre poète interpréta en province avant de les faire connaître à Paris, il faut citer : *l'Etourdi*, *le Dépit amoureux*, *les*



Précieuses ridicules et *Sganarelle*.

Le Jeu de paume de la rue de la Moquerie, avec sa vieille et robuste charpente de châtaignier, qui mieux que beaucoup de palais a résisté aux insultes du temps, est peut-être le dernier témoin du voyage de Molière à travers la France.

Quoique aucun historien de Touraine ne mentionne ce fait, nous en trouvons la preuve dans *l'Histoire de l'ancienne France*. L'auteur de l'ouvrage rapporte que Molière, en quit-



(1) *Histoire du Théâtre*, publiée par Firmin Didot.

tant le Mans pour se rendre dans le Midi, donna une suite de représentations dans toutes les villes importantes qui se trouvèrent sur sa route. Tours, en raison de sa réputation et de son passé littéraires, devait être la première de ces villes capable d'inspirer aux comédiens le désir d'y faire connaître les œuvres du maître, dont la renommée s'établissait en province avant d'être consacrée par Paris.

*
* *

En 1580, la place Foire-le-Roi subit une diminution considérable à son extrémité sud, c'est-à-dire du côté de la rue Colbert. Avec cette désinvolture si particulière à nos rois, François I^{er} accorda gracieusement au sieur Babou l'autorisation de construire son hôtel en s'appropriant une partie de la place. Cet acte arbitraire souleva de vives mais inutiles protestations de la part du conseil de ville, et Babou fit élever sur cet emplacement le magnifique hôtel de la Bourdaisière, qui joua un rôle trop important dans l'histoire de Tours pour que nous n'en reproduisions pas ici le dernier vestige. Ce fut là que François I^{er} et plusieurs de ses successeurs demeurèrent lorsqu'ils vinrent à Tours. Ce fut aussi dans cette somptueuse demeure, devenue l'hôtel du Gouvernement, que le 25 janvier 1616, par une froide matinée d'hiver, descendirent Louis XIII, Anne d'Autriche et Marie de Médicis, venus pour s'assurer la fidélité des Tourangeaux contre les tentatives du prince de Condé. C'est encore à l'hôtel de la Bourdaisière que la reine rassembla le Conseil du roi. « Il s'y trouva, dit la chronique du temps, un si grand nombre de seigneurs, qu'une des poutres de la chambre où siégeait le Conseil s'étant rompue, toute la partie du plancher qu'elle soutenait s'affaissa dans la salle située au-dessous. Le comte de Soissons, le duc d'Epemon, les seigneurs de Villeroi, de Basompierre, de Rostan, de Nangis, de Dumont, de Biron, de Coste, de Villaine, etc., tombèrent pèle-mêle au milieu des débris et se blessèrent plus ou moins grièvement. La reine mère, entourée du président Janin, du chancelier et de la duchesse de Vendôme, se trouva par hasard sur une portion de plancher qui résista. Le marquis de Rouillac et le sieur de Vignolles accoururent à son secours, la firent sortir pardessus son lit et la conduisirent dans un appartement voisin.

Ils délivrèrent également le duc de Guise, suspendu aux barreaux d'une fenêtre. »

*
* *

On pourra peut-être nous reprocher d'accorder, dans cet ouvrage, trop d'importance à des monuments si chétivement représentés.

Il est certain que si l'on regardait tous ces débris de logis et d'hôtels sans les animer par l'évocation des faits qui s'y rattachent, l'intérêt serait restreint, et nous aurions à nous excuser d'avoir abusé de la complaisante attention de nos lecteurs ; mais nous les prions de regarder au delà des images qui passent sous leurs yeux et de songer que ces ruines ont parfois servi de scènes aux événements les plus importants de notre histoire.

Une fenêtre, sans doute, ne parle guère à l'imagination si l'on se contente de la considérer comme un document, comme un type de l'architecture d'une époque ; mais elle se pare immédiatement d'une poésie et d'une grâce infinies si l'esprit voit apparaître, dans son cadre rongé par les années, le fin profil de cette trop fantaisiste duchesse de Sauve qui naquit et demeura dans le vieil hôtel de la rue Colbert.



V

Vestige aussi, ce coin ignoré de l'*hôtel Dunois*, caché au milieu des cours et des allées, derrière l'ancienne salle des Dépêches du *Messenger*, mais vestige plein d'enseignements, qui nous rappelle une de ces générosités faciles que les rois faisaient aux uns avec les dépouilles des autres. C'est tout ce qui subsiste de ce riche hôtel élevé par Xaincoing et donné par Charles VII, après la disgrâce de son trésorier, au comte de Longueville, pour le récompenser de ses services.



De l'*hôtel de Rohan-Montbazon*, cité dans tous les ouvrages écrits sur la Touraine, il ne reste actuellement qu'un seul mur, et comme ce mur n'offre plus aujourd'hui que l'intérêt d'un rideau « derrière lequel il s'est passé quelque chose », nous ne ferons qu'indiquer l'emplacement occupé par l'hôtel sur les ruines de la Massetière, entre la rue du Commerce et la rue Marceau.

On suppose que la maison de la dame Le Pau, chez laquelle descendit Jeanne d'Arc lors de son séjour à Tours, faisait partie des bâtiments compris entre la Massetière et le couvent des Foucquets dont l'église sert aujourd'hui de magasin de papiers à M. Joubert.

Les amateurs de pittoresque à la recherche d'émotions n'ont qu'à suivre un membre de la Société photographique bien pénétré de sa responsabilité, le jour où il a pris la résolution de reproduire un monument ou une maison sans s'arrêter aux difficultés de l'entreprise.

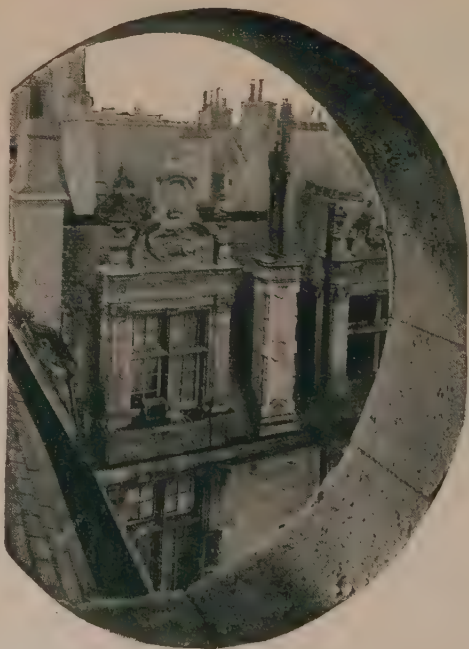


La vue de l'hôtel de Semblançay, bloqué de tous côtés par des bâtiments qui n'ont aucun lien architectural, aucun intérêt ni aucune prétention à l'élégance, était une des plus difficiles à prendre.

Le toit de l'église Saint-François est le seul point où l'objectif puisse embrasser l'ensemble des anciennes constructions élevées par Beaune de Semblançay sur les ruines des châteaux de Dunois et de Bouicaut.

Mais pour un amateur les difficultés n'existent pas. Il obtient l'autorisation d'explorer l'édifice, et avise une fenêtre haute aux verres dépolis par la poussière et comme soudés aux murs par ces lourdes toiles d'araignées en forme de hamac où, selon l'expression de Théophile Gautier, « semblent se balancer les années endormies. »

On doit, pour ouvrir cette fenêtre, déranger les hôtesse fantastiques dont nous sommes heureux de pouvoir donner ici un spécimen; puis, le nettoyage fait, l'opérateur s'aperçoit qu'il s'est trompé dans ses prévisions et que la saillie du toit l'empêche de photographier l'hôtel. Il cherche un autre point, il découvre un escalier dérobé



pratiqué dans une épaisseur de mur, et se glisse dans sa sombre spirale traversée par de furtifs rayons de lumière filtrant à travers des crevasses de pierres. A gauche, des marches sans rampe bordent un trou noir présentant des profondeurs d'oubliettes. Par un œil-de-bœuf qui regarde curieusement les lucarnes sculptées de Semblançay, l'ascensionniste distingue de ravissants détails qu'il saisit en passant.

Du vieil hôtel englobé dans les constructions modernes, il reste d'importants fragments séparés entre eux par des maisons de commerce, mais que l'imagination se plaît à réunir et que les propriétaires ont eu le bon goût de restaurer.

L'escalier de la petite tour carrée, dans lequel l'amateur s'est engagé, se rétrécit au fur et à mesure qu'il arrive au but de son voyage. Encore un effort, et il se trouve dans les combles, où, sans doute, depuis bien des années aucun profane n'a pénétré. Une sorte de mamelon de pierres occupe l'immense grenier, c'est l'envers, l'écorce brute de la coupole de Saint-François. L'opérateur escalade ce dernier obstacle et touche du doigt une inflexible barrière : le toit. Cette fois il ne peut pas aller plus haut.

Le grenier est sombre comme une cave, aucun rayon de jour passant à travers les ardoises ne l'éclaire. Il tâtonne, cherche et finit par découvrir une étroite section faite dans la couverture, un panneau d'ardoises retenu par des ficelles, sorte de découpure qu'on ne peut enlever sans difficulté ni sans craindre de la précipiter dans la gouttière et peut-être dans la rue. Cette dernière opération faite, l'explorateur est bien payé de sa peine.

Un soleil matinal éclaire le vieil hôtel légèrement baigné dans une vapeur bleue. Au delà, l'église Saint-Julien avec la ligne de son grand toit ferme l'horizon, et, sur la droite, la masse flottante des brumes de la Loire laisse apercevoir quelques taches blanches qui sont les claires maisons des coteaux de Saint-Symphorien.

Le corps de bâtiment élégant et plein de souvenirs, occupé par M. Vincent, notaire, et restauré par lui avec goût, nous apparaît au premier plan. C'est ce corps de logis reconstitué, mais forcément modifié par les exigences du confort moderne, qui fut habité par Jacques de Semblançay, cette innocente victime du bon plaisir royal.

Sur l'emplacement d'une partie détruite de l'hôtel de Sem-

blançay, dans l'escalier de la maison portant le n° 1 de la rue Colbert, on lit, gravée en lettres d'or sur une plaque de marbre, la fameuse épigramme de Clément Marot :

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menoit
A Montfaucon Samblançay l'âme rendre,
A votre avis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre,
Maillard sembloit homme que mort va prendre,
Et Samblançay fut si ferme vieillard,
Que l'on eût dit, au vrai, qu'il menoit pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

Jacques de Beaune, baron de Semblançay, vicomte de Tours, bailli et gouverneur de Touraine, fut administrateur des

finances
sous Char-
les VIII,
Louis XII
et Fran-
çois I^{er}.

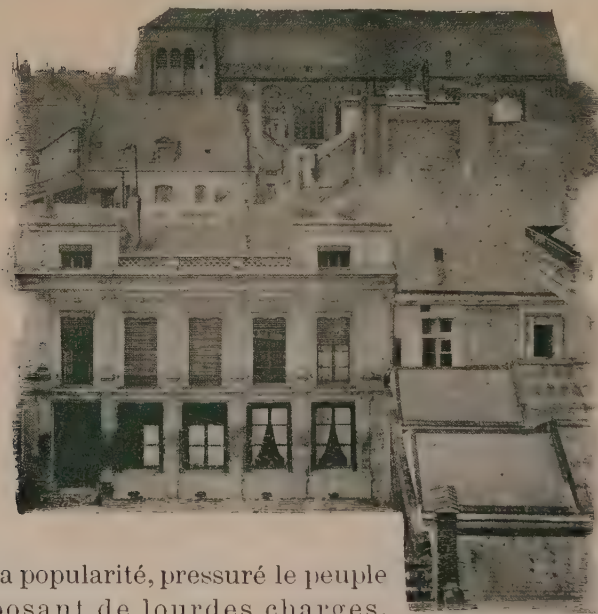
Les guer-
res d'Italie
avaient ab-
sorbé les
ressources
du royau-
me et Sem-
blançay,
après avoir,
au risque
même de
en lui im-
usa de son

sa popularité, pressuré le peuple
posant de lourdes charges,
propre crédit pour subvenir aux besoins du roi.

La régente, à qui l'on avait dû à plusieurs reprises refuser une part de l'énorme pension que lui attribuait le Trésor, accusa faussement le surintendant de faire sa fortune avec le malheur public.

Un procès fut instruit sur le plus futile prétexte. Le roi, secrètement satisfait de se soustraire à la reconnaissance, ordonna la vérification des comptes de son trésorier.

Une somme de 400,000 écus, dont la quittance avait été dérobée à Semblançay, servit à prouver sa culpabilité.



Ce fut en vain que le malheureux intendant protesta de son innocence ; il fut arrêté et jeté à la Bastille, d'où il écrivit au roi cette lettre touchante :

« Sire, à la fin de ma vie j'ai été enquis des deniers de vos tailles. Combien j'en ai reçu ! Sire, j'ai été enquis de l'argent comptant que je puis avoir reçu. Depuis l'année 1523 je ne me suis point vu deux mille écus ensemble, et à présent je ne sais d'or et d'argent la valeur de trois à quatre cents pièces d'or.

« Depuis deux ans, j'ai été aux emprunts pour vivre, je vous supplie de le croire et me faire acquitter pour ce que j'ai emprunté pour votre service. »

Le roi n'entendit pas la plainte de Semblançay, qui fut condamné à mort et conduit au gibet de Monfaucon, le lundi 12 août 1527.

*
* *

Parmi tant d'hôtels, voisins les uns des autres, et dont les anciennes limites sont difficiles à déterminer, une tour octogone voisine de la maison de Semblançay, rue Colbert, peut être considérée comme ayant appartenu au ^{xv}e siècle à l'hôtel de Jean de Boucicaut, l'illustre négociateur du traité de Guérande. Ce fut là que Charles VI vint conférer au jeune capitaine le titre de maréchal de France. On retrouve dans les mémoires de Boucicaut une copie du parchemin par lesquelles le roi l'investit de sa nouvelle dignité et les termes flatteurs qu'il employa pour remercier l'illustre capitaine des services qu'il avait rendus à l'État.

L'histoire du maréchal de Boucicaut offre ce trait particulier que, investi de la charge de gouverneur de Tours, il demanda lui-même au roi de réduire ses gages de gouverneur de 700 livres tournois à 200 livres, afin que ses compatriotes n'eussent pas à subir par son fait des dépenses qu'il considérait comme trop lourdes pour les ressources de la ville.



Galant chevalier, il fonda l'œuvre de la Dame-Blanche.

Cet ordre obligeait à « défendre les droits de toutes les dames, damoiselles, veuves et autres gentilles femmes, opprimées d'aucuns hommes puissants qui les veulent déshériter de leurs terres, avoir et honneur. »

V I

Notre ami, le poète Louis Chollet, connaissant notre désir de publier un ouvrage sur Tours pittoresque, a eu l'aimable pensée de nous adresser ces quatrains, qui complètent harmonieusement d'insuffisantes descriptions :

VIEUX « QUARTIERS »

La tristesse des vieux « quartiers », des vieilles pierres,
Des ruelles qu'endort l'ombre des vieux hôtels,
Des pavés où sonnaient éperons et rapières,
Des logis à l'aspect farouche de castels,

Me ramène souvent, le soir, au coin des bornes,
Sous l'abri des pignons aigus et des auvents,
Dont le bruit de mes pas, frappant les trottoirs mornes,
Trouble à peine le lourd silence de couvents.

La lune dans le ciel mollement vogue et glisse,
Comme une nef d'argent sur un lac calme et pur,
Et de pâles rayons blanchit, caresse et lisse
Les angles que les toits découpent sur l'azur.

J'entends alors passer, comme des haquenées
Superbes de jeunesse et pimpantes d'orfrois,
Les temps évanouis, les siècles, les années,
Que semblent réveiller les cloches des beffrois.

Dans le carrefour sombre et muet tout à l'heure,
Rutilent les pourpoints de soie et de velours.
La viole d'amour, qui se lamente et pleure,
Accompagne là-bas les vers des troubadours.

Manants, bourgeois, seigneurs, frôlent les gentes dames,
Des cavaliers portant sur le doigt des faucons ;
Truands et spadassins entrechoquent leurs lames ;
De hauts hennins penchés regardent des balcons.

D'où vient cette rumeur ? Quels sont ces cris de joie ?
Une foule en liesse encombre les placis.
Des pennons dans l'air bleu flottent : « Noël ! Montjoie ! »
C'est le bon roi Louis qui retourne au Plessis.

Mais comme une magique et fragile féerie,
Chevauchée et velours, tout se fond et s'éteint.
Une enseigne de fer grince soudain et crie ;
La voix des clochers seuls tombe dans le lointain.

Pensée ! illusion évocatrice et brève !
La brise qui sanglote, un son, le moindre bruit,
Adieu les visions d'antan, adieu le rêve !
L'âme des siècles morts s'épouvante et s'enfuit.

Et sur les toits aigus, éternelle veilleuse
Des temps ensevelis et des vieilles cités,
La lune, nef d'argent, vogue mystérieuse,
Baignant de poésie et de douces clartés

La tristesse des vieux « quartiers », des vieilles pierres,
Des ruelles qu'endort l'ombre des vieux hôtels,
Des pavés où sonnaient éperons et rapières,
Des logis à l'aspect farouche de castels.

*
* *

Qui nous restituera la place de Beaune telle qu'elle devait être à la grande époque de la Renaissance, avec son entourage d'hôtels superbes comme des palais et les hauts pignons de ses maisons environnantes ? Là dut se trouver un centre où semblent s'être groupées toutes nos magnificences.

Il y a quelques mois à peine on remarquait encore, à côté d'un pavillon de la rue Banchereau, la trace d'une élégante colonnade aux chapiteaux ciselés comme une œuvre d'orfèvrerie. Quand nous sommes tout dernièrement revenu pour reproduire ces détails délicats, il n'en restait plus rien, la pioche du maçon avait détruit les acanthes dont les saillies nuisaient à l'établissement d'un hangar. Ce document qui eût permis de reconstituer un jour le spécimen miraculeusement sauvé

pendant des siècles, évoquait puissamment l'image de l'hôtel disparu.

* * *

L'hôtel de la Crouzille actuel était une dépendance de l'hôtel de la Beaune Le Blanc. Là, parmi les fêtes royales dont ce quartier fut le théâtre, un piquant souvenir jette une lumière vive sur les mœurs du xvi^e siècle.

Après sa première campagne d'Italie, François I^{er} se rendit à Tours, le 21 août 1516. Le maire et les échevins allèrent au-devant du roi dans deux bateaux richement pavoisés, montés par quarante-deux hommes d'équipage. Les époux royaux descendirent la Loire et vinrent débarquer à la place Foire-le-Roi, où ils assistèrent à la représentation du mystère des *Hercules*. De là ils se rendirent sur le carroi de Beaune, où l'on joua le *Galant mystère de Bethsabée*. Le détail des dépenses nécessitées par cette fête nous laisse entrevoir la mise en scène. On avait entouré de feuillages et de fleurs le bassin de la nouvelle fontaine, et la plus grande partie de la place était transformée en prairie au milieu de laquelle coulait un ruisseau artificiel. Une jeune poissonnière, du nom de Thomyne, avait été désignée par le corps de ville pour remplir le rôle de Bethsabée. Il fallait un sujet capable de justifier la faute du roi David, il paraît que Thomyne était admirablement choisie pour l'emploi de..... baigneuse surprise. Malheureusement son costume trop léger lui valut de vives remontrances de la part de ses camarades, et la municipalité, pour réparer la brèche faite à la considération de la jeune fille, se vit obligée de lui constituer une dot qui lui permit de se marier.

François I^{er}, beaucoup moins délicat que la société du xix^e siècle, se délectait à ces spectacles profanes, qui succédaient sans transition au théâtre du moyen âge, comme la Renaissance succéda aux beautés religieuses de l'art gothique.

* * *

Les propriétaires qui, au commencement de ce siècle, ont mutilé le délicieux hôtel des directeurs de la Monnaie, situé au n^o 36 de la rue du Commerce, ont commis une profanation et une sottise. Les anciennes colonnes de la cour intérieure, sont prises aujourd'hui dans un mur qui les enserme et les étouffe. Ce que l'irresponsable nature a fait avec les palais de Pompéi,

L'homme l'a exécuté sciemment avec la préoccupation féroce de tirer le meilleur parti de son immeuble comme valeur locative.

Pourquoi n'avoir pas conservé à notre ville cette agglomération de richesses par lesquelles revivrait toute l'histoire de la Renaissance française, dont la Touraine fut si incontestable-



ment le berceau? Pourquoi n'exista-t-il jamais une commission chargée de faire respecter les maisons célèbres, comme il en existe une pour préserver les monuments

historiques? Pourquoi, enfin, les villes ne sauraient-elles concilier les exigences des améliorations modernes avec le culte de l'Art, de la Poésie et de l'Histoire?

*
*
*

Il ne faut pas confondre cette maison d'habitation des directeurs de la Monnaie avec

l'hôtel de la Monnaie, auquel une de nos rues a emprunté son nom. Ce second bâtiment n'a de monumental que ses vastes proportions et son fronton; il s'appuyait à l'ancien hôtel de ville de Tours. L'assemblage de logis en colombage, vieux et disparates, formant la cour intérieure, offre peut-être plus d'intérêt que l'hôtel lui-même.

La monnaie de Tours jouissait au ^{xiv}^e siècle d'une réputation universelle, et nos lecteurs savent que notre ville a donné son nom à ces fameux « tournois », *Turonensis*, qu'on a frappés même dans les pays étrangers.

Ici se place un trait des mœurs gouvernementales de l'époque. La monnaie de Paris était un quart plus forte que la monnaie tournois. La royauté, s'empressant de spéculer sur cette particularité, payait ses dettes en « tournois » et exigeait que les redevances et impôts qui lui étaient dus lui fussent versés en monnaie parisienne.

Les hôtels ont d'étranges vicissitudes et une sorte de prédestination. Nous avons à relever ce fait extrêmement curieux que les demeures seigneuriales les plus intéressantes peut-être du vieux Tours sont occupées par des teintureries. C'est d'abord ce petit pavillon de la rue Banchereau, dernier vestige de l'hôtel de la Baune Le Blanc, où la plupart de nos historiens s'accordent à placer le berceau de Louise de la Vallière.

C'est ensuite la demeure de M. Saché, précieux souvenir de la Renaissance, complété au ^{xvii}^e siècle par le corps de bâtiments qui lui fait suite. Et c'est enfin la maison que l'on admire aujourd'hui dans la cour de M. Didier, à l'angle des rues Constantine et de Maillé.



*
* *

Est-ce donc une volonté du temps de donner à tout ce qu'il détruit une dernière et mystérieuse beauté, celle du pittoresque? Les murs noircis, les fenêtres sculptées entrevues à travers les étoffes fumantes des apprêteurs, cette débauche de couleurs humides ravivées par les soins de l'ouvrier et se détachant en clair sur les fonds gris des vieilles façades, cette évocation des industries primitives dans ce cadre ancien, y ajoutent un charme incontestable. Peut-être même ces maisons nous semblent-elles beaucoup plus belles ainsi, que si la plus habile restauration nous les restituait dans leur élégance première. La maison de M. Didier se pose en point d'interrogation à la curiosité des savants. Personne n'en connaît l'origine. L'archéologue indique à peu près l'époque de sa naissance, qu'il fait remonter au ^{xv}^e siècle; l'historien suppose qu'elle a pu être habitée au ^{xvii}^e par des membres de la famille de Maillé; l'artiste, plus insouciant et moins préoccupé

par les énigmes de l'histoire, se contente d'en admirer les exquises proportions et se laisse pénétrer par ce sentiment profond d'abandon qui se dégage de toutes ces fenêtres sans vie.

Au milieu des profanations que les sculptures ont subies,



intact, hiéroglyphe
que jour d'établir
précise le nom de
taires de la mysté

depuis tant d'an-
nées, entre tous
ces sillons que
l'action lente-
ment rongeuse
des cordes a creusés
dans les angles et dans les
saillies, parmi les ornements
des fenêtres le long desquelles ont
suinté toutes les couleurs employées
dans la teinturerie,
on distingue encore
quelques détails
qui n'ont pas dû
échapper à la pers-
picacité du savant.

Un écusson,
entre autres, de-
meure à peu près
qui permettra quel-
d'une manière
l'un des proprié-
rireuse habitation.

Un romancier, s'arrogeant le droit de faire de l'à peu près, n'hésiterait peut-être pas à affirmer que cette maison fut habitée par Diane de Poitiers. Il ferait servir le vieil hôtel au développement d'une histoire galante et appuierait sa version sur les dires d'un vieil historien tourangeau, qui prétendit avoir reconnu parmi les armoiries aujourd'hui disparues le blason de la très célèbre duchesse, et sur l'alliance de Diane à la famille de Maillé.

Ce qui subsiste à Tours des chapelles du moyen âge a subi de telles transformations, qu'on est à peine surpris, en entrant au n° 13 de la rue des Halles, dans la boutique d'un boulanger, d'y découvrir des voûtes en ogive comme dans une église gothique.

Ce bâtiment, assez curieux même par sa façade intérieure, semble avoir appartenu au xiv^e siècle à l'un des nombreux couvents de Tours; mais sa similitude avec les magasins de la même époque qu'on retrouve dans quelques villes de France nous empêche d'établir d'une façon absolue la destination première de ces salles voûtées.

VII

Parmi les origines que quelques propriétaires ont voulu donner à leurs maisons, c'est à l'historien de décider ce qu'il faut prendre de la tradition et ce qu'il faut abandonner de la légende. Mais lorsque la tradition est séduisante et qu'elle n'a rien d'in vraisemblable, il est permis à l'artiste de l'accepter sans discussion, dût-il s'exposer au sourire du savant. Parmi les hôtels que les municipalités du siècle dernier ont masqués avec d'affreuses maisons de rapport, il faut citer une importante construction que d'âge en âge on a appelée *la maison de Ronsard*. Cet hôtel, parallèle à la place Foire-le-Roi, en est séparé aujourd'hui par une maison garnie et par une ruelle dont jamais le soleil n'a visité les murs salpêtrés.

Un écusson finement sculpté dans la pierre dure rappelle en effet celui de Ronsard ; la couronne de roses qui l'entoure,



avec plus d'à-propos que de modestie, nous fait songer à l'aimable vanité du poète exprimée dans ses œuvres, où son admi-



ration pour lui-même s'épanche avec une sincérité candide.

La seconde maison d'aspect seigneurial, dont on a fait la demeure d'Olivier le Daim, se trouve à peu de distance du Plessis et porte le nom de la *Rabaterie*. Il faut avouer que l'imagination se plaît à voir passer sur ces murs sombres l'ombre fatale du barbier de Louis XI.



La troisième demeure est celle d'*Agnès Sorel*, construite presque à l'extrémité de la rue de Paris, dans le style de ce château des Montils qui devint si célèbre, un siècle plus tard, sous le nom de *Plessis-les-Tours*. Cette maison de plaisance, éloignée du centre de la ville, pouvait être en effet un

rendez-vous de chasse et de plaisir; et nous aimons encore, en face de ces paysages du Cher aux molles beautés et sous ce ciel voluptueux de Touraine, à retrouver l'indolent Charles VII, « oubliant son royaume aux pieds d'une femme. »



Hôtel de M. Gouin

Est-il nécessaire d'ajouter que beaucoup de vérités historiques n'ont pas eu d'autre sanction que celle de la tradition, avant d'être acceptées par l'Histoire, et ne vous plait-il pas mieux d'admettre avec nous que ces maisons, qui s'animent à la faveur du rêve, de la vie des générations disparues, ont été habitées par Ronsard, par Olivier le Daim et par Agnès Sorel, que de ne pouvoir mettre un nom sur leurs pierres vénérables?

N'éprouvez-vous pas aussi un véritable sentiment de regret lorsque vous entrez dans certaines cours, de vous sentir impuissant à déchiffrer, sur les portes gothiques et sur les fenêtres de ces maisons seigneuriales, les blasons effacés qui leur servaient d'ornements et ressemblent aujourd'hui à des tombes dont les inscriptions ont à jamais disparu?

Acceptons donc la tradition qui survit aux parchemins et fait mentir le proverbe : « Les paroles s'envolent, les écrits restent. »



L'*hôtel Gouin* est la plus merveilleuse de ces demeures dont l'occupation première est restée un problème pour l'historien.

La Renaissance italienne, avec sa profusion d'ornements et ses combinaisons ingénieuses, n'a rien laissé en France de plus riche et de plus élégant.

En 1720, Charles de Bourbon-Condé, gouverneur de Touraine, accorda au sieur Douineau, propriétaire de cet hôtel, l'autorisation de faire sculpter le blason aux armes de la maison de Bourbon qui décore le frontispice de la porte du milieu.

Condescendance de la part du prince, flagornerie de la part du propriétaire, ce qui résulte du fait, c'est la preuve qu'il est difficile d'établir d'une façon absolue une origine de propriété sur la foi des blasons que nous trouvons mêlés en grand nombre aux ornements de nos aristocratiques demeures tourangelles.

C'est une jolie maison sans parchemins et dont le passé s'est évanoui dans la fumée que les soldats du prince de Condé ont faite avec nos archives municipales.

Il est d'usage et il a été longtemps de bon goût de mettre sur le compte de la Révolution française toutes les ruines accu-

mulées en Touraine pendant plusieurs siècles. Il est peut-être temps de laisser à la plume d'un écrivain impartial le soin d'établir la part des responsabilités que les passions religieuses ont encourues devant l'histoire et l'on sera alors bien surpris de reconnaître qu'aux jours de la « Terreur », les plus farouches ennemis des pouvoirs tombés se sont bornés, dans notre ville, à faire quelques entailles aux armoiries des édifices publics, à tirer quelques coups de feu sur les murs des couvents désertés ou à achever des destructions que le Temps avait commencées.

Les incendies et les pillages du xvi^e siècle ont créé plus de lacunes dans les pages de notre histoire que la vente aux vieux papiers de nos archives municipales et, pour ce qui concerne l'hôtel de M. Gouin, il serait injuste d'attribuer à l'ignorance des uns plutôt qu'au fanatisme des autres la disparition des documents qu'il nous eût été si intéressant de connaître.

* * *

Nous ne passerons pas devant la rue Marceau sans nous arrêter devant la maison où naquit notre regretté Jules Moinaux, qui restera l'une des gloires de la Touraine.

Son nom était, on le sait, très populaire.

C'est que cet esprit si charmant fut un des représentants les plus brillants de la verve française.

La très importante série de ses *Tribunaux comiques* demeurera comme un des monuments les plus durables de la saine gaieté de notre pays.

Combien de générations déjà Jules Moinaux n'égaya-t-il pas avec les histoires admirablement drôles qu'il puisait dans les débats de la correctionnelle et de la simple police, et de combien de générations encore ces histoires ne feront-elles point la joie !

C'était un modeste. Pierre Véron, qui l'a connu pendant les quelques années de sa collaboration au *Charivari*, parlait en ces termes de lui : « Je le vois encore, disait-il, petit, mince, avec des yeux malicieux dans sa minuscule face qu'ornaient les deux crocs d'une moustache fort soignée. Il n'était pas très gai. C'était un comique d'humeur réfléchie, d'aspect correct. Au café, pendant la partie, il plaisantait peu. Un mot par-ci, par-là, voilà tout. »

Mais l'amusant bavardage de plume de ce quasi silencieux !

Quel trésor de drôleries délirantes il enfouit dans la rubrique des faits divers de la *Gazette des Tribunaux* !

Vous rappelez-vous (oui, sans doute) cette merveilleuse histoire d'un quidam qu'une gifle allouée à la joue d'un cuisinier avait amené en correctionnelle et qui expliquait au président : « J'entre dans un restaurant, mon président, pour y déjeuner. Je n'y trouve pas un chat. Alors, moi, je descends à la cuisine. Et alors, là, qu'est-ce que j'y trouve ? Mon président, je vous le donne en mille. Non, ne cherchez pas. Là, j'y trouve le cuisinier en train de faire des yeux au bouillon ! Et savez-vous comment il lui faisait des yeux, au bouillon ? Non, ne cherchez pas, mon président. Il lui faisait des yeux, au bouillon, en soufflant dessus de l'huile qu'il gardait dans la bouche !... Alors, vous comprenez, voyant ça, mon président, moi, furieux, je lui ai fait sortir les yeux de la bouche. » N'est-ce pas vraiment comique ? Et toutes ces histoires sont ainsi.

Il adorait le Palais. Il en était l'historiographe. Tous les avocats se faisaient à l'envi ses collaborateurs : « Monsieur Moinaux, nous avons une cause amusante. »

Moinaux écoutait, sérieux, correct, avec les deux crocs de sa moustache, et si la cause était réellement amusante, il la retenait, et, en passant par sa plume, elle devenait inénarrable.

Mais la véritable vocation de Jules Moinaux était le livret d'opérette. Il avait beaucoup fréquenté Hervé, et il lui ressemblait par ses aptitudes à la fantaisie un tantinet violente.

Moinaux fit plus de quarante pièces, tantôt seul, tantôt avec d'autres. Ses collaborateurs furent Léon Battu, Dupeuty, Comerson, Clairville, Bocage, Paul Parfait et Alexandre Bisson.

Tout le monde connaît *les Deux Aveugles*, *les Deux Sourds*, *un Conseil judiciaire*, *le Canard à trois becs*, etc.

Dans ces ouvrages et dans bien d'autres, Jules Moinaux donna la mesure de ses facultés de joie (1).

La ville de Tours, qui lui devait un souvenir et un hommage, vient de donner son nom à l'une de nos rues dont la signification ne se rattachait à aucun fait de notre histoire locale.

Ce fut une grande satisfaction pour tous ceux qui, à Tours, s'intéressent à la cause des arts, et une grande joie pour Georges Moinaux, son fils, qui, sous le nom de Courteline, continue une gloire littéraire dont notre ville prendra sa part avec orgueil.

(1) Opinions exprimées par la presse parisienne à la mort de Jules Moinaux.

VIII

Beaucoup de personnes ignorent, encore aujourd'hui, où se trouve située notre école nationale de musique, et cependant rien n'est plus curieux, dans sa provinciale tranquillité, que ce vieux quartier des Carmes, où plusieurs siècles ont laissé des empreintes de leur passage et qui, après avoir été le centre actif puis bourgeois de notre ville, a pris avec le temps cet aspect désolé des choses abandonnées.

Un aquafortiste découvrira dans ces cours et dans ces ruelles une infinité de sujets; il y trouvera des décors brossés par la main du temps avec une incomparable science de l'effet, des fenêtres d'églises où pendent comme des loques les derniers losanges des vitraux.

*
* *

La *rue Paul-Louis-Courier* est encore un des souvenirs les mieux conservés de notre vieux Tours, malgré la différence d'âge des maisons qui la composent.



Le petit hôtel portant le n° 10, caché aux yeux du passant par un mur assez haut, est le plus complet spécimen que l'on puisse rencontrer d'un intérieur riche au xv^e et au xvi^e siècle.



Là, on vit bien réellement au milieu du passé, dans le chez soi intime et calme d'une famille bourgeoise de l'époque.

Rien ne manque au logis, ni l'oratoire gothique, ni la tour à porte ogivale, ni la cour intime et familiale où se réunissaient les soirs d'été les hôtes de la maison, ni la petite galerie de bois à laquelle on accède par deux escaliers en spirale.

Les intérieurs sont devenus des ateliers, comme la plupart des maisons de cette époque; mais nous avons la conviction que M. Jouet nous restituera un jour le vieux logis



avec ses vastes salles, sa chapelle, ses sculptures et ses peintures murales encore visibles de place en place.

Il y aurait peut-être ici l'occasion d'esquisser un tableau de

ces mœurs bourgeoises du bon vieux temps dont la maison de la rue Paul-Louis-Courier éveille les souvenirs confus.

Nous nous contenterons d'en relever un seul trait.

Dans le bail d'une terre qu'il possédait aux environs de la ville, un riche bourgeois stipulait « que ses fermiers, aux quatre bonnes fêtes de l'année et aux vendanges, lui amèneraient jusqu'à son hôtel une charrette couverte et de la paille dessus pour y asseoir sa femme et sa fille, et de plus un ânon et une ânesse pour la chambrière, lui se contentant d'aller devant sur sa mule avec son clerc à pied. »

Au commencement du siècle dernier, une municipalité peu soucieuse des souvenirs du passé et de la beauté de la ville, a maladroitement modifié la place de l'ancienne Poissonnerie de Tours; elle a encombré avec des constructions sans goût le large accès qui faisait communiquer le carroi aux fruits avec la place des Carmes, et a créé cette étroite rue de Saint-Saturnin, où les trottoirs gênent les voitures sans protéger les passants.

Les hôtels privés d'air et devenus d'un accès difficile ont été délaissés peu à peu, et l'humidité de ces maisons sans soleil commença son œuvre de salpêtration et de destruction lente.

C'est ainsi que la place des Carmes aura passé par des phases bien distinctes.

Animée et pittoresque au temps où les belles filles de la Poissonnerie ne craignaient pas de se mêler aux comédiens pour interpréter les mystères chers aux souverains qui passaient dans notre ville, elle se transforme à la Renaissance avec le splendide hôtel dont la façade principale est située rue Paul-Louis-Courier.

Quelques savants prétendent, et non sans preuves à l'appui,



que ce fut dans cet hôtel agrandi au xvi^e siècle que naquit Louise de la Vallière.

D'autres historiens font naître la favorite de Louis XIV

dans une maison de la rue Banchereau. L'imagination aimant mieux retrouver cette charmante figure dans le logis de la rue Paul-Louis-Courrier, qu'elle éclaira de sa présence pendant les quinze années que Louise habita Tours, nous accepterons cette première version.

Et puis, pourquoi discuter sur un point d'his-

toire locale assez secondaire et ne pas laisser au vieil hôtel le bénéfice d'un doute et le charme d'un souvenir qui lui sied si bien ?

* * *

Une ancienne maison occupe l'angle de la place des Carmes et de la rue Saint-Saturnin, en face de l'école de musique, dont nous admirerons en passant



l'imposte de fer forgé. Cette maison a sa légende, que tous nos historiens ont rapportée les uns après les autres ou les uns d'après les autres.

« On était au 15 juin de l'année 1564. L'interdiction du prêche faite aux protestants par le duc de Montpensier raviva la haine mal éteinte entre les deux partis :

« Le jour de la Fête-Dieu, au moment où la procession générale allait gagner l'église des Carmes (Saint-Saturnin), un protestant fanatique jeta, de la fenêtre de la rue des Carmes portant aujourd'hui le n° 11, un panier rempli d'ordures sur les choses saintes et, dit un manuscrit de l'époque, sur certaines représentations d'un christ et des douze apôtres destinées à émouvoir le peuple à dévotion.

« Cet acte provoqua une scène sanglante que nous ne décrirons pas; nous dirons seulement qu'à partir de cette époque, jusqu'en 1793, les propriétaires de cette maison durent jeter tous les ans, sur le dais, une pièce d'or et un bouquet de roses. »



* * *

A l'angle de la rue Paul-Louis-Courier et du quai se trouve



un vestige encore bien conservé du *couvent des Carmes*, facile à reconnaître à ses hauts toits et à ses ouvertures, dont le plein cintre a été modifié

pour les besoins d'une exploitation commerciale. Un marchand de vins occupe aujourd'hui une partie des vastes bâtiments. C'est là que se firent pendant long-

temps les départs de la voiture de Luynes. Cette exploitation ne nuisait pas trop au souvenir du cloître, peut-être même y ajoutait-elle quelque chose. C'était, en effet, à côté de ce qui subsiste des quatre-vingts couvents de la seconde Rome, comme on appelait Tours au moyen âge, tout ce qui restait de plus typique des vieilles diligences du siècle dernier, dont la voiture de Luynes avait conservé la forme, les inconvénients et la traditionnelle lenteur.

La création du couvent des Carmes et la faveur dont cet ordre jouissait auprès du roi avaient leur source dans une aventure assez singulière que nous résumerons en quelques mots :

On sait les démêlés que Louis XI eut avec son père et l'obligation dans laquelle il se trouva de quitter la cour du roi.

Dans son escapade, il fut assez heureux pour rencontrer un moine qui lui abandonna tout ce qu'il possédait : le fruit de sa quête et sa mule.

Le bon Père ignorait la condition de son illustre protégé, qu'il prenait seulement pour un jeune seigneur en révolte contre l'autorité paternelle.

Louis XI, dont la reconnaissance n'était cependant pas la vertu dominante, se souvint plus tard du service reçu et fit venir au Plessis le pauvre moine, auquel il demanda si, à une certaine époque, il n'avait pas favorisé les projets d'un ennemi de l'État en lui fournissant les moyens de rejoindre ses complices.

Tout effaré, le moine se jeta aux genoux du roi en le suppliant de lui faire grâce.

Louis XI, qui mettait de la cruauté jusque dans ses bien-

faits, se plut à effrayer pendant quelques instants encore le frère des carmes, et, quand il eut bien joui de sa terreur, il lui avoua que c'était le dauphin de France qui avait reçu l'argent et la mule, et que le roi était prêt à les restituer au centuple.



Ce fut à la suite de cette entrevue que Louis XI fit construire l'important couvent des Carmes, dont nous reproduisons ici les derniers vestiges.

* * *

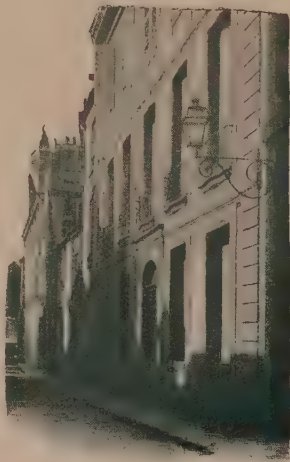
Derrière l'école de musique on remarque le laboratoire municipal, de création récente. La science moderne a fait élection de domicile dans ce joli spécimen d'architecture Louis XIII, qui nous semblerait un des plus beaux hôtels de Tours, si son entourage, où la décrépitude des maisons anciennes se mêle au mauvais goût de façades modernes, permettait d'en mieux apprécier les proportions heureuses et la sévère élégance.

* * *

La synagogue de Tours occupe une des maisons de la rue Saint-Saturnin. C'est encore une des constructions de la fin du xvii^e siècle, qui n'a d'ailleurs de réellement intéressant que sa transformation d'habitation bourgeoise en église israélite.

* * *

Telles sont, dans ce quartier, ces maisons qui ont eu leur histoire, leurs fastes et leurs générations successivement disparues, sans laisser même le souvenir précis d'un fait, d'une date, d'un nom.



En tournant l'angle de la place Plumereau et de la rue Briconnet, dont l'ancienne appellation de *rue des Trois Pucelles* cachait une assez mauvaise plaisanterie, nous nous trouvons transporté dans un des coins les plus pittoresques du vieux Tours.

Il y a peu de temps encore, on apercevait au delà de ces portes, dont le promeneur curieux élargissait l'entre-bâillement pour mieux voir, des perspectives d'églises, des nefs profondes, dans lesquelles s'entassaient jusqu'aux arceaux, les caisses, les tonneaux, les sacs, toute cette réserve du commerce de gros d'où se dégage des relents âcres de salaisons mêlés à de vagues odeurs de parfumerie et à des exhalaisons froides de café brûlé.

Des générations d'araignées s'étaient légué, pendant des siècles, l'obligation de broder leurs toiles contre les losanges de verres bleuâtres, tremblotant dans leur gaine de plomb, et les nervures des voûtes saluaient de leurs courbes gracieuses des amoncellements de denrées coloniales et de balais de bruyère.

Une construction nouvelle a modifié quelque peu ce tableau.

Quand l'éducation artistique sera mieux faite dans notre pays, on regrettera que des industriels, qui auraient pu associer le culte du souvenir aux besoins de leur exploitation,

aient inutilisé ou détruit, sans grand profit pour leur commerce, des souvenirs qu'il leur était si facile de conserver.

M. Blanchard a donné l'exemple, avec un débris de la vieille église de Saint-Pierre-le-Puellier, de ce que peut créer d'original et de gracieux le respect de l'ancien joint à un profond sentiment artistique.



La plus jolie partie de son habitation de la place Plumereau est sans contredit le salon, qu'il a installé sous la coupole d'une chapelle faisant jadis partie de l'église. Le plancher arrive au bas des chapiteaux, qui dressent leurs têtes feuillues aux angles de la pièce, et les nervures de la voûte

s'entre-croisent gracieusement et se détachent en tons de brique sur le fond pâle des pierres.

C'est tout ce qui reste d'intact de la belle église dont notre illustre compatriote Pinaigrier avait exécuté les vitraux, et que les sculpteurs de la Renaissance avaient enrichie d'œuvres d'art.

*
* *

Nous nous arrêterons un instant devant une fenêtre de la *rue des Cerisiers*, sur laquelle était placée pendant les nuits d'hiver une lanterne indiquant que le couvent dont cette fenêtre faisait partie assurait une passagère hospitalité aux pèlerins et aux malheureux sans abri. En outre, cette maison donnait asile à un petit nombre de vieillards pauvres. Cette idée, si profondément humanitaire, fut reprise un siècle plus tard par une femme qui eut le génie de la bienfaisance et qui créa, il y a cinquante ans environ, l'institution si universellement admirée sous le nom de *Petites Sœurs des pauvres*. L'établissement de la rue de Lariche ne contient-il pas en

germe la réalisation du plus grave et du plus inquiétant des problèmes sociaux : l'asile assuré à la vieillesse ?

Nous avons eu, il y a peu de temps l'autorisation de visiter la charitable maison. Dans la cour, quelques vieillards heureux d'un repos peut-être inespéré jouaient aux cartes, assis devant une grosse table de chêne massif, respirant l'air des premiers beaux jours de mars.



Et nous avons salué avec respect la sœur au costume noir, à la petite coiffe unie et plate, la coiffe de linge où l'abdication de la femme se révèle dans sa plus touchante expression.

*
* *



La maison dite *de Tristan*, rue Brignonnet, n° 16, doit sa fausse dénomination à un ornement d'architecture dans lequel plusieurs historiens ont voulu voir les armes parlantes du trop célèbre compère.

Il a suffi d'une corde sculptée sur la façade, pour qu'un écrivain, quelque peu romanesque, déclarât qu'on se trouvait en présence de l'habitation du bourreau de Louis XI.

Nous voudrions sincèrement ne pas détruire une version curieuse, même bâtie sur une base aussi frêle; mais l'in-

térêt de l'histoire nous oblige à donner à ce logis une origine plus récente et plus vraisemblable.

Nous empruntons à un auteur qui dissimula modestement son nom sous une simple initiale l'explication très acceptable de cette corde décorative, qu'on retrouve dans plusieurs maisons du xvi^e siècle :

« Après la mort de Charles VIII, son premier mari (1499), « de ce roi si bon, » dit Commines, « qu'il n'était pas possible de voir meilleure créature, » Anne de Bretagne, voulant donner un témoignage public de la douleur qu'elle éprouvait, fit faire des cordons d'argent, noués en quatre endroits, qu'elle porta en forme de ceinture, en entoura son écu d'armes et en donna à toutes les dames de la cour.

« Cette invention, qui ne manquait pas d'élégance, ayant plu aux grandes dames, elles demandèrent à la reine la permission d'en entourer leurs armoiries, ce qui leur fut gracieusement accordé. A peine cet ordre de chevalerie fut-il connu, que les veuves des princes et des grands seigneurs, que celles des gentilshommes et de simples damoiselles en décorèrent leurs écus; bientôt l'abus de cet insigne devint si grand, l'ignorance des ouvriers chargés de le placer ou de l'ajouter aux armes commit tant de bévues, que les dames de la cour mirent autant d'empressement à le quitter qu'elles en avaient montré à le porter.

« Puis, il faut bien le dire, M^{me} Anne de Bretagne, en épousant Louis XII en secondes noces, porta l'atteinte la plus rude à l'ordre qu'elle avait créé. Désormais donc, cet insigne au bas duquel on lisait quelquefois la devise : « J'ai le corps délié, » ne figura plus dans les armoiries des veuves inconsolables. Quelques-unes cependant, restées fidèles au culte du souvenir, conservèrent cette marque extérieure de deuil, que Claude de France, fille d'Anne et de Louis XII, ne permit jamais d'effacer de son écu. »

Quelle que soit son origine, quelle que soit la pensée qui a présidé à l'ornementation symbolique de sa façade et de sa cour intérieure, la maison de la rue Briçonnet mérite d'être visitée. Il y a, dans les moindres détails de sa construction, dans les devises servant à l'ornement des croisées, dans les figures sculptées et mélancoliquement penchées aux angles des portes, dans la pénombre éternelle produite par la hauteur des murs, la révélation d'une douleur profonde, et nous préfé-



Une Maison de la rue de la Paix, n° 21

rons l'évocation vague de l'inconnue qui pleura dans l'isolement la perte d'un époux, au souvenir du hideux personnage dont le nom attire encore aujourd'hui quelques visiteurs à la maison de Tristan.

Si séduisante que soit cette seconde version, nous ne devons pas passer sous silence la découverte de M. de Montaiglon, attribuant à Pierre du Puiz la construction de ce curieux logis. Il en trouve la preuve dans un de ces jeux de mots ou plutôt dans une de ces combinaisons de lettres qui constituaient un des amusements de l'époque.

Parmi les fenêtres de la cour,

il en est une qui porte sur son linteau, sculpté de lettres gothiques minutieusement fouillées, cette phrase interrompue, dont l'obscurité même donnerait raison au spirituel écrivain : *Priez Dieu pur...* anagramme du nom de Pierre du Puiz.

La famille du Puiz était, au ^{xv}^e siècle, une des plus considérables de la Touraine.

De la loggia qui domine le quartier, le regard embrasse une grande étendue de ville. Les cours, les tourelles, le contournement des rues étroites, les toits aigus qui apparaissent de tous côtés nous donnent au premier aspect, avec nos vieux

monuments et le style de la nouvelle basilique, l'illusion de la cité du moyen âge.



X

Il est impossible de suivre ces rues tortueuses de nos anciens quartiers sans être violemment saisi par le contraste de délabrement et de richesse de toutes ces habitations, qui, quoique flétries, gardent encore un reflet de leur beauté première.

* * *

En face de la maison de Tristan s'élève l'hôtel du *duc de Choiseul*, de ce fastueux gouverneur de Touraine dont se vengea si cruellement la du Barry, de ce grand seigneur qui eut sa cour comme un monarque et des palais à rendre jaloux le roi de France lui-même.

Cet hôtel à façade orgueilleuse, portait récemment encore à son fronton des traces d'armoiries brisées. Il fut, comme quelques-uns de ces logis, abandonné par l'opulence du dernier siècle à la classe laborieuse du dix-neuvième.

L'hôtel de Choiseul a subi bien des vicissitudes, et l'histoire de sa décadence serait peut-être aussi intéressante à écrire que celle de sa fortune.

Les ouvriers accupés aujourd'hui à compléter l'installation d'un magasin d'épicerie coopérative dans ce qui fut les salons de l'hôtel, s'arrêtent parfois surpris devant une sculpture de

porte et d'escalier, ou en face d'une simple boiserie attestant le luxe primitif de cette demeure.

C'est une de ces maisons que devrait désigner au passant une inscription gravée au-dessus de sa porte monumentale. Le duc a dû sa disgrâce à des raisons qui méritent à sa mémoire le respect de tous, et ce fut peut-être le seul homme qui garda dans l'exil l'amitié de ceux qui l'avaient connu au pouvoir.



Le nom de Choiseul est cependant plutôt lié au souvenir du château de Chanteloup qu'à cet hôtel de la rue Briçonnet, où il ne fit sans doute que de rares apparitions.

Une chose rappelait encore, il y a quelques mois, l'origine de l'hôtel.

Au milieu de cette architecture un peu uniforme des maisons du XVIII^e siècle, le fronton seul offrait un certain intérêt. On y trouvait les traces mutilées des armes de la ville de Tours, que le gouverneur y avait fait sculpter.

Ces armes avaient presque entièrement disparu, et leurs blessures étaient encore de l'histoire ; elles faisaient songer aux dégradations qu'elles eurent à subir sur tous nos monuments civils à des époques diverses.

Au mois de juillet dernier, nous eûmes

le désir de conserver par la photographie le souvenir de cette ruine que le temps n'avait point faite, et nous vîmes que ce fronton servait d'enseigne à une épicerie coopérative.



Les cornes d'où retombaient les fleurs de Touraine ont changé de symbole, et le promeneur qui ignore notre passé a le droit d'y reconnaître les attributs du commerce représentés par une abondance de fruits conservés.

*
*
*

Nous pourrions vous parler pendant longtemps du quartier de Saint Saturnin.

La *rue de la Paix*, curieuse dans son ensemble, est remplie de *tenues*, comme on dit à Tours, où l'on voit des débris de constructions de toutes les époques rongées, avachies, mystérieuses, avec de grands vides noirs qui sont des fenêtres ouvertes. La poésie inconsciente qui veille dans les âmes les plus simples a inspiré à certains locataires

l'idée de faire courir des volubilis, des capucines ou de la vigne le long des portes. Il y a des voûtes de chapelles qui sont des caves et de vastes chambres avec des vestiges de richesses décoratives où l'on entasse du charbon et où s'alignent sur des paniers de jonc les volailles égorgées, destinées au marché du lendemain.

Dans une de ces cours, dont la porte d'entrée a fait rêver bien des archéologues et jeté en énigme au passant ses sculptures

allégoriques, on reconnaît un mur d'église à des ouvertures plusieurs fois transformées. Ce sont des moitiés de cintres



romans avec des colonnes du même style. Une façade dont les fenêtres appartiennent au x^v^e siècle succède à ce débris d'église, et, plus haut, un petit pavillon de la même époque dessine dans le ciel l'angle vif de son pignon d'ardoises. Cette cour est formée



par un polygone irrégulier de corps de bâtiments en colombage sans époques bien définies. Pendant l'été, l'ombre des fenêtres ouvertes fait un fond de velours noir aux plantes qui grimpent le long des croisées.

Un amphithéâtre de toits monte en cimes aiguës jusqu'à la loggia de la maison de Tristan, qu'on aperçoit de très loin, dominant les maisons du quartier.

C'est un décor de Chaperon ou une aquarelle de Dargaud, le peintre plein de poésie des rues du vieux Paris.

C'est le Tours ignoré avec son pittoresque, ses aspects imprévus, ses vigoureuses oppositions de lumière et d'ombre, que la plume et le fusain interprètent avec tant d'expression.

C'est la vieille cité quelque peu modifiée, où, d'après un écrivain de l'époque, des gouttières en saillie déversaient l'eau pluviale sur la tête des passants, où des familles entières s'entassaient dans de vastes chambres insuf-



fisamment aérées, où des perches posées aux fenêtres servaient à étendre le linge des lavandières et les étoffes des teinturiers.



C'est aussi le Tours où cette bourgeoisie artiste, contemporaine de Michel Colombe, faisait surgir du milieu des ruelles ces beaux hôtels de la Renaissance dont les restes flétris gardent encore la trace de leur élégance passée.

C'est le Tours des vieilles rues tellement caractéristiques, qu'on ne pourra jamais arracher de leurs pignons les désignations qui y sont accolées.

Les noms du *Change*, de l'*Arbâlette*, des *Orfèvres*, de la *Monnaie*, de la *Rôtisserie*, etc., sont encore un écho du passé. Ils résonnent à nos oreilles comme le bruit lointain de l'or des pèlerins changé dans les banques juives, comme la clameur des foules accueillant le vainqueur du papegay et comme le beau rire de nos ancêtres remplissant les hôtelleries voisines de la place du Marché.

Pour le poète et pour l'artiste,



tout un monde s'agite entre ces maisons qui ont survécu : ils revoient passer les ouvriers chargés de pesantes armures que damasquinait une corporation célèbre ; leur pensée s'arrête sous l'auvent de la boutique bardée de fer où Jehan Bernardt exposait la belle aiguière ciselée destinée par la municipalité à la reine Anne de Bretagne, ou la coupe d'or fleurdelysée que le conseil de ville devait offrir au roi Louis XII pour son entrée dans sa bonne ville de Tours, et ils retrouvent dans le prestigieux mirage du passé ces joyeux cabarets que notre époque, avide de rénovation, cherche à reconstituer de tous côtés avec l'instinctif besoin d'y retrouver un reflet de notre gaieté perdue.

Quelques-uns de ces débris d'hôtels et d'églises dont le quartier est rempli, sont arrivés au plus haut degré de leur



beauté pittoresque, c'est-à-dire au point où il est encore possible d'en concevoir la richesse primitive d'après les détails qui disparaissent miette à miette dans les parties les plus exposées.

* *

La ruine d'une œuvre d'architecture est une des choses que l'homme ne saurait imiter. Il peut simuler les aspérités du rocher, l'escalier rustique, la grotte d'où le lierre retombe en draperies effrangées ; mais il ne peut donner l'illusion de la pierre sculptée ravagée par les siècles ; il n'en saurait exprimer les cassures poussiéreuses, ni le grain particulier produit par le bec oiseaux, ni la mince couche des mousses aux tons de rouille, ni cette teinte grise qui rend si douce l'ombre des frises, ni ces moisissures rougeâtres qui prennent les maisons à leur base et font remonter jusqu'aux étages supérieurs l'humidité du pavé.

Tels sont la plupart de ces hôtels, devant lesquels nous cherchons à arrêter l'attention de nos lecteurs.

Nous pouvons nous faire aujourd'hui, par les derniers vestiges groupés dans cet ouvrage, une idée à peu près exacte de ce que devait être Tours au ^{xvi}^e siècle, alors qu'un souffle d'art passant dans notre ville y enfantait des chefs-d'œuvre.

Mais si quelques détails d'ornements, quelques cheminées, quelques arabesques, quelques délicats oratoires aux proportions exquises nous permettent de reconstituer par la pensée ces hôtels profanés par leur usage actuel, on peut également se figurer ce que devaient être les intérieurs de ces maisons seigneuriales ou bourgeoises au temps où, pour satisfaire leurs goûts délicats, les Berthelot, les Briçonnet, les du Puiz, les Bohier et tant d'autres familles de Touraine savaient grouper dans leurs vastes salles les naissantes merveilles de notre art national.

Les fondeurs et les orfèvres coulaient et cisaient des pièces plus renommées que celles de Paris et de Montpellier ; nos tapisseries n'avaient pas de rivales au monde, nos broderies étaient adoptées par la cour ; Tours fournissait aux rois et aux gentilshommes leurs armes et leurs cuirasses. Les meubles sculptés, les émaux sur cuivre, les vitraux et surtout les soieries, faisaient de notre ville une grande et universelle école d'art, dont savait profiter cette bourgeoisie du ^{xvi}^e siècle, heureuse d'associer sa fortune au génie de la France nouvelle.

L'Histoire l'en a récompensée en accolant ses noms à ceux de Jehan Foucquet, de Pierre de Valence, de Robert Pinaigrier, et aux noms de leurs illustres élèves qui ont fait de cette époque le grand siècle de la Touraine.

* *
* *

Après des luttes fratricides, après les folles entreprises de la royauté, après les ruines accumulées par des reines ou par des maîtresses de rois, après les guerres des deux empires et les invasions qui en ont été le résultat, Tours, au bout de trente années d'une paix féconde, semble vouloir reprendre sa place dans la vie intellectuelle du monde, et c'est encore par les arts que notre cité parvient à reconquérir sa célébrité passée.

Elle n'est pas seulement due au hasard, cette éclosion d'esprits charmants et inventifs qui, au ^{xvi}^e siècle, ont transformé la Renaissance italienne et en ont fait un art français.

La Touraine porte en elle des sources d'inspiration et des effluves de poésie. Son climat dispose à la rêverie créatrice et

féconde ; sa campagne donne à l'esprit lassé une détente nécessaire ; ses vastes paysages élargissent les horizons de la pensée, car l'esprit a besoin des étendues que perçoivent nos yeux. La montagne est un mur, et, si belles que soient ses pentes arides ou cultivées, elles ne font pas oublier la grande partie de ciel qu'elles nous cachent.

Essayons donc, profitant de cette heureuse influence, de refaire à Tours la grande école de la Renaissance, et soutenons de toutes nos forces les hommes de cœur, d'initiative et de bon sens qui, conduits par une vision très juste de l'avenir, veulent, à l'aide de concours, de subventions et d'expositions, provoquer cette rénovation artistique dans laquelle ils ont foi.

X I

Au milieu de ces pierres qui se désagrègent et tombent comme des plâtres humides, de ces fragiles détails d'architecture dont chaque hiver détache un morceau, de ces logis sur lesquels le temps s'est exercé avec une malfaisance de destruction qui s'est attaquée de préférence aux parties sculptées, un hôtel plutôt reconstruit que restauré nous conserve, égayé par l'éblouissante blancheur de ses pierres neuves. un spécimen très pur de nos belles demeures de la Renaissance.

*
* *

En 1860, l'ouverture de la *rue Bretonneau* a donné un rude assaut à nos quartiers pittoresques; mais si cette voie nouvelle a renversé sur son passage plusieurs habitations dont on peut regretter la disparition, si elle a détruit entre autres types de maisons anciennes la curieuse auberge de la *Boule peinte*, elle a, d'autre part, dégagé une tourelle et un pavillon si jolis de proportions, si élégants dans tous leurs détails, que le propriétaire ne put résister au désir de faire revivre l'habitation luxueuse à laquelle appartenaient ces ravissants débris.

La tentative que font en ce moment plusieurs sociétés savantes pour avoir la facilité de consulter les actes anciens dont, en province, les études de notaires sont le dépôt, nous

permettra peut-être un jour de découvrir les origines de cette propriété et de celle qui lui fait vis-à-vis.

Peut-être beaucoup d'autres maisons eussent-elles été réédifiées, peut-être n'aurions nous pas à déplorer aujourd'hui la perte de tant de chefs-d'œuvre, si Tours n'avait subi pendant de longues années une déchéance dont la cause remonte à l'acte impolitique de Louis XIV, à la révocation de l'édit de Nantes. Sans industrie et sans commerce, notre cité vit ses vieux quar-

tiers délaissés et ses habitations les plus respectables livrées à l'abandon, au morcellement, à l'exploitation cupide, à la combinaison des petits logements à bas prix.

« Au commencement du XVIII^e siècle, dit un historien, Tours, ville appauvrie luttant sans cesse contre l'anéantissement prochain de son industrie, pouvait se comparer à ces belles courtisanes qui, par une parure décevante, déguisent la misère où elles sont tombées. »

Celui qui écrivait ces lignes faisait évidemment allusion à toutes ces demeures seigneuriales, à tous ces monuments un à un disparus dont il prévoyait la fin ; en un mot, à tous ces souvenirs qui s'effaçaient déjà, victimes de l'ignorance, de la cupidité et du mépris.

Pendant plus de deux siècles, la Touraine tomba dans un état de léthargie et ne se rappela au monde que par la richesse de son sol merveilleusement productif.

Un jour, l'imagination tout éblouie par les richesses architecturales si libéralement semées dans notre pays, de jeunes hommes, doués de ce rêve d'art qui est une des formes de la poésie, conçurent l'idée de reprendre une tradition perdue et d'appeler sur notre ville l'attention qui s'en était depuis longtemps éloignée.



« Les Tourangeaux, disait un écrivain du siècle dernier, ressemblent à une médaille dont le profil se serait lentement effacé. » Cette constatation de l'état d'indolence dans lequel nous étions tombés constituait une cruelle offense, et nous remercions ceux de nos compatriotes qui ont relevé l'insulte.

Ces courageux enfants de la Touraine se sont mis à l'étude avec ardeur; ils ont, dans notre grande école des beaux-arts, remporté sur leurs concurrents de la France entière des récompenses glorieuses, et nous pouvons désormais opposer aux sarcasmes du vieil historien les noms de Laloux, de Rouleau, de Sicard, de Benjamin Chaussemiche, de Chiquet, de Alaphilippe, qui, en architecture, en sculpture et en gravure, ont fait inscrire six prix de Rome sur le livre d'or de la Touraine. Saluons aussi l'aurore de notre jeune école de musique et le commencement des succès dont M. G. Desmonts a récemment ouvert la liste.

*
* *

Vous êtes-vous jamais demandé ce que pouvait être la demeure de ces loqueteux, de ces misérables qui vous saluent au passage avec un air humble, suppliant et souverainement éloquent ?

Aujourd'hui il n'y a plus de mendiants, ou il est censé ne plus y en avoir, c'est entendu. Ils tournent la difficulté; ils ne vous demandent rien, leur regard parle, voilà tout. Si vous leur donnez, c'est que vous avez pitié de leur misère visible; mais personne ne peut les accuser d'avoir sollicité l'aumône, et l'on aurait mauvaise grâce à vouloir empêcher un malheureux de lever devant vous son chapeau gras, qui prend immédiatement la forme d'une grosse sébile.

S'il vous vient la fantaisie de suivre le soir un de ces misé-



reux, comme il advint au poète Gringoire après l'échec de son mystère dans la grand'salle du Palais de justice, vous retrouverez votre mendiant dans son cadre habituel, le quartier de l'ancienne Poissonnerie, sombre échiquier de ruelles qui s'entrecroisent aux abords des quais.



Le loqueteux y est chez lui. Là, les maisons qui chancellent, les fenêtres dont la forme primitive s'est irrégularisée sous l'affaïssement des étages supérieurs, cette couleur inénarrable des murs tachés de rouge et de brun, ces corniches et ces chapiteaux aux délicats profils, ces pignons et ces lucarnes portant la marque du Temps qui les a mutilés, ces cours dans lesquelles tournent des escaliers de bois, constituent un décor plein d'imprévu. Le mendiant, comme celui de la cour des Miracles, reprend alors possession de lui-même. Son pas est moins lent, son dos est moins voûté, son regard n'a plus la même expression de soumission et de souffrance. Dans ces sombres quartiers, une mystérieuse et redoutable sympathie s'établit entre le vice et la pau-

vreté et l'on devine à des conversations surprises en passant, la preuve de l'indulgente solidarité qui unit tous les désespoirs de ce monde.

* * *

Les vieux murs de Tours, où nos pères montaient si lestement à l'assaut pour combattre les troupes du prince Noir et pour arrêter les tentatives des malandrins, subsistent encore çà et là dans le quartier de l'ancienne Poissonnerie. La pauvreté industrielle a utilisé jusqu'aux créneaux, devenus des fenêtres, et, par cette charmante antithèse qui est la poésie des ruines, une tête d'enfant tout auréolée de cheveux blonds apparaît quelquefois par ces ouvertures qui furent des meurtrières. Ce débris faisait partie de la tour rouge devant laquelle le captal de Buch tentade p assers la Loire, le 18 février 1368. Les habitants, prévenus à temps, se portèrent sur la muraille et purent faire reculer l'audacieux chef gascon.

C'est le vieux rempart qui vit les efforts patriotiques de nos ancêtres arrêter avec sept compagnies de la milice bourgeoise les bandes anglaises dirigées par le prince de Galles, tandis que du Guesclin chassait des environs de Tours toutes ces hordes d'aventuriers réfugiés dans les châteaux forts de Rochecorbon et de Montlouis. C'est enfin le bastion qui, ruiné, entamé par l'artillerie du Dauphin, offrit une telle résistance, que les soldats du futur roi de France n'osèrent passer par la brèche que leurs boulets avaient faite.



Cet acte ajouté à beaucoup d'autres répond victorieusement, c'est le mot, à l'accusation d'inertie et de mollesse qui pèse si injustement depuis tant de siècles sur les Tourangeaux.

*
* *

A ces tableaux héroïques, qu'évoque l'apparition de nos anciens remparts de ville, se mêleront de plus souriantes images, si nous rappelons ici un édit du maire de Tours, qui, au commencement du ^{xvii}e siècle, interdisait aux femmes de monter la garde sur les murs en remplacement de leurs maris.

Ce que les archives municipales ne nous apprennent pas, c'est la forme du costume adopté par nos vaillantes ancêtres pour porter l'arquebuse ou la pique, et les causes de la détermination prise par le maire.

*
* *

L'histoire de ces murailles offre d'autres détails curieux. Le patriotisme des Tourangeaux n'hésita pas, en présence des dangers que le voisinage des Anglais faisait incessamment

redouter, à détruire les églises qui gênaient l'établissement des murs de défense et à employer à leur construction les pierres provenant de la démolition des chapelles.

C'est que les matériaux manquaient en ces temps de calamité où les ennemis, maîtres de la contrée, n'eussent pas autorisé le transport à Tours des pierres extraites des rochers de Saint-Avertin et de Rochecorbon, si curieusement converties aujourd'hui en habitations rustiques.

Il fallut arracher au sol même de la ville les moyens de la



défendre. Le *faubourg Lariche* fut exploité comme une carrière sur plusieurs points à la fois. C'est ainsi que l'on put terminer ces murs, qui devaient se ressentir de la précipitation avec laquelle ils furent élevés et du manque de cohésion des matériaux employés.

Les habitants de Tours travaillaient par escouades et sans salaire, fréquemment interrompus par la nécessité de lutter contre les ennemis et de se faire avec leurs outils de travail des armes de défense.

*
* *

Parmi les rues entrelacées et tortueuses de l'ancien Tours, il en est dont nous ne saurions raconter l'origine ni rapporter les trop galantes chroniques. — Leur composition actuelle, du moins dans certaines parties, rappelle encore leur affectation passée. Ces rues étaient déjà habitées au *xv^e* siècle par les

dames « au corps gent », par le petit commerce juif, par toute cette horde de parias qui exploitaient le vice ou la crédulité. Tous ces gens vivaient là entassés dans des ruelles sombres et resserrées, et ce serait peut-être une histoire curieuse à faire que celle de notre cité à l'époque où certains rois, disposés à l'indulgence, jetaient un coup d'œil moins sévère que curieux sur les mœurs populaires. Quel que soit l'intérêt que ce sujet promette, nous ne l'aborderons pas. Cependant, il nous sera permis de nous étonner de cette indulgence des municipalités passées, et surtout de cette législation du *bon vieux temps* qui condamnait à la torture un homme accusé de blasphème et laissait au cœur même de la ville se perpétuer des scandales journaliers sur lesquels elle fermait les yeux.

Nous voulons dire aussi tout ce que nous ont inspiré de tristesse les sombres quartiers dont la vie intérieures s'est si peu modifiée et qui gardent, avec leur aspect d'autrefois, les incroyables privilèges que leur accordaient les législateurs du moyen âge.

Si épris que nous soyons du passé, si agréablement surexcitée que soit l'imagination par tout ce monde de masures qui ont pris avec leurs rides une physionomie humaine, si pittoresques que soient ces témoins d'une époque dont on revoit passer les foules, les événements, les costumes et les mœurs, nous aurons la sincérité de dire et non sans regret que nous comprenons les sacrifices nécessaires, que l'art doit céder



le pas à la raison et que ces escaliers tremblants, ces couloirs sombres, ces cours où toutes les odeurs se mêlent à toutes

les souillures, appellent une destruction prompte et désirable.

Les rues de la Cuiller, des Balais, du Serpent-Volant, de la Serpe et, en général, tous les aboutissants de la place du Grand-Marché sont autant de camps retranchés où la fièvre et les épidémies ont leur refuge assuré.

Mais une considération plus haute encore appellera certainement la sollicitude de la municipalité sur un état de choses, auquel d'inconcevables et traditionnelles tolérances nous ont toujours habitué.

Que notre égoïsme bourgeois trouve dans la prostitution libre ou emprisonnée une sécurité qu'elle croit indispensable, ce n'est pas nous qui nous permettrons d'ajouter un mot à tout ce que les moralistes ont dit sur ce douloureux sujet, mais que ce commerce honteux et toujours insuffisamment surveillé s'étale et s'exerce en pleine ville, en plein centre ouvrier, dans le quartier le plus peuplé de Tours, c'est ce que nous avons le devoir de déclarer insultant et dangereux.

Nous croyons qu'il est temps de renoncer à ces complaisances d'un autre âge, et de reléguer en dehors des villes toutes ces causes de corruption.

Nous croyons qu'il est insultant d'imposer à l'enfance et à la pauvreté laborieuse, déjà bien assez à plaindre, de chercher un refuge dans les ruelles sans air, le déprimant contact du vice et de la débauche.

Nous croyons que le premier principe d'une démocratie est de respecter le peuple dont elle est née, et que le mal créé par la misère ne doit pas rester au milieu d'elle comme un éternel spectacle qui lui désigne à toute heure du jour la terrible et dernière ressource de la faim.

Nous croyons que l'on a l'obligation de surveiller étroitement cet embauchage discret, ce recrutement louche que font dans les rangs des filles du peuple des hommes qu'on laisse exercer librement leur ignoble métier.

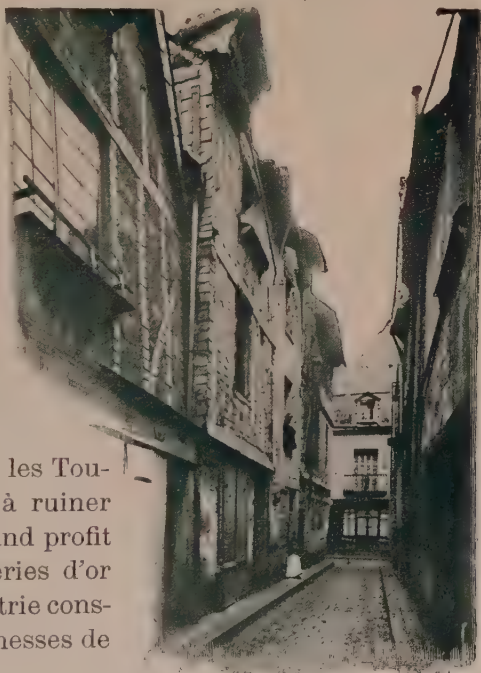
Nous croyons qu'il faut compter avec la faiblesse, avec la lassitude des femmes qui, privées de travail, à bout de forces et de patience, voient autour d'elles, dans leur oisiveté insouciante et dans leurs molles attitudes de paresse, d'autres malheureuses, victimes elles-mêmes de l'exemple donné et du rire niais avec lequel nous regardons la plus douloureuse de toutes les plaies sociales.

Nous n'accusons personne. Nous vivons en cela comme en beaucoup d'autre choses sur des idées admises, sur une sinistre routine, sur un code qui semble monstrueux si on le compare au degré de civilisation auquel nous sommes arrivés à bien d'autres points de vue.

Mais nous savons que le mal que nous indiquons a déjà pré-occupé à plusieurs reprises ceux qui ont le pouvoir au moins de l'atténuer et qui tiendront à honneur de préparer l'assainissement moral de nos vieux quartiers, en attendant que les ressources de la ville permettent de les détruire et de les transformer.

* * *

Signalons dans la *rue de la Cuiller* les restes de l'hôtel dit du *Vert-Galant*. Dans un tel quartier, cet hommage semblait bien dû au roi qui, après avoir remis en vigueur les lois somptuaires, n'accorda le droit de porter des passements d'or qu'aux femmes et aux filles de mauvaise vie. Le désir du très spirituel monarque était assurément d'en dégoûter les autres femmes ; mais on assure que son but ne fut pas atteint et que les Tourangelles continuèrent à ruiner leurs maris, au plus grand profit des fabricants de broderies d'or et d'argent, dont l'industrie constituait alors une des richesses de la ville de Tours.



* * *

Il y a quelques années, la question du nom des rues fut à l'ordre du jour ; les poètes rimèrent à leur intention une foule d'historiettes sur leur étymologie, mais ces prétendues ori-

gines étaient tellement en désaccord les unes avec les autres,



que nous nous garderons bien, dans cette esquisse, combien peu savante cependant, de nous laisser entraîner à raconter une seule de ces fantaisies. Il est certain que quelques-uns de ces noms ont une indiscutable signification. Tel, par exemple, celui de la *rue des Trois - Pavés - Ronds*, qui raillait évidemment l'ancien pavage de Tours, dont nous conservons encore le douloureux souvenir.

*
* *

On découvre, à l'extrémité de la rue, une partie de la tour de Saint-Martin. D'un intérêt secondaire au point de vue architectural, cette tour est au moins intéressante par le souvenir du monument colossal dont elle est, avec la tour Charlemagne, le dernier vestige.

XII

Rue Descartes, les restes du cloître de Saint-Martin, englobés dans les bâtiments d'une maison d'éducation, sont une des curiosités ignorées de la ville de Tours. Ils nous conservent un



des types les plus beaux des premières œuvres de la Renaissance. Le plein cintre des arcades est enrichi de médaillons qui

s'effacent comme des profils de monnaies usées. Les pilastres, les bas-reliefs et les arabesques, sont visiblement inspirés des chefs-d'œuvre de l'Italie.



Dans ces galeries silencieuses, dont la décoration élégante contrastait avec la sévérité du cloître, se tinrent

pendant une grande partie du ^{xvi}e siècle les réunions municipales.

*
* *

Non loin de là, l'architecture militaire du ^{xii}e siècle est représentée par une tour située au n° 3 de la *rue Boucicaut*, appelée autrefois rue des Crapauds, en souvenir sans doute des fossés qui suivaient le contour de l'ancienne enceinte. Les murailles, épaisses de 1^m72, ont été percées de fenêtres dans la partie inférieure. Le sommet seul avec ses petites arcades, ses chapiteaux et ses colonnes, garde encore une partie de son caractère primitif. C'est sur cette plate-forme, aujourd'hui terminée par un toit, que flottèrent joyeux l'étendard de Louis VIII et la bannière du comte de Touraine, le jour où les troupes royales chassèrent définitivement de la province les Anglais, qui l'occupaient depuis près de cinquante ans.



Dans la petite *rue des Foucquet* aboutissant à la rue Marceau, naquit Jehan Foucquet, le gracieux génie pour lequel la Touraine a montré jusqu'à ce jour assez d'indifférence. Ce fut cependant le précurseur des grands maîtres italiens et flamands, l'enlumineur des missels royaux, l'artiste dont le pinceau quelque peu courtisan alla jusqu'à reproduire l'image de la Vierge sous les traits d'Agnès Sorel !

*
* *

Une autre tour refaite en grande partie sous le règne de Louis XI occupe une portion des bâtiments de la rue Néricault-



Destouches portant le n° 39. Cette tour, primitivement construite en petit appareil, comme sa base l'indique, donne une idée de ce qu'étaient vers le x^e siècle les murs d'enceinte de Châteauneuf, élevés par le chapitre de Saint-Martin.



Soit que vous suiviez pendant de longues heures la cime des coteaux de la Loire ou que vous vous éloigniez de Tours par un des mille chemins qui sillonnent la vallée, quatre monuments vous indiquent pendant de longues distances le point où se trouve la ville que vous avez quittée. Ce sont les tours de la cathédrale, la tour Charlemagne, celle de l'Horloge, et le dôme de la nouvelle église de Saint Martin.

*
* *

La tour Charlemagne, ce géant du moyen âge, cette construction romane ou plutôt romano-byzantine, où se mêle la puissance de la timent religieux, Luitgarde, l'im a laissé un si l'empereur.

Ce fut là, sur



En donnant à proportions, il Buzançais ait vers les âges, le mis le charme

des rudes labeurs du législateur et du guerrier.

Aujourd'hui la tour Charlemagne reste seule, détachée des flancs de la basilique détruite ; le Temps a respecté le sou-

forteresse à l'élévation du sen- a été érigée à la mémoire de pératrice adorée dont la mort grand vide dans l'existence de

de frêles et chères dépouilles, que le conquérant éleva d'abord un tombeau au-dessus duquel, deux siècles plus tard,

Hervé de Buzançais fit construire ce colosse de pierre par lequel il a symbolisé l'immense douleur d'un héros.

ce monument de telles semble que Hervé de voulu perpétuer à tronom de celle qui avait et la tendresse à côté



venir d'une femme, et tout s'est écroulé autour de cette masse qui s'appuie sur d'indestructibles contreforts.

A considérer les brisures des arceaux, les tronçons des pilastres, les chapiteaux feuillus qui gardent encore intactes leurs acanthes sculptées, indiquant la place des galeries disparues; à voir tous ces membres mutilés autour de ce corps si robuste, on dirait un chêne superbe dont on a fait tomber les branches.

Un hasard, la difficulté de l'abattre, son utilisation possible, ont sauvé la tour Charlemagne au moment du percement de la rue aboutissant aux Halles.

La municipalité de cette époque, peu sentimentale à l'égard des choses du passé, a employé tout le terrain demeuré libre autour du monument. Des maisons se sont blotties à l'ombre des contreforts dont le sommet s'écarte comme des jambes de colosse, au-dessus des toits.

La façon dont quelques-unes de ces habitations se sont groupées dans cet endroit ne manquerait même pas de pittoresque, si, au lieu d'être empreintes du mauvais goût qui distinguait l'architecture du commencement de ce siècle, elles appartenaient à la famille de ces vieilles demeures dont nous nous sommes fait ici l'apologiste convaincu.

A Tours, où l'esprit est prompt.... et où l'exécution est lente, il fut toujours question de restaurer la tour Charlemagne, de l'isoler, d'enlever à sa robe grise cette traine de maisons disparates qui lui retire le caractère imposant qu'on admire en elle lorsqu'elle nous apparaît, de loin, se dressant comme le spectre de la ville disparue, sur les tons de feu du soleil couchant.

A défaut de l'élégance qui distingue la tour dentelée du haut de laquelle saint Jacques regarde Paris transformé, la tour Charlemagne caractérise bien un siècle de croyances, de puissance et de gloire, et ses différentes faces où quelques colonnes suspendues en l'air se rasent contre les murs avec une apparence de vertige, sont autant de pages où l'archéologue retrouve des traces de tous les styles antérieurs à la construction du monument.

Aucun nom de héros ne s'identifie mieux à un édifice que le nom de Charlemagne à cette masse qui semble taillée dans du granit. Hâtons-nous donc de réaliser l'œuvre attendue et promise, de dégager cette base et de lui restituer son vieux

portique et son passage dont quelques Tourangeaux se souviennent encore.

Ce passage, inutile à la circulation dès lors que la tour serait libre de tous les côtés, pourrait au moins servir, entourée d'une grille, à l'édification d'un sujet digne de séduire l'imagination d'un statuaire : Luitgarde et Charlemagne ; la grâce exquise exerçant sa divine influence sur la Puissance et sur le Génie.

Luitgarde a été chantée par les poètes de son temps qui la comparaient à une Diane blonde, quand, dans les défilés des Vosges, elle suivait l'empereur à la chasse.

Les historiens qui ont fait la description du tombeau disparu disent que le sculpteur y avait représenté l'impératrice couchée dans ses vêtements de cour ; ses traits étaient d'une extrême finesse et contrastaient avec ceux des femmes de la race germanique.

C'était une nature d'élite, aimant la littérature et les arts, une douce figure de légende que l'Histoire a placée après Clotilde et Radegonde, et qui éclaire d'une lueur de poésie ces temps d'une civilisation toute relative.

* * *

La tour de l'Horloge avait, dans l'immense basilique, la mission d'abriter le trésor ; elle est désignée sous le nom de tour du massif ou *tour du Trésor*, dans les plans que possède la bibliothèque de Tours.

C'est là que s'entassèrent pendant des siècles les pièces d'orfèvrerie les plus belles ; tous les rois y laissèrent des traces de leur magnificence ; tous les riches pèlerins, un témoignage de leur piété. On y voyait des calices d'or et de pierres aux armes royales de Sicile, une coupe enrichie de perles ayant appartenu à Charlemagne, des chandeliers d'or massifs semés de fleurs de lys, des lampes en forme de vaisseau à trois ponts, des crosses de vermeil où s'enchaînaient des rubis, des émeraudes et des opales, des vases d'agate avec des bordures d'or, une réduction en vermeil du château du Plessis donnée par Louis XI, un orgue avec des tuyaux d'argent, des bagues couvertes de perles, des colliers du travail le plus exquis, des burettes en cristal de roche, des cuillers de jaspé, un ensemble disparate et merveilleux de richesses artistiques ;

des croix chargées de pierres précieuses et des livres à couvertures d'ivoire garnies de saphirs, des chasses et des reliquaires d'or, des coffrets de marbre contenant des perles.

Tout ce trésor d'art, cet entassement prodigieux de métaux ciselés et de pierres du plus haut prix, tomba entre les mains du prince de Condé et de ses agents, à cette époque néfaste de notre histoire où les guerres de religion commencèrent la ruine dont la ville de Tours a mis plusieurs siècles à se relever.

XIII

Ici, nous sommes au centre de Tours pittoresque. Nous voudrions nous arrêter devant toutes ces façades, devant tous ces vétérans, solides encore sous leurs armures d'ardoise; nous voudrions vous présenter une à une toutes ces sculptures naïves et capricieuses qui décorent les gros mardriers et en dissimulent la pesanteur. Quelques-unes de ces maisons semblent fléchir, avec une apparence humaine de lassitude et de souffrance; il y a dans leur attitude des défaillances de vieillards, et, dans leur profil de lignes obliques, comme un dernier et visible effort



pour résister à la démolition qui chaque jour fait un vide dans leurs rangs déjà si réduits et pour se rendre utiles jusqu'à la dernière heure.

*
* *



Nos vieux quartiers sont remplis de ces habitations, où des artistes ont sculpté, avec une conscience et une simplicité toute primitives, des têtes de vampires atroces et grimaçantes sortant des profondeurs produites par l'ombre des étages surplombant, puis des pèlerins et des princes, des saints et des saintes sous la protection desquels les marchands plaçaient leur commerce avec cette confiance qui mêlait aux ardeurs de la foi la préoccupation du gain.

Aux angles des boutiques, des piliers de granit éveillent l'idée des rues sans trottoirs où les lourdes voitures, cahotant de l'un à l'autre versant du ruisseau, frôlaient les maisons et creusaient peu à peu leur sillon dans la pierre.

Dans les cours éternellement sombres, le salpêtre a rongé les pinacles au-dessus des portes et a fait un profil perdu de ce qui était autrefois une délicate sculpture aux arêtes vives. La croix des fenêtres à meneaux a presque partout disparu, sans que l'on ait même songé à rattacher les moulures interrompues par le trait de scie du maçon.

Dans ces quartiers populeux, chaque demeure vous ménage une surprise, chaque allée aboutit à une cour où, comme dans le palais de la Belle au Bois-Dormant, rien n'a été détruit, ni la



porte gothique au-dessus de laquelle le gentilhomme tourangeau a fait sculpter son écusson, ni l'ogive flamboyante, ni l'arabesque importée d'Italie, ni la galerie de bois aux pilastres tournés.

L'armorial de Touraine nous apprendrait sans doute le nom de quelques-uns de ces hommes que Louis XI avait tirés de la bourgeoisie et du commerce, pour humilier l'aristocratie et diminuer le prestige des titres.

Tous ces nobles nouveaux s'étaient hâtés d'ajouter aux ornements de leurs hôtels les armoiries qu'ils devaient à la faveur du prince, comme pour antidater leur noblesse de la veille. Quelques-unes de ces maisons sont encore dans un tel état de conservation, qu'en regardant au delà des portes entr'ouvertes les escaliers en spirales gravitant dans les tourelles, on s'attend à en voir descendre



Quelque vierge en or fin d'un livre de légendes,
Dans un flot de velours traînant ses petits pieds.

L'abondance des richesses architecturales de Tours à la Renaissance eut deux causes principales : les séjours fréquents qu'y faisait la cour à cette époque et la nature même des pierres qui servirent à la construction des hôtels.

Le ciseau des sculpteurs fouillait aisément cette pierre blanche, crayeuse, facile à travailler, et les conceptions étaient d'autant plus hardies et ingénieuses, que la matière était plus docile et l'exécution plus rapide.

La feuille délicieusement contournée, l'arabesque encore peu connue, les figures ornementales et symboliques surgissaient au hasard de l'inspiration sous les doigts du sculpteur ; et

si tout seigneur ne pouvait avoir des pages, il pouvait du moins se donner le luxe d'un hôtel avec des fenêtres aux colonnettes prismatiques, des portes à linteaux sculptés, et des blasons enchâssés dans les nervures des oratoires gothiques, comme des pierres précieuses entre les griffes d'une bague.

*
* *

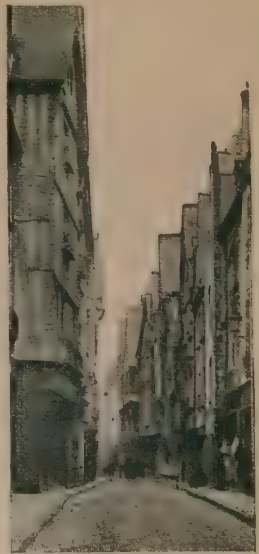
Vers le milieu de la *rue du Grand-Marché*, l'œil embrasse une suite ininterrompue de hauts pignons et d'étages en saillies. Nulle part l'illusion d'une ville du moyen âge ne se produit

avec plus d'intensité ni sur un espace plus étendu.

Ce ne sont plus ces colonnettes et ces chapiteaux qui ornaient les logis des échevins et des municipaux, c'est sur le bois que s'exerçait le talent des statuaires ; mais la porte en forme d'ogive et à pinacle des gros marchands indiquait éloquentement leur rêve d'avoir un jour, dans le centre des quartiers aristocratiques, leurs hôtels aux portiques armoriés et leurs fenêtres à meneaux ornées de cariatides.

Le nombre des constructions en bois est encore assez considérable à Tours ; leur forme varie peu, c'est presque toujours un pignon aigu faisant saillie sur les étages inférieurs.

A l'imitation des maisons bourgeoises, quelques-unes de ces habitations étaient flanquées d'une tour d'escalier : on en





Un Hôtel de la rue de Maillé

retrouve encore quelques-unes dans nos vieux quartiers, elles étaient bâties en colombage et couvertes de rayures d'ardoises qui en appauvrissaient l'aspect.

* *

Le Père Marteau, dans son ouvrage *le Paradis de Touraine*, consacre ce passage enthousiaste au commerce de Tours :

« Il fait beau, voir les grandes boutiques des riches marchands remplies de toutes sortes de belles marchandises, de toiles d'argent et de drap d'or, de soie et de laine, comme aussi beaucoup de passementeries de même étoffe. »

* *

Nous n'avons jamais passé dans la *rue Étienne-Marcel*, sans nous arrêter devant un de ces magasins dont les afficheurs se sont approprié les volets clos pour y faire hurler la réclame moderne.



Par un inexplicable caprice de la pensée, chaque fois que nous avons vu jouer cette admirable comédie d'histoire et de mœurs qui porte le titre de *Gringoire*, nous avons placé l'action conçue par le poète dans cette vieille maison à devanture fermée qui, magasin du côté de la rue, accuse, par le luxe relatif du bâtiment intérieur, la position aisée d'un riche négociant au xv^e siècle.

Théodore de Banville s'était certainement promené bien des fois dans notre ancienne ville avant d'écrire son immortelle comédie, page intéressante de

notre histoire locale, étude très exacte des mœurs de Louis XI et de son temps.

* * *

A cet aspect du vieux Tours dont quelques débris arrivent en trébuchant jusqu'au seuil du xx^e siècle, il est juste d'ajouter un portrait, que je veux croire fidèle, des femmes de Tours au moyen âge.

Ce portrait, dû à la plume d'un moine de Marmoutiers, nous prouve que si la ville a subi de profondes modifications, la Tourangelle seule traverse les âges sans rien perdre de ses habitudes, de ses goûts, de ses charmes :

« La beauté des femmes est si merveilleuse, dit Jean de Marmoutiers, que je ne saurais la décrire ; elles aiment à porter des ajustements magnifiques, et quelques-unes se peignent le visage ; si leurs yeux allument des passions, la nature a pris soin que les séductions qu'elles exercent ne soient pas une source de péché, car elle leur donne une chasteté à toute épreuve qui les fait respecter de tous. »

* * *

Les décisions des conciles nous éclaireraient sur les mœurs populaires et sur les coutumes de Tours à travers les âges, si la nature même de cet ouvrage nous permettait d'entrer dans un tel développement. Nous emprunterons cependant à un auteur tourangeau, quelques lignes intéressantes qui rappellent plusieurs de ces lois ecclésiastiques :

« Les vassaux ne devaient point faire les corvées demandées par le seigneur sans le consentement de l'évêque ; nul prêtre ne devait avoir plus de deux plats à sa table, excepté lorsqu'il recevait le gouverneur et les officiers, auquel cas il était permis d'ajouter un plat de lentilles. Injonction aux clercs d'éviter l'ivrognerie ; ce vice était puni de la manière suivante : l'ivrognerie de surprise, sept jours au pain et à l'eau ; de négligence, quinze jours ; d'aventure, quarante jours. Les hommes qui abandonnaient leur femme pour en prendre d'autres étaient excommuniés. Les évêques mariés étaient tenus de vivre avec leur femme comme avec leur sœur. Défense était faite aux ecclésiastiques de chasser, par la raison qu'on ne trouve dans le calendrier aucun saint qui ait été chasseur. Les prostituées ne pouvaient être admises à purification après leurs

couches qu'à la condition de renoncer à leur genre de vie. Quatorze années de pénitence étaient infligées pour homicide volontaire. Le médecin qui négligeait d'avertir ses malades d'approcher du sacrement était excommunié. Un concile interdit aux femmes l'entrée des lieux où l'on traitait des affaires publiques, sous prétexte qu'elles troublaient l'assemblée par leur immodestie, leur inquiétude, leurs œillades et leur babil continuel. »

« En 1481 le concile provincial condamna hautement les neuvinnes pour l'accomplissement desquelles hommes et femmes, jeunes ou vieux, passaient les jours et les nuits dans les églises et il supprima les fêtes bizarres du 1^{er} mai et du lendemain de Pâques où vous eussiez vu dès l'aurore des jeunes hommes se répandre dans les rues, briser les portes des maisons et porter en triomphe les personnes surprises au lit *en tel état qu'on les avait trouvées*, puis les déposer, qu'elles fussent moines ou ribauds, jeunes filles ou vieux chanoines sur le grand autel de la cathédrale où elles étaient largement aspergées d'eau bénite. »

★
★ ★

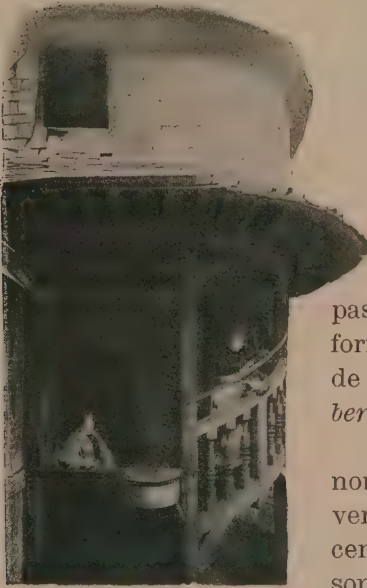
Tous les guides de Rouen, de Caen ou de nos villes de Bretagne les plus pittoresques, désignent à l'attention des touristes des curiosités dont quelques unes offrent beaucoup moins d'intérêt que nos maisons les plus ignorées de Tours. Nulle part l'indifférence du pittoresque n'est poussée plus loin que chez nous.

Peu de personnes connaissent la *rue du Panier-Fleuri*, située entre la rue des Bons-Enfants et la rue des Halles.

On trouve cependant dans l'une de ses maisons un type



d'escalier qui est le dernier et gracieux spécimen d'un mode de construction depuis longtemps abandonné. Cet escalier, dont le sommet est protégé par un cône de charpentes couvertes d'ardoises, vient, par une ombre douce et croissante, plonger ses premières marches dans l'obscurité d'une cour, occupée actuellement par un serrurier.



* * *

Après avoir sans doute passé par beaucoup d'autres transformations, la « maison commune » de Châteauneuf est devenue l'*auberge de la Croix-Blanche*.

Par une étrange coïncidence, ce nom lui-même devient un souvenir, et dans ce quartier qui fut le centre de nos guerres religieuses, il sonne encore comme le glas de la Saint-Barthélemy. Il appartient

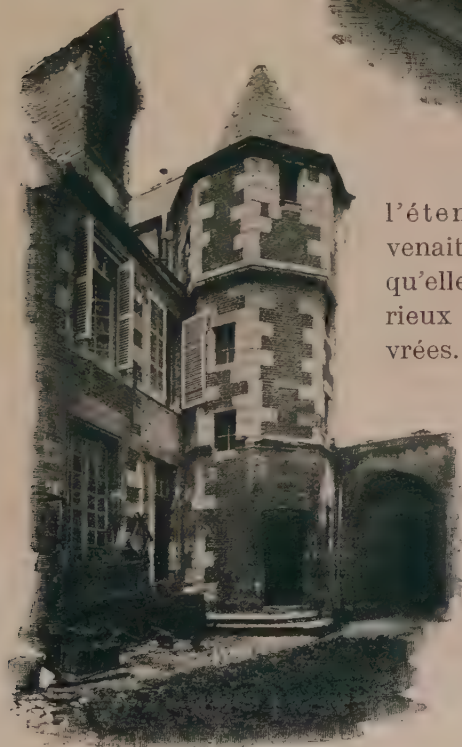
aussi à la longue nomenclature des enseignes qui furent si abondantes dans notre ville jusqu'à la fin du ^{xvii}e siècle, et à défaut du vieil hôtel reconstitué tel que nous souhaiterions qu'il le fût, nous devons encore nous estimer heureux que le *Tablier de ville* de Châteauneuf soit arrivé jusqu'à nous sans restaurations fâcheuses.

Sa clientèle habituelle lui donne aujourd'hui l'aspect d'une auberge de village, et son encombrement de carrioles, de charrettes et de voitures publiques aux roues alourdies par le limon des chemins de campagne, en fait, les jours de marché, un tableau rustique bien digne d'arrêter l'attention d'un artiste.

Si les hommes, selon leur coutume, n'ont pas respecté l'histoire, la nature a créé le pittoresque.

Aujourd'hui les buveurs campagnards, insoucians de nos grandeurs et de nos misères passées, discutent le prix des denrées sous les grosses poutres de chêne de l'ancienne salle des délibérations, sans se préoccuper des événements et des hommes qui les ont précédés dans ce vieil hôtel de ville dont ils ignorent l'histoire.

C'est cependant la maison commune où les échevins eurent à lutter contre les excessives prétentions de Louis XI et où s'accomplirent les plus importantes transformations apportées dans l'administration de notre ville. C'est là que furent lues, en 1462, les lettres patentes par lesquelles le roi « conférait la noblesse aux maires, échevins, à leur lignée ou parenté, née ou à naître en loyal mariage ». Enfin, en remontant encore le cours des années, c'est la maison au seuil de laquelle le corps de ville assemblé salua



l'étendard que Jeanne d'Arc venait de faire broder à Tours, et qu'elle devait promener victorieux à travers nos villes délivrées.

Une maison du ^{xv}^e siècle située rue Rapin à peu de distance de la tour de l'horloge pouvait bien avoir été, à son origine, la demeure de l'un des abbés de la célèbre basilique. A sa tour octogone vient s'appuyer une construction du ^{xvii}^e siècle

surmontée d'un balcon de fer forgé, qu'on admirerait davan-

tage, quelle que soit sa valeur artistique, dans une maison du même style.

*
* *

Auprès d'un hôtel du ^{xv}^e siècle, très habilement restauré par son propriétaire actuel, M. Esnault, on voit l'église et les dépendances de *Sainte-Croix*, occupées aujourd'hui en grande partie par les magasins de M. Mirault, rue de Châteauneuf et rue du Change.

Cette maison fut construite par Berthelot, l'un de ces hommes épris d'une admiration sincère pour l'art nouveau qui venait de surgir en France.

Jacques Berthelot appartenait à cette classe de bourgeois qui permit aux architectes de la Renaissance de matérialiser leurs rêves et de bâtir ces hôtels et ces châteaux dont s'enorgueillit la Touraine.

*
* *

C'est lui qui fit construire le merveilleux manoir de Candé, situé au bord de l'Indre, dans le site peut être le mieux choisi de cette incomparable vallée.

Il est là dans son cadre comme, avec un caractère bien différent, les vieux burgs allemands sont dans le leur, dans la vallée du Rhin.



Nulle part l'œuvre de l'homme et celle de la nature ne se sont mieux accordées pour faire un tout gracieux et d'une savante harmonie.

*
* *

En prenant position à la plus haute lucarne d'une maison de la place du Grand-Marché, M. Mantelien a pu nous donner une vue d'ensemble des restes de *Sainte-Croix*, un des plus anciens monuments de notre ville. Son origine mérite d'être rappelée :

« Radegonde, élevée par une louable fantaisie de son futur époux dans toute l'élégance de la civilisation romaine, ins-

truite dans les arts et dans les belles-lettres, ne put cependant supporter le lourd fardeau de sa condition. Elle s'enfuit de la cour de Clotaire et s'embarqua sur la Loire qu'elle descendit jusqu'à Tours, où elle attendit la décision que prendrait à son égard l'époux qu'elle avait abandonné, se livrant au jeûne, aux veilles et aux macérations par le cilice, dans l'espoir de perdre ce qu'elle avait de charmes pour l'homme qui la poursuivait de son amour. C'est alors qu'elle fonda le monastère de Sainte-Croix, qui dut son nom à un morceau de la vraie Croix que remit à Radegonde, en 550, l'empereur Justin (1). »

Il existe dans l'intérieur de la maison de M. Mirault un charmant oratoire de la première moitié du ^{xv}^e siècle, attenant à un corps de logis sur les fenêtres duquel sont sculptées les armoiries de Jean Briçonnet et de Jeanne Berthelot, sa femme. Cet oratoire sert de petite cuisine au propriétaire actuel.



Les noms des rues ne cachaient pas toujours une ironie, quelques-unes même, en dépit de l'esprit gouailleur de nos ancêtres, rappelaient une coutume touchante et un bienfait.

Les sœurs d'un établissement religieux qui existait dans ce quartier au ^{xv}^e siècle avaient accepté la mission de blanchir le linge des pauvres gens.

(1) *Histoire de Tours.*

On devine ce que pouvait être un pareil travail, à cette époque d'épidémies et de misères.

Autour du couvent on faisait sécher au soleil les loques sordides, qu'on ne rendait aux indigents qu'après les avoir remises en état.

La rue où se trouvait installée cette communauté porta et garde encore aujourd'hui le nom très imagé de *rue du Petit-Soleil*, c'est-à-dire du bienfaisant soleil des pauvres, ou peut-être aussi du rare soleil, si l'on considère l'étroitesse de la rue et sa situation.

XIV

La nature est prodigue de contrastes, tout l'attrait du pittoresque est là, à la condition toutefois qu'une création moderne ne vienne pas jeter une note fausse au milieu des maisons des siècles passés. Il nous est parfaitement égal, en effet, de rencontrer, suspendus aux murs de ce qui fut la maison d'un échevin de Tours, des cordes enroulées et les attributs du métier de tonnelier. Ces accessoires, comme on dit en termes de théâtre, sont de toutes les époques, et leur présence ne gêne en rien notre admiration pour le vieux logis. Le temps a pu enlever à la maison sa valeur immobilière, aucune discorde ne lui ravit son caractère et sa poésie.

*
* *

La maison portant le n° 7 de la rue des Trois-Écritoires fut celle d'un bourgeois appartenant à cette nombreuse famille des Cottereau, qui a donné plusieurs maires à la ville.

Dans la joie que lui causait la situation à laquelle l'élevaient sa fortune ou ses mérites, l'heureux maire ne se contenta pas, comme quelques-uns de ses prédécesseurs, de faire sculpter son blason sous le linteau d'une fenêtre, il fit surmonter de son buste la porte de sa maison. Il est regrettable, pour l'histoire de nos vieilles demeures, que tous les propriétaires n'aient pas eu cette naïve vanité.

Si le moindre doute pouvait se faire sur l'origine de cet

hôtel, il serait bien vite dissipé par la vue des compartiments qui décorent le plafond du corridor, encadrant les trèfles, les lézards et les étoiles dont se composaient les armes de la famille.



* * *

Parmi les chefs-d'œuvre de Tours disparu dont la photographie a pu conserver le souvenir, il convient de citer le *Portail Saint-Clément*, un des spécimens les plus purs que possédait l'art monumental en Touraine il y a une quinzaine d'années.

C'étaient des dentelles, des festons, des guirlandes de feuillage, des moulures du travail le plus exquis ; en un mot, tout ce que le ciseau si fécond et si inspiré des sculpteurs tourangeaux avait créé de plus suave et de plus délicat. Ce portail

était séparé en deux parties par le pilier symbolique du moyen âge, et il était surmonté d'élégantes découpures flamboyantes, au milieu desquelles se détachaient les armoiries de la famille Briçonnet.

Pourquoi les Sociétés savantes, qui ont tant regretté la disparition de ce chef-d'œuvre, ne l'ont-elles pas réédifié ? Les pierres, transportées au rez-de-chaussée du Musée, n'ont plus aujourd'hui qu'un intérêt documentaire et sont insuffisantes à une reconstruction qu'il eût été si facile et si peu coûteux de faire à l'époque où le portail fut détruit.

* * *

L'ancienne demeure des trésoriers de Saint-



Martin, dont nous verrions avec le même regret disparaître le gracieux portique, est cet hôtel à façade gothique, inspiration de poète autant que conception architecturale, situé à peu de distance de la rue des Halles, sur la place du Grand-Marché.

Ce n'est pas sans un sourire que l'on revoit passer ici le souvenir du célèbre abbé Grécourt, l'écrivain sceptique et licencieux, qui occupa pendant quelques années la charge de trésorier de Saint-Martin.

Et nous aimons encore à le retrouver là, regardant défiler, les jours de marché, les accortes paysannes dont les mines éveillées, l'humeur facile et la hardiesse de langage durent inspirer à sa verve moqueuse plusieurs de ses fantaisies drôlatiques.

* * *

La fontaine de la place du Grand-Marché est une élégante pyramide sculptée, dont on attribue le dessin, sinon l'exécution, à notre célèbre compatriote Michel Colombe.

Jacques de Beaune en a donné le marbre, un beau marbre de Gênes sur lequel se détachent, au milieu des ornements les plus exquis, les armes de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Ce monument était autrefois terminé par une petite terrasse d'où retombaient en grappes décoratives des plantes soigneusement entretenues, surmontées elles-mêmes d'un sujet religieux en bronze. La fontaine du Grand-Marché fait l'admira-



tion des étrangers et l'orgueil des habitants de la place, qui, le jour de la fête du quartier, l'entourent de feuillage et de drapaux avec cette sorte de culte que les gens des campagnes ont pour d'anciennes statues religieuses auxquelles ils portent une vénération superstitieuse.

Vers 1892, les habitants de la rue des Anges pétitionnèrent afin d'obtenir pour cette rue un nom qui n'eût pas l'air d'une amère ironie. Ils ignoraient évidemment que cette désignation rappelait une auberge de pèlerins dont la fondation remontait au moyen âge.

L'administration fit droit à la demande et donna à la rue le nom de l'auteur des *Mystères de Paris*.

Honni soit qui mal y pense !

Si Paris a perdu, avec ses dernières ruelles, les bouges immortalisés par les descriptions d'Eugène Sue, Tours en a longtemps conservé un type assez caractéristique dans la rue des Anges.

C'était une espèce de boutique aux volets généralement clos et dont l'intérieur se trouvait protégé contre la curiosité des passants par des rideaux de calicot. Cette boutique était en contrebas de la rue et portait, croyons-nous, le numéro 20. On nous permettra de la désigner, aujourd'hui qu'elle a changé de propriétaire et de clientèle.

Il n'aurait pas été sage de s'y attarder à toute heure de la nuit ; ses habitués appartenaient au monde des souteneurs et des repris de justice, à ces malfaiteurs dont les agissements ont pu longtemps échapper à la surveillance de la police et qui *opéraient* généralement aux environs de la gare.

Leur spécialité était l'exploitation du voyageur.

Ils avaient remplacé le bâton et le couteau des détrousseurs de grands chemins par une arme tout aussi sûre, moins effrayante, et qui leur assurait beaucoup plus de sécurité.

Ils guettaient le paysan naïf, le voyageur de nuit, qui



cherche, pour s'y arrêter une heure entre deux trains, un comptoir modeste, un petit hôtel à bon marché.

Ils entraient dans la maison borgne avec la victime que le sort leur envoyait, et là, accoudés sur une table, semblant attendre eux-mêmes le départ d'un train, ils proposaient, pour employer le temps, une partie de cartes, qu'on acceptait souvent avec plaisir.

On devine le reste. Habiles à substituer les cartes biseautées au jeu apporté sur la table, ils vidaient rapidement la bourse du voyageur, sans trop risquer de donner à la justice de gênantes explications.

Nous sommes persuadé que cette petite industrie entravée depuis par la police, ne se pratique plus aujourd'hui, mais nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas encore bien des années que les choses se passaient ainsi.

*
* *

Rien n'est plus artistique qu'une interprétation au fusain de ce vieux quartier à l'heure où, pour nous servir de la charmante expression de Rostand,

Le clair de lune coule aux pentes des toits bleus,

Les peintres flamands, très épris de pittoresque, imaginaient de préférence, pour servir de décor à leurs scènes villageoises, quelque abbaye en ruine située sur le bord d'une route, quelque vieux porche de couvent aux murs duquel s'appuyait une auberge de campagne.

*
* *

A l'extrémité de la *rue des Cerisiers*, on voit encore une petite chapelle, convertie en cabaret par une de ces malices du Temps que nous avons eu déjà l'occasion de signaler. Cette chapelle rappelle avec la même finesse de tons les joyeux tourne-guides qui se détachent si joliment dans la clarté particulière aux ciels du Nord.

C'est le débris d'une église contemporaine des murs d'enceinte, dont elle était voisine ; la façade est percée de fenêtres

en ogive, au-dessous desquelles on a suspendu la classique enseigne des cabarets de Touraine.

Le feuillage roux de la branche de pin retombe comme des lichens fanés sur une vigne vigoureuse, qui ne semble pas se ressentir de l'air vicié de la rue, et sur une devanture de petit café d'où parfois s'envolent par bribes des chansons populaires.

Entre les foules et les individus, les rapprochements sont souvent faciles à établir. Les peuples vieillissent aiment à se rappeler leur jeunesse, comme l'homme arrivé au second versant

de la vie aime à revoir les objets et les sites qui l'ont frappé dans son enfance.

Il y a sans doute un peu de ce sentiment-là dans l'engouement qui s'accroît de plus en plus pour les styles anciens ressuscités aujourd'hui sous les doigts de nos ouvriers d'art.

Tout ce qui touche au « bon vieux temps » a pour nous une telle attirance, que les locataires les plus humbles et les moins lettrés de ces maisons d'autrefois, dont nous avons groupé dans ce volume jusqu'aux plus obscurs débris, ont pour elles des curiosités d'archéologues.

Ils recueillent et propagent à leur sujet toutes les versions se rattachant à leur origine, à leur histoire, et il n'est pas un seul propriétaire qui n'ajoute à

l'intérêt qu'elles inspirent le nom supposé de la famille illustre ou du personnage marquant qui l'habita pour la première fois.



Malheureusement, l'historien accepte rarement tous ces contes, qui subsisteront longtemps encore, malgré les preuves irréfutables de leur ingénieuse invention.

Nous l'avons vu à propos de la maison de la Vallière, de celle dite de Tristan et de l'hôtel de l'argentier de Louis XI.

Ce besoin de reconstitutions même problématiques, cette curiosité du Passé qui s'étend dans toutes les classes, est une des meilleures choses restant encore debout au milieu de notre époque indifférente à tout ce qui n'est pas une question d'argent.

Les chansons d'autrefois et les pignons du moyen âge ont toujours le don de nous émouvoir, — tant mieux. Ce culte de la vieille France est encore de la poésie et du patriotisme, deux choses qui ne sauraient mourir dans un pays aussi éminemment artiste que le nôtre.

* * *

Il y a quelques mois, une aimable et intelligente ouvrière qui habite la *rue du Serpent-Volant* nous permit de prendre, de sa fenêtre, la vue d'uneasure d'aspect assez étrange.

Quand l'histoire se tait sur l'origine d'une maison, nous avons dit qu'il suffit d'en interroger les habitants. Ils vous apprennent sans hésitation, en quel siècle on l'a construite et à quelle famille elle a appartenu. Or la locataire nous assura que cet ensemble de briques assombries par plus de trois cents

hivers, que ces pignons où grimpe si légèrement le feuillage de la vigne vierge et de la clématite, que cette cour où pendent comme des frises de théâtre les loques d'un marchand de chiffons,



firent partie d'un hôtel jadis habité par un des trésoriers de la Monnaie.

Où avait-elle pris ces renseignements, qu'à coup sûr elle n'avait pas inventés ? N'y aurait-il pas dans la tradition le point de départ de recherches dont les résultats confirmeraient quelquefois les « dires » populaires ? Ces traditions, dont en général nous faisons peu de cas, s'appuient peut-être sur des faits, et le travailleur patient qui voudrait refaire l'histoire de notre vieux Tours avant qu'il eût complètement disparu aurait sans doute à compter avec les récits accrédités.

Quelques détails de construction de cette mesure dont nous nous occupons sans doute un peu trop longuement ici, la défense de son vieux mur protégé par d'énormes épis de fer qui retombent en crocs menaçants, cette protection formidable donnée à une maison modeste dans une rue dont le nom a dû revenir souvent dans les chroniques scandaleuses de l'ancien Tours, nous font cependant songer à tout autre chose qu'à la maison d'un trésorier.

La rue du Serpent-Volant faisait partie autrefois de ces quartiers abandonnés à une certaine population dont nous avons parlé plus haut. Les municipalités qui toléraient la débauche, lui laissaient aussi le soin de se défendre ; cela explique l'alignement redoutable de ces piques de fer, de nature à faire reculer les assaillants les plus audacieux.

L'hôtel du Serpent-Volant, a donné son nom à la rue. Il n'en reste rien aujourd'hui ; c'était la propriété du couvent des Calvairiennes installées à Saint-Symphorien.

XV

Le *camp de Môle* ou *camp du Port* s'étendait entre la rue des Fossés-Saint-Martin et le port Bretagne. Son nom se rattache au souvenir du siège de Tours par le dauphin, quand celui-ci voulut reprendre la ville que lui avait traîtreusement enlevée Isabeau de Bavière aidée par le duc de Bourgogne.

On devine au trajet sinueux et inquiétant de ces anciennes murailles qu'elles durent répondre autrefois à un système de défense et de stratégie louche.

Le camp de Môle est une sorte de passage caché dans le quartier compris entre la rue des Fossés-Saint-Martin et la rue de Lariche. On y entre par un porche étroit, exactement situé en face du Lycée de jeunes filles, et l'on en sort par une allée qui débouche devant l'église Notre-Dame-la-Riche.

Entre ces deux extrémités ce chemin, peu connu des Tourangeaux, décrit une foule de lignes brisées et passe avec des coudes et des ressauts au milieu de murs et de maisons de tous les âges. Un vestige de fortification se soude de place en place à une clôture de jardin, et une masure bâtie en colombage s'appuie à une muraille de ville.

Dans ce chemin solitaire, qui serait peut-être dangereux



dans toute autre ville, il semble que la surprise et la trahison



vous guettent à chaque pas; à l'un des tournants, on est arrêté par une porte tellement basse, qu'un enfant ne pourrait passer sans se courber. Un peu plus loin, le sentier paraît aboutir à une masure et se terminer en cul-de-sac; mais on s'aperçoit que cette masure est bâtie elle-même sur un passage voûté qui se brise en angles brusques et conduit à une autre allée.

Ces ruelles et ces

allées, à la nuit tombante, devaient prendre autrefois aux yeux des passants, sans doute fort rares, des aspects de guet-apens et de coupe-gorge, et lorsqu'on se reporte au temps où les guerres de religion ensanglantaient la ville, on peut se demander de quels horribles drames ils durent être le théâtre.

Aujourd'hui le camp de Môle n'est plus qu'une curiosité sans danger. Par les portes entr'ouvertes de ses rares maisons, on aperçoit de rassurantes et honnêtes figures; un étameur auvergnat, qui augmente ses bénéfices en réparant des horloges, occupe une de ces demeures. Ce n'est pas cependant sans une certaine



satisfaction qu'on arrive à l'issue de ce chemin et que l'on revient à la lumière, au bruit, à la vie de la grande rue et au parvis tout ensoleillé de l'église Notre-Dame-la-Riche, dont la silhouette se découpe à l'extrémité des petites rues environnantes.

La maison à laquelle aboutit le camp de Môle est le digne portique de cet étrange chemin qui nous remet en mémoire les



descriptions que Sauval a faites des villes du moyen âge. Sa carapace d'ardoise s'est écaillée à tous les vents, laissant voir par ses écorchures des dessous de briques et de colombage. On ne la restaure jamais. Il semble que le possesseur de ce vestige de notre vieille ville a, pour sa maison, ce respect que les vrais amateurs d'objets anciens ont pour les vieux bronzes, pour les ivoires jaunis, pour les missels, dont ils voudraient aussi conserver jusqu'à la poussière qui les recouvre.

L'extrême économie des propriétaires a plus fait pour le pittoresque que leurs restaurations parcimonieuses, et si rare-

ment inspirées par le souci de l'harmonie et le respect du style.

Il est difficile d'établir un fait sur une impression toute personnelle, de même qu'il est téméraire de penser que nos sensations doivent être fatalement ressenties par tout le monde en face des causes qui les ont produites.

Il est cependant vrai que la vue de certains quartiers éveille d'une façon assez générale les mêmes idées chez ceux qui les fréquentent et surtout chez ceux qui ne les traversent qu'accidentellement.

Si vous interrogez un grand nombre d'habitants de Tours sur l'aspect particulier du faubourg Lariche, par exemple, tous seront

unanimes à constater le sentiment de tristesse qui se dégage de cette ancienne voie, où la ville s'éteint dans un commerce morne, fréquemment interrompu par des murs de couvents.

* * *

La *rue de Lariche*, que prolonge la rue *Lamartine*, aboutit à la *place Camille-Desmoulins*, vaste champ autour duquel d'horribles maisons achèvent dans un délabrement sinistre une existence de plusieurs siècles. A droite s'étendent, avec les



arêtes sèches des murs et des toits, les bâtiments des casernes et ceux des abattoirs.

De l'autre côté, une sombre allée d'arbres taillés conduit à l'hospice général de Tours.

*
* *

Un ruisseau portant le nom de Ruau séparait autrefois la commune de Sainte-Anne de la ville de Tours.

Les causes qui ont amené la suppression de ce ruisseau méritent d'être rapportées ici. Si l'histoire est vraie, comme l'affirme un vieux chroniqueur tourangeau, nous le regrettons pour la mémoire de Du Cluzel, à qui nous avons cependant le devoir de pardonner un accidentel abus d'autorité.

La petite église de Saint-Côme, située au delà du village de Sainte-Anne, n'était pas encore abandonnée vers la fin du *xviii*^e siècle; on y officiait, et la gracieuse marquise Du Cluzel, que la mémoire de Ronsard attirait peut-être à cette chapelle de campagne déjà bien délabrée, s'y faisait conduire tous les matins en chaise à porteurs.

Une chose cependant troublait la noble dame, dans ce pieux pèlerinage au tombeau du poète : c'était un petit pont de bois jeté sur le Ruau, un vrai pont de moulin, un pont rustique, menaçant, dont la pluie avait pendant bien des années rongé les planches amincies : un pont qui eût été ravissant dans un décor d'opéra-comique, mais inquiétant quand on regardait à travers ses trous, l'eau tournante et grise du Ruau.

Un jour la marquise s'en plaignit à son mari, alors intendant de la généralité de Touraine.

Du Cluzel n'avait rien de mieux à faire qu'à consolider la passerelle ou à la reconstruire ; les coutumes galantes de l'époque exigeaient un plus grand sacrifice :

Il supprima le pont et fit combler le ruisseau.

Le résultat de sa condescendance aux frayeurs, sans doute exagérées, d'une jolie femme fut désastreux pour les habitants de Sainte-Anne.

La communication entre le Cher et la Loire une fois interrompue, l'eau se répandit dans les terrains bas, qu'elle convertit en marais, déterminant ainsi un dangereux et permanent foyer de peste.

Le caprice d'une marquise et la faiblesse d'un intendant coûtèrent plus tard de grosses sommes à la ville de Tours, et créèrent un état à peu près permanent de fièvres et d'épidémies.

Mais la galanterie française n'avait rien perdu de sa réputation, et, dans les réceptions de Trianon, la marquise Du Cluzel eut sans doute le plaisir de raconter bien des fois ce trait qui s'inspirait des mœurs de la Régence.

XVI

Si notre pitié pour tout ce qui tend à disparaître a besoin d'une justification, si notre sentimentalité pour ce qui fut « le Passé » doit être expliquée, qu'on nous permette de citer quelques passages d'un article paru, il y a fort peu de temps, dans un grand journal qui déplore la disparition lente et fatale du vieux Paris :

« Le plus terrible ennemi du vieux Paris, après les hommes, c'est le temps, qui use tout : la pierre, le bois, le fer, le bronzé, et nos pères n'ont pas fait beaucoup mieux que nous pour les conserver ; à mesure que les événements ont modifié l'aspect des choses, que la ville s'est agrandie, que les murailles se sont déplacées, ils n'ont pas eu le souci de recueillir les vestiges retrouvés, les débris tombés sous le marteau des démolisseurs.

« Paris est une merveilleuse encyclopédie d'art, et je ne m'en tiens pas seulement aux monuments nationaux qui sont le patrimoine officiel de la France ; mais j'y ajoute tous les édifices, les anciennes bâtisses, les maisons, les grilles, les pavillons, les fragments, les détails obscurs ou ignorés qui peuplent les cours et les ruelles, tous les coins et recoins qui parlent à nos yeux et à notre mémoire. »

Après avoir fait l'éloge des Sociétés qui se sont donné pour but de sauver notre vieux Paris, l'auteur de l'article déplore la

légèreté, l'insouciance avec laquelle on a laissé disparaître, même dans ces dernières années, des documents précieux pour notre histoire nationale.

« N'a-t-on pas, l'an dernier, démoli sans nécessité tout ce qui restait de l'ancienne enceinte de Philippe-Auguste qui se voyait rue de Clovis, et a-t-on conservé seulement une photographie du bel hôtel d'Anglade, bâti par Cotte, élève de Mansart, et orné de sculptures de Coysevox ?

« Henri IV, dit en terminant l'écrivain, aimait Paris « jusque dans ses verrues ». Les Parisiens et les Français de ce siècle finissant se sont promis de ne plus rien négliger ni épargner pour garder les restes du vieux Paris et rendre à la lumière les souvenirs enfouis sur les rives où s'est accomplie la vie de notre France. »

*
* * *

Remplacez par d'autres les noms des monuments, et l'article que vous venez de lire peut entièrement s'appliquer à notre ville. Tous nos historiens constatent que Tours a été le berceau de la Renaissance française. Tout ce qui touche à cette époque de réveil artistique devrait nous être sacré, et cependant de tous côtés, autour de nous, les chefs-d'œuvre s'effritent et disparaissent, conquis par cette lèpre qui trouve dans nos pierres de Touraine un aliment trop favorable à son œuvre de destruction.

Et si l'écrivain parisien déplore la disparition de l'hôtel de la rue des Archives, à plus forte raison combien ne devons-nous pas regretter notre ancien hôtel de ville, dont quelques pans de murs subsistaient, il y a dix ans, auprès de la rue du Boucassin et de la rue du Commerce.

Ce fut l'ancienne maison qui vit nos pères proclamer Henri IV et délibérer avec anxiété pendant les troubles de la Fronde, l'ancien monument avec son grand escalier extérieur, ses larges degrés de pierre, ses sculptures gothiques, ses grandes salles, ses vitraux aux armes fleurdelysées, son superbe lion de pierre tenant fièrement dans sa gueule les armes de Tours, ses peintures allégoriques et ses banderoles flottant sur les épis de plomb qui décoraient son pinacle.

Souhaitons qu'un groupe de compatriotes dévoués, imitant l'exemple donné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, prenne la défense de nos vieilles maisons, qui

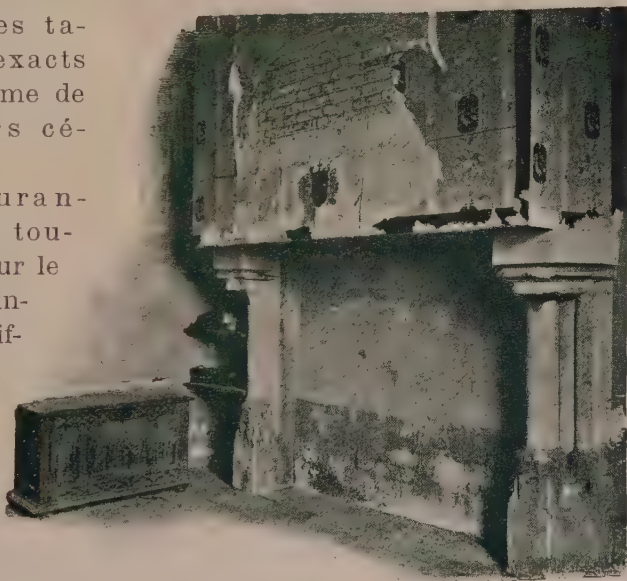
constituent, à côté de nos monuments, la plus puissante et la plus instructive évocation des siècles passés.

*
* *

Nous assistions, il y a quelque temps, à l'Odéon, à une reprise de *Louis XI*. En écoutant ce beau drame où le poète a groupé autour d'une intrigue de pure fantaisie des portraits d'une grande exactitude, et dans lequel l'histoire vraie est elle-même si fantastique, que le drame imaginé pâlit à côté du drame réel, nous songions que Tours possède, à l'extrémité de l'un de ses faubourgs, le théâtre même où se sont accomplis tous ces faits, dont quelques-uns semblent appartenir au domaine de la légende.

L'envie nous prit alors de revoir *le Plessis*, et, tout en suivant la route sinueuse, presque caractéristique, conduisant à cette demeure de nos rois, nous nous disions avec tristesse que ce logis ne sera plus dans quelques années qu'une ruine, et que bientôt rien ne subsistera peut-être du mystérieux château de Louis XI, à l'exception des tableaux inexacts dus à la plume de romanciers célèbres.

Les Tourangeaux ont toujours eu pour le Plessis une incroyable indifférence. Un injuste dédain s'est attaché à cette maison isolée, que la plu-



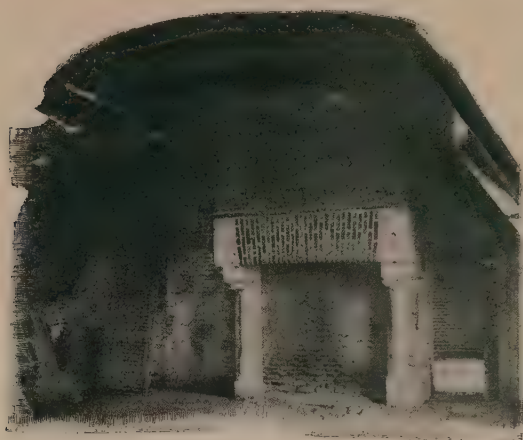
part de nos compatriotes ne connaissent que pour voir se profiler au couchant ses toits-pointus et ses lucarnes à fleurons.

Les étrangers, à plus forte raison, ignorent qu'il existe à

l'ouest de Tours un vestige de cette curieuse demeure dont on songe rarement à leur indiquer le chemin.

Et cependant les historiens qui se sont occupés du Plessis s'accordent à dire que le hasard a justement sauvé de sa destruction la partie la plus intéressante, celle qui fut habitée par Charles VII et par Louis XI.

La gardienne fait donc simplement de l'histoire locale quand elle montre, dans une salle où mûrissent des oignons récoltés



dans les dépendances du Plessis, la cheminée devant laquelle le roi réchauffait sa despotique vieillesse, et la chambre où Jacques Coictier se tenait à toute heure de la nuit au service du maître.

Plessis-les-Tours, ou plutôt

les Montils, existait déjà à l'état de château de plaisance au temps où la reine Isabeau, préoccupée par les sombres calculs de sa politique, abandonnait le roi malade aux soins dévoués d'Odette de Champdivers. C'est là, dit-on, que la mie du Roi imagina, avec cet ingénieux dévouement dont les femmes ont le secret, le jeu des cartes.

Ce qui nuit au



Plessis, dans notre Touraine privilégiée, c'est l'abondance de nos monuments historiques ; dans toute autre région moins riche en souvenirs, ce vieux logis qui, aux dernières lueurs du

jour, emprunte encore à son passé une physionomie mystérieuse, aurait été l'objet d'un culte.

Et nous songions avec peine, en regardant fuir dans le lointain d'un triste ciel d'hiver la masse encore imposante du château, aux grands souvenirs qu'il rappelle :

Plessis-les-Tours fut témoin des fêtes données en l'honneur de Madeleine de France et de Gaston IV, de celles de Louis XI qu'on appelait alors le Dauphin et de Marguerite d'Écosse. C'est au Plessis que mourut cette pauvre reine si triste et si désenchantée, qu'elle quittait la terre en lui jetant cette dernière parole de découragement et d'adieu : « Fi de la vie, qu'on ne m'en parle plus. » C'est également dans ce château que naquirent et moururent les deux fils de Charles VIII, dont le tombeau de marbre occupe une des chapelles de la cathédrale de Tours.

Pour raconter l'histoire du Plessis, il faudrait écrire tout le règne de Louis XI depuis le jour où, quittant Paris qu'il jugeait dangereux pour sa sécurité, le roi vint faire d'une joyeuse habitation un lieu d'épouvante et de tristesse.

*
* * *

Le monarque fit payer cher aux Tourangeaux l'honneur de le garder, imposant aux bouchers l'obligation de nourrir gratuitement ses meutes, faisant surveiller ses remparts par cinq cents bourgeois armés, créant aux dépens de la ville une artillerie ruineuse, réquisitionnant les chevaux et les charrettes pour conduire ses pièces de canon au siège de Lectoure, levant sur les habitants une taille de quatre mille écus d'or à titre de frais de guerre, exigeant le paiement du transport de ses chiens et de ses oiseaux de Turquie que ses messagers portaient en Bretagne, etc., etc.

Jamais tyrannie royale ne pesa sur un peuple comme celle de Louis XI sur les Tourangeaux, et enfin, pour nous servir d'une expression de Philippe de Commines, il en coûtait moins pour tuer un homme que pour tuer un cerf dans la forêt royale.

Walter Scott, en contemplant la silhouette du Plessis, conçut l'idée d'un de ses plus beaux romans, et nous laissa une impression assez juste de la vie que l'on menait alors au château.

L'histoire purement anecdotique jette parfois un jour

intéressant sur les rapports du peuple et de la royauté. Nous

empruntons à notre écrivain Giraudet le fait suivant :

« En 1501, la crainte de la peste devint si grande, que la reine Anne, avant de se rendre au Plessis avec sa fille Madame Claude, s'enquiert de l'état sanitaire de la ville. Les échevins, après en avoir attesté par serment la salubrité, et en attendant l'arrivée de la cour, font

élever une potence à l'entrée du pont de Sainte-Anne, afin d'effrayer le peuple venant des lieux où il y avait mortalité et danger de pestilence. »

Nous passons volontairement des événements n'ajoutant rien à la gloire du Plessis, mais qui, scrupuleusement recueillis dans les annales galantes, montrent les mœurs royales sous un jour peu flatteur. Les fêtes données en l'honneur du duc d'Alençon semblent renouvelées des orgies romaines, et intentionnellement copiées sur elles.

C'est au Plessis que Henri de Navarre, brave jusqu'à la témérité, vint tenter une réconciliation auprès de Henri III, affolé par la présence de l'armée de Mayenne qui venait assié-



ger Tours. « Le Béarnais, dit l'historien de Thou, était vêtu en soldat avec un pourpoint usé sur les épaules par la cuirasse; il portait un haut-de-chausses de velours feuille morte et un chapeau gris orné du grand panache blanc. »

Plus tard, le vieux château eut pour hôtes Charles IX et Catherine de Médicis, bien dignes de venir puiser dans les souvenirs laissés par Louis XI les funestes inspirations qui ensanglantèrent leur règne; et c'est enfin en 1619, après l'entrevue de Couziers, que Louis XIII, Anne d'Autriche et Marie de Médicis demeurèrent

quelques jours pour sceller, au milieu de l'allégresse générale, une réconciliation qui ne devait pas être de longue durée.

Si incomplète que soit cette revue de faits mémorables, elle suffira, nous l'espérons, à justifier nos regrets de voir disparaître sous le plus inconcevable mépris la demeure royale dont chaque année en s'écoulant emporte quelques pierres, jusqu'au jour où cet écueil, qui émerge de la plaine Sainte-Anne, aura disparu, englobé dans des constructions nouvelles.

Le Plessis peut être sauvé de plusieurs manières : la première, et la meilleure sans doute, serait le rachat de cette propriété par la ville de Tours, qui en ferait restaurer les inté-



rieurs, abattre les cloisons maladroitement élevées au travers des salles primitives, rétablir les cheminées encore bien conservées, restituer aux croisées les vitraux de l'époque, et par la suite, à mesure que les ressources de la ville et les rapports du Plessis le permettraient, reconstituer la chambre de Louis XI et la petite loggia d'où M^{me} de Beaujeu regardait, au delà des toits du Plessis, les vastes étendues alors boisées des coteaux de la Loire.

Cette partie refaite, un intérêt nouveau s'attacherait au château; les étrangers, en général avides de ce qui parle à l'imagination, dont l'esprit aime mieux voir que concevoir, et qui préfèrent au souvenir vague s'attachant à une ruine une reconstitution exacte de ce qui fut, les étrangers, disons-nous, iront tous visiter le Plessis, dont les descriptions ont intéressé leur enfance. A défaut du mystérieux monument presque entièrement détruit, ils retrouveront du moins ce qu'il contenait peut-être de plus curieux : la chambre de Louis XI, le cachot du cardinal La Balue et la tourelle où M^{me} de Beaujeu instruisait en secret le Dauphin.

Le château deviendrait alors une sorte de musée de Cluny, où toute notre histoire locale défilerait dans une succession de



tableaux, de gravures, de dessins, de meubles, de tapisseries et de portraits, rappelant les grands jours du Plessis et l'histoire de la Touraine.

Disons pour finir et pour répondre à une objection déjà faite, que ce qui surprend le plus les rares visiteurs du Plessis, ce n'est

pas le peu d'importance de ce corps de bâtiment oublié par le Temps, mais bien plutôt son état de délabrement et notre indifférence à son égard. Nous avons fait comme ces habitants dont un industriel naïf raillait la maladresse : nous avons un volcan, et nous l'avons laissé éteindre. Nous avons une

source de curiosité, le témoin d'une époque qui séduit toutes les imaginations, et nous l'avons laissé tomber en ruines.

A quelque point de vue que l'on se place, la restauration du Plessis sera une œuvre utile, instructive, moralisatrice.

Ce sera un document gardé aux artistes, aux historiens et aux romanciers, un nom de plus à ajouter à la liste de nos monuments historiques, la conservation d'un type d'architecture qui ne manque de grandeur ni d'originalité, et par-dessus tout, comme nous l'avons dit plus haut, le meilleur moyen de vulgariser notre histoire de Touraine et d'entretenir dans l'esprit des jeunes générations l'horreur du despotisme qui nous apparaît avec le règne de Louis XI, sous sa forme la plus cruelle et la plus détestable.



Auberge de la Croix-Blanche

● XVII

Le Plessis nous conduit à *Saint-Côme*.

Comme la plupart des Tourangeaux, nous avons longtemps ignoré l'existence du prieuré de Saint-Côme, et plus tard quelle que fut notre admiration pour l'illustre poète qui l'a-



bita pendant de longues années, nous fûmes longtemps sans avoir le désir d'aller faire une visite à ces curieux débris.

La longue et triste *rue de Sainte-Anne*, dans son affreuse

Une partie du prieuré est devenue la propriété d'un débitant de vins, M. Martin, le fils de l'ancien fermier.

On passe au milieu des buveurs qui, pendant les chaudes journées des dimanches d'été, composent avec les ruines du prieuré un véritable tableau flamand, et l'on arrive devant les restes de la chapelle, convertie en écurie.



C'est là que repose, selon toute vraisemblance, la dépouille mortelle de Ronsard. Une partie de la chapelle s'est écroulée sur cette tombe abandonnée; le monument qu'y fit élever de la Chétardie a été déplacé, mais le corps est resté, selon le vœu du poète, dans cette terre que tant de générations ont foulée depuis.

Jusqu'à la Révolution, aucun document ne prouve que la sépulture de Ronsard eut été l'objet d'une profanation, et depuis lors, ce domaine qui appartenait à une famille très religieuse, a été préservé par ce fait de toute violation.

De la vieille église bâtie au commencement du ^{xiii}e siècle, il ne reste plus qu'une petite portion, environ le quart; c'est-à-dire deux des trois chapelles absidales avec leur déambuloire, et le mur méridional du sanctuaire avec le transept correspondant.

Des fouilles très incomplètes ont été faites, en 1867, pour découvrir le tombeau du poète; mais l'insuffisance de ces recherches a été si bien reconnue, que, quelques années plus tard, le fermier de Saint-Côme, M. Martin sollicité par plusieurs membres de la Société archéologique, a fait une nouvelle tentative dans l'axe de la chapelle absidale.



Ses renseignements à ce sujet sont assez curieux et méritent quelque attention :

« Aussitôt que j'eus commencé les fouilles, nous a-t-il dit, des gens du pays sont venus de tous les côtés assister à mes travaux, car il est à constater qu'on ne peut rien entreprendre au prieuré sans éveiller l'attention moqueuse des habitants de Sainte-Anne.

« Après avoir creusé assez profondément, je rencontrai une longue maçonnerie voûtée qui fait probablement partie des fondations de l'église. Je fus obligé de m'arrêter là, craignant de compromettre la solidité de l'autel et du bas-relief. »

Disons en passant que ce bas-relief, qui ne manque pas d'une certaine élégance, est du commencement du ^{xvii}e siècle, et ne

se trouve nullement en harmonie avec le reste de l'église; mais il prouve néanmoins que cette chapelle a toujours été l'objet d'un culte particulier, et il nous sera permis de croire, jusqu'à preuve du contraire, que le fermier de Saint-Côme s'est arrêté au moment le plus intéressant de ses recherches.



Nous terminerons cette promenade à Saint-Côme, qui ne peut donner qu'une idée bien affaiblie des ressources que ce paysage pittoresque offre à la plume d'un écrivain et au talent d'un artiste; en exprimant le désir de voir un jour le buste de Ronsard orner un des jardins de notre ville.

Ce buste, dont un moulage nous a conservé la reproduction



*
* *



fidèle, surmontait autrefois le monument. Il appartient aux enfants de cette Touraine, dont le poète avait fait sa patrie d'adoption, de rendre un tardif hommage à l'un des plus grands génies littéraires de la France.

* *

Nous revenons à Tours par le même chemin, et nous retrouvons dans leur attitude résignée, les habitués pêcheurs de la levée de Sainte - Anne.

* *

En remontant jusqu'à la machine élévatoire de Saint-François, nous rencontrons l'embouchure du ruisseau de l'Archevêque.

* *

Les villes qui s'agrandissent offrent des sites imprévus; un peu de pittoresque champêtre se mêle à des tableaux de banlieue et à une végétation pâle et foulée, salie par des décombres de toute nature. Le ruisseau y devient un lavoir, les saulaies des anciennes prairies servent à accrocher les cordes où le linge



s'étend en rideau, un vestige de ferme s'appuie sur des maisons ouvrières. C'est là le point de jonction entre ce qui fut la campagne et de ce qui n'est pas encore la ville.



Le ruisseau de l'Archevêque, côtoie les étangs ombreux de la Bonde, serpente un moment dans la prairie du Cher, passe sous le canal, débouche au delà des talus dans la plaine de la Fuye, et commence à se troubler à mesure qu'il prend contact avec la grande ville. Ses eaux deviennent alors savonneuses et grasses, et se moirent de plaques sombres qui tournoient à tous les ressauts.

Des roseaux maladifs, une parodie de végétation aquatique, traversent de feuilles boueuses l'épaisseur sombre du ruisseau.



Le soir, des familles viennent prendre le frais et respirer son odeur fade, auprès des ponts rustiques que l'économie des riverains a construits avec des débris de charpentes, de planches et de treillages.

Autrefois les habitants voisins tendaient des filets aux poissons qui, venant du Cher, s'aventuraient jusqu'à ce point où l'eau se change en cloaque. Aujourd'hui la machine élévatrice a privé les propriétaires de leur plaisir favori. Le ruisseau

traverse ainsi toute la ville et ne se repose un peu de ses souillures qu'au delà de l'hôpital de Tours.

* * *

Dans une de nos promenades à travers « Tours pittoresque », nous suivions un jour les bords de ce cours d'eau, lorsque nous rencontrâmes une foule de paysans et de paysannes, produisant au milieu d'un chemin de



campagne un miroitement de couleurs claires. Toutes les femmes portaient le petit bonnet ruché à fleurs brodées, laissant voir des bandeaux

ondulés relevés sur les tempes, et dégageant un front bruni par le soleil.

Si un peintre nous demandait de lui désigner par un beau jour de dimanche, parmi les promeneuses qui battent d'un pied lent le petit pavé de la rue Nationale, une femme, une seule, qui réalisât ce qu'il est convenu d'appeler le type local, nous serions vraiment bien embarrassé pour la lui indiquer. Bien des versement jolies, doutons pas, passe avant nos yeux sans pussions trouver



figures di-nous n'en raient de-que nous sur aucune

d'elles cet air de famille, ce caractère particulier, ce bouquet

de terroir qui, dans certaines parties de la France, serviraient d'acte d'origine aux enfants d'une région, aussi bien que leur accent, leur idiome et leur costume.

Elle est si séduisante, notre Touraine ! Tant de voyageurs, tant d'étrangers y ont organisé leur vie, après l'avoir vue en passant, qu'il n'y a rien de surprenant à ce que

la race primitive s'y soit perdue ou modifiée, surtout dans le centre que nous habitons.

La femme des campagnes, la vraie Tourangelle, celle qui compte une longue suite d'ascendants nés sur le sol qu'ils ont cultivé pendant des siècles, a seule conservé un caractère spécial, comme le petit bonnet dont s'encadre si joliment son visage rond égayé par des yeux souriants.



Joli bonnet de la Touraine, qu'une suite d'améliorations a rendu plus élégant qu'aucune autre coiffure ; petit bonnet tombant sur la nuque, à peine éclos, comme dit la chanson, aux bords légers et transparents ainsi que des ailes plissées ; bonnet à la dentelle duquel se mêle si harmonieusement la mousse des cheveux blonds, et qui tempère si bien la dureté des bandeaux noirs ; bonnet qui frissonne au vent comme des reines-marguerites, vous êtes bien la coiffure des rieuses filles de nos campagnes, vous n'avez ni l'ampleur exagérée et quelque peu prétentieuse de celui de l'Anjou, ni l'austérité presque religieuse de certaines coiffes de la



Bretagne; vous êtes gai, spirituel, presque provoquant, admirablement en harmonie avec l'expression mutine des Tourangelles, dont les lèvres rouges renvoient si gentiment la plaisanterie joyeuse; vous symbolisez en un mot l'esprit de terroir simple et franc, vous avez le caractère même du pays dans lequel vous êtes né.

Qu'on veuille bien excuser cette digression, et revenir avec nous à Tours en longeant le jardin botanique et la rue des Etudiants, qui aboutit à peu de distance de l'ancien prieuré de Saint-Eloi (1).

(1) La difficulté du classement nous a obligés à placer les gravures sans tenir compte rigoureusement des descriptions ou des faits auxquels elles se rapportent. Nous rappelons que la table fixera l'incertitude du lecteur à ce sujet.

XVIII

tée, nous croyons
en raison de l'in-
vestige de peu
encore sur ses

en raison de l'investige de peu encore sur ses



Pendant près de trois siècles, Tours fut limité du côté du sud par les remparts du Mail, qui n'avaient pas même



l'aspect imposant d'un mur de défense militaire, et terminaient tristement une ville bourgeoise par un talus de fortifications.

Quelques groupes de maisons impatientes de se rejoindre à travers l'alignement fan-

taisiste des chemins indiquaient déjà, il y a une cinquantaine d'années, les tendances d'envahissement de la cité; mais, en dehors de ces indices d'une agglomération future, le promeneur qui suivait, de Saint-Eloi jusqu'au canal, la plate-forme des talus ne distinguait à perte de vue que des champs cultivés, des sentiers de campagne et des fermes dont quelques-unes, très vieilles, rappelaient les habitations bourgeoises de nos anciens quartiers.

*
* *

A travers cette plaine immense on devinait donc à des indices certains, et particulièrement au groupement des rues qui s'étaient élevées autour de la gare d'Orléans, l'avenir réservé à Tours, et il est à regretter que, devant ces signes précurseurs d'une extension rapide, la municipalité d'alors n'ait pas conçu immédiatement le plan de la ville naissante au lieu de laisser les habitations nouvelles suivre, sans contrôle et sans ordre, la direction des anciens chemins de la varenne. On n'aurait pas à déplorer aujourd'hui la destruction inévitable de maisons qui n'ont pas eu le temps de vieillir, et le défaut d'alignement de certaines voies destinées cependant à acquérir une grande importance.

Une ville neuve, répondant aux progrès modernes, se serait créée à côté du vieux Tours qui, en conservant ses monuments, ses souvenirs, ses marchés, son théâtre, le siège de

ses principales administrations, gardera longtemps encore les causes principales de sa fortune et de son activité.

Des anciennes fortifications bâties sous le règne de Henri IV, il ne reste guère qu'un bastion situé auprès du canal. Les enfants escaladent en jouant ces murailles, qui n'ont pas d'histoire et n'ont jamais subi d'autres assauts.

Tels étaient encore, en 1860, les remparts de Tours, qu'interrompaient seulement, entre la gare et la rue George-Sand, une suite de maisons bâties sur un plan irrégulier et les portes de fer de la place du Palais-de-Justice.

Sur tout le parcours de cette longue et superbe ligne de boulevards bordée de constructions modernes, on peut encore classer, parmi ceux de nos monuments qui ne sont plus qu'un souvenir, notre ancienne gare de Tours.



•
* *

La gare du pays où nous avons vécu, où nous sommes nés,



est forcément liée à nos plus vives impressions, à nos sépara-

tions attristées, à nos retours joyeux, à tous les événements prévus ou inattendus de l'existence.

Quand les hasards de la vie nous entraînent loin de la ville natale, ce qui apparaît souvent à notre esprit, c'est tout d'abord la gare, la marche ralentie du train rythmée par la secousse des traverses, le cri familier des employés se répercutant dans la sonorité du grand hall ; c'est le mouvement inquiet des foules qui se heurtent et des chariots qui se croisent.

Une gare est plus qu'aucun autre monument, peut-être, unie à l'existence d'une ville.

On pourrait dresser une liste assez longue, avec les noms de ceux qui ont traversé cette cour d'arrivée au milieu des acclamations de la population tourangelle, lors des grands jours de notre histoire contemporaine.

Cependant, de tout ce passé qu'évoque notre ancien bâtiment, nous ne nous rappelons distinctement qu'un seul fait, mais ce fait nous étreint le cœur toutes les fois que nous y pensons.

C'est là, sous ce péristyle détruit, que nous avons vu monter avec une ardeur et une foi dont le souvenir, après bientôt trente ans, nous est resté présent comme au lendemain de cette journée, le 2^e régiment d'infanterie destiné à prendre part, en 1870, aux premières affaires de l'armée du Rhin.

Nous perdrons la mémoire de bien des choses avant d'oublier l'enthousiasme de ces hommes qui chantaient, tandis que la musique du régiment jouait, pour la première fois, la *Marseillaise* que l'Empire avait interdite pendant vingt ans.

Un mois après, les deux tiers du 2^e régiment d'infanterie étaient couchés sur les champs de bataille de Spikeren et de Forbach, et les débris de ces bataillons héroïques revenaient toujours plus décimés sous les murs de Metz, illustrant encore dans les plaines de Borny leur drapeau mutilé.

« C'était le 6 août 1870, vers onze heures, aux premiers bruits de la canonnade, on avait donné aux hommes l'ordre de déposer en tas leurs shakos. Puis le général de Laveaucoupet était monté sur un tertre où s'élève une croix en fer, en avant du village ; il avait étendu le bras, indiquant une direction ; et les trois bataillons, jetant les sacs à terre, avaient gravi le versant du vallon, s'étaient enfoncés, victorieux dans les bois jusqu'à la falaise rougeâtre qui domine Stryng et Sarrebruck et de là avaient vu l'ennemi s'enfuir dans la plaine.

« Mais les Allemands revinrent en force. La résistance fut

acharnée. Les cartouches épuisées, le commandant Pethelot en envoya chercher d'autres et la lutte continua pendant des heures. Le feu des Allemands était terrible. Un vent de tempête semait des balles. Les hommes étaient fauchés.

« Le capitaine Perrot, de la 2^e du 3^e, qui, sur la droite, dirigeait avec calme le feu d'une trentaine de bons tireurs, choisis et installés par lui, visant juste, ne reculant pas d'une semelle, fut mis hors de combat, blessé à la hanche. Le colonel de Saint-Hillier fut tué d'un coup de feu à la tête. Le capitaine adjudant-major Martenot, ayant été blessé à la cuisse, resta quand même à cheval et se maintint à la tête du 2^e bataillon... — On ne peut les citer tous.

« La nuit vint. La division se replia la dernière par Forbach. La lune, à son premier quartier, éclaira le champ de bataille. Alors, entre les tas de morts et de mourants, on eût pu voir comme des larves remuer et, semblables aux spectres de la grande revue nocturne dessinée par Raffet, des ombres se trainer, se relever, marcher péniblement pour échapper à la captivité et pour rejoindre le drapeau.

« Le sous-lieutenant Vessière, abandonné parmi les morts, fut le premier à regagner sa compagnie sur un autre point. Le sergent Arène réunit quelques malheureux tombés comme lui sur le sol ensanglanté. Il se mit à leur tête et tous, en groupe, marchèrent comme à tâtons dans la direction où l'armée avait disparu.

« Il fallait louvoyer parmi les cadavres et les débris de la lutte, éviter tous les dangers d'être pris. Les masses d'ombres des vallons et des bois semblaient cacher autant d'embûches.

« Un moment, un détachement de cavalerie allemande, lancé à la poursuite, se jeta sur ces mutilés ; et tous, ayant gardé leurs fusils, les trouvèrent armés d'instinct dans leurs vaillantes mains. Il firent feu sur les cavaliers, qui s'enfuirent, et le lendemain, au jour, après s'être trainés toute la nuit, ils rejoignirent le régiment. »

Nous étions à Metz, au fort Queuleu, lorsque nous avons vu revenir, après d'autres combats, les derniers débris du 2^e régiment de la ligne. Les tuniques étaient littéralement mâchées par les balles ; on voyait des déchirures produites par des éclats d'obus. Quelques soldats nous firent l'émouvant récit de la terrible journée qui vit la première de nos défaites et la plus héroïque de nos résistances.

Nous adressons un adieu plein de tristesse à notre ancienne gare de Tours, dont les restes passent sous nos yeux pendant



que nous écrivons ces lignes. Nous saluons la vision gracieuse de son architecture, si bien en harmonie avec notre ville élégante, et nous donnons un dernier regret à ces murs qui nous rappelaient le touchant et suprême éclair de

joie des soldats du 2^e régiment d'infanterie.

Le bâtiment disparu a fait place à une de ces hardiesses architecturales que peuvent seuls se permettre les hommes de la valeur de M. Laloux. C'est une conception moderne abondante en audaces justifiées.

*
* *

Pendant la période des travaux de démolition, les passants ont pu contempler tout à leur aise les statues du monument détruit, mises en vente par les entrepreneurs.

Plus séduisantes et plus gracieuses, les nouvelles figures symboliques viennent de naître sous le ciseau du statuaire ; elles ne se rattachent en rien



aux personifications classiques que nous avons l'habitude de voir orner les édifices.

L'artiste, renonçant aux poses de tragédie et à des beautés de pure convention, a fait de l'art français. Ses allégories ont la finesse de la femme moderne ; il a rajeuni, par un arrangement plein d'élégance, les draperies antiques qui nous faisaient toujours penser à des personnages de Revues, et il a su

rendre intéressants des sujets qui n'ont été jusqu'à présent que décoratifs.

La reconstruction de la gare et celle de l'hôtel de ville auront sans doute pour conséquence de changer la physiologie de nos boulevards entre la rue de Paris et la rue Chanoineau.

Il est très sérieusement question de supprimer les arbres du mail sur tout ce parcours, d'élargir les trottoirs devenus trop étroits et de faire la chaussée de ce qui est actuellement une avenue.

Cette idée n'est pas absolument neuve. Il y a une vingtaine d'années, un journal de Tours prédisait la disparition nécessaire d'une partie de cette promenade (1).

C'est bien le cas de dire ici que *tout arrive* ; le projet qui semblait irréalisable et fou, il y a vingt ans, serait peut-être accueilli aujourd'hui d'une tout autre manière. Il offrirait entre autres avantages celui de modifier l'aspect que prennent les boulevards à la tombée de la nuit.

On sait qu'à partir de dix heures, nos belles avenues changent de public.

Les jolis bébés roses conduits par d'opulentes nourrices, les vieillards qui viennent promener leur doux égoïsme à l'ombre des grands ormes, la foule qui s'écoule lentement les soirs de concert militaire font place aux habitués de la nuit, aux malfaiteurs, aux filles et aux souteneurs, comme les chouettes et les chauves-souris succèdent aux gais oiseaux du jour.

Que l'on ne nous suppose pas capable de récriminer contre un envahissement que les mesures de police sont impuissantes à réprimer.

Avez-vous quelquefois, dans la campagne, renversé d'un coup de pied un de ces petits monticules sablonneux qui révèlent la présence d'une fourmilière ? Si vous avez commis cette action aussi enfantine que méchante, vous avez remarqué que les pauvres insectes, un instant affolés, s'enfuyaient dans toutes les directions ; mais vous avez constaté aussi que leur effroi était de courte durée : tous revenaient bientôt sur les ruines que vous aviez faites et, vivement, patiemment, relevaient leur ville détruite et reconstruisaient leur grenier d'abondance.

Telles sont ces filles qu'un coup de rigueur chronique

(1) La *Chronique Tourangelle*, n° 28, mai 1877.

chassait momentanément du trottoir, des cafés et des promenades et qu'on voyait reparaitre à toute pédale aussitôt qu'elles jugeaient le moment opportun.

Leur obstination a triomphé de tous nos règlements, de tous nos scrupules, de toutes nos idées provinciales, de toute la répulsion qu'elles inspirent aux honnêtes femmes. Dans les établissements publics ainsi qu'aux meilleures places de nos théâtres, on a fini par les tolérer d'une façon presque générale ; elles font, en quelque sorte, partie de la décoration élégante et luxueuse indispensable aujourd'hui à la réussite d'un café ; elles apportent, dans leur costume et dans leur mise, toutes les modernités parisiennes et l'attrait des chatoyants costumes aux transparences suggestives ; elles ont dans les plis de leurs jupes un peu de la poussière de Paris et leur gaminerie à laquelle s'ajoute la provocation des vêtements mis à la mode par l'invasion du cycle n'offense nullement les consommateurs sérieux qui les regardent à la dérobée.

Les noctambules qui envahissent le soir nos mails déserts n'appartiennent pas même au vice élégant ; ce sont les pauvresses aux figures flétries, habitant les masures du quartier de l'ancienne poissonnerie ou de la place Foire-le-Roi, et qui cherchent l'obscurité où se cache la misère de leurs robes fanées et la coupe-rose de leurs visages maladifs.

La chute du dernier pilier de l'ancienne gare sera donc vraisemblablement le signal d'une transformation dont le projet rallie déjà un certain nombre de propriétaires qui prévoient, avec juste raison, l'avenir commercial réservé à bref délai à cette partie de nos anciens boulevards.

*
* *

Nous arrivons à *la Fuye*, un faubourg nouveau soudé à la ville de Tours, avec laquelle il n'a, du reste, aucun point de ressemblance.

Le chemin de fer a créé cette laborieuse agglomération, assez semblable aux centres actifs groupés autour de nos grandes villes manufacturières, avec cette différence toutefois que la Fuye emprunte à nos pierres blanches ce caractère de bien-être et de gaieté particulier à tous les villages de la Touraine, et que n'ont point les faubourgs industriels du Nord.

Mais là n'est pas le pittoresque, au contraire, et nous n'aurions rien à dire de la Fuye, malgré ses petits jardins qui

mettent un sourire devant la maison des travailleurs, si ce pays placé à côté de notre ville comme un remorqueur au flanc d'un grand navire n'avait son monument, son berceau, son origine presque poétiques.

La Fuye doit son nom à un colombier.

Une sorte de vénération presque superstitieuse s'est attachée à cette petite tour carrée dominée par un oiseau en étain.

La ferme dont elle dépend jouit, dans le nouveau quartier, du respect que l'on accorde à une aïeule. C'est qu'elle est l'ancêtre de toutes ces maisonnettes modernes, et son vieux toit produit un effet semblable à celui que produit dans une assemblée de village, au milieu des bonnets enrubannés des jeunes paysannes, l'ancienne coiffure des femmes de Touraine.



X X

Les recherches que nous avons faites nous permettent d'affirmer que Béranger a demeuré assez longtemps dans cette petite auberge du *Tourne-guide*, qui occupe l'angle du boulevard et de la rue des Acacias. Le voisinage parfumé des jardins, la ruine du vieux prieuré de Saint-Eloi, les horizons du Cher qu'on aperçoit dans les perspectives de la rue Giraudeau, constituaient pour un chansonnier habitué aux rumeurs des faubourgs parisiens et fatigué de ses trop fréquentes visites à Sainte-Pélagie, une retraite très acceptable.

Béranger avait été interné à Tours. On lui avait donné la Touraine pour prison; mais, comme des rois en ont fait leur séjour

favori, cette fois le chansonnier cessait d'être une victime, et notre compassion pour lui s'arrête devant la jolie maison





de Saint-Cyr où il est allé demeurer en quittant le *Tourne-guide*.

*
* *

La Grenadière existe toujours, mais elle n'est plus que l'humble dépendance d'un des remarquables châteaux modernes si fréquents dans la vallée de la Loire.



Ce fut là que Béranger composa ses dernières chansons, sur une table d'ardoise qu'on voit encore, solidement installée sur la terrasse. Cependant on affirme

qu'en face des splendides paysages de la Loire, le vieux poète, habitué aux clameurs de la capitale, songeait toujours à son cher Paris, où il avait laissé tant d'amis et tant de souvenirs qu'il regrettait, comme autrefois M^{me} de Staël, sur les bords du lac de Genève, regrettait « le petit ruisseau de la rue du Bac ».

La Grenadière fut pendant plusieurs années la demeure du chansonnier-poète.

« La Grenadière, dit Balzac, est une petite habitation située sur la rive droite de la Loire, à un kilomètre environ du pont

de Tours. Dans une des anfractuosités qui découpent le coteau, s'élève un peu plus loin la flèche aiguë de Saint-Cyr.

« En aucun lieu du monde vous ne rencontreriez une demeure à la fois si modeste et si grande. Elle est, au cœur de la Touraine, une petite Touraine où toutes les fleurs, tous les fruits, toutes les beautés de ce pays sont complètement représentés. La Loire est à vos pieds. Le soir, vous



respirez ses brises venues fraîches de la mer et parfumées dans leur course par les fleurs des longues levées.

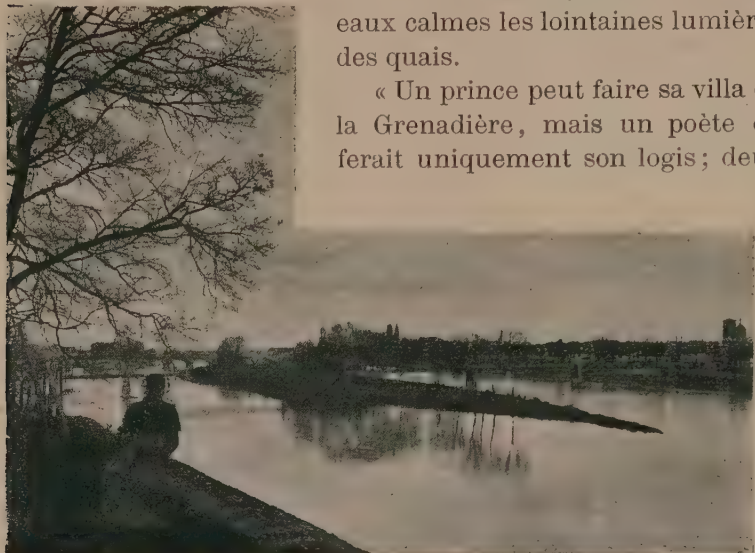
« Un nuage errant qui à chaque pas dans l'espace change de couleur et de forme donne mille aspects nouveaux à chaque détail des paysages magnifiques qui s'offrent à nos regards. De là, les yeux embrassent d'abord la rive gauche de la Loire depuis Amboise, la petite plaine où s'élève Tours, ses faubourgs, ses fabriques, le Ples-

sis, puis une partie de la rive gauche qui, depuis Saint Sym-

phorien jusqu'à Vouvray, décrit un demi-cercle de rochers pleins de vignobles.

« Enfin, à l'ouest, l'âme se perd dans le fleuve immense sur lequel naviguent des bateaux à voiles blanches, et qui, à la nuit tombante, reflète dans ses eaux calmes les lointaines lumières des quais.

« Un prince peut faire sa villa de la Grenadière, mais un poète en ferait uniquement son logis ; deux



amants y verront toujours le plus doux refuge. Elle a des poésies pour toutes les imaginations, pour les plus humbles et les plus froides comme pour les plus élevées et les plus passionnées.

« Voir, n'est-ce pas avoir ? a dit un poète. De là, vous voyez trois vallées de la Touraine, et sa cathédrale suspendue dans les airs comme un ouvrage en filigrane. »

*
* *

On nous pardonnera sans doute d'avoir fait dévier cette causerie vers un autre ordre d'idées et de descriptions, mais le pittoresque n'embrasse pas seulement cet ensemble de témoins de siècles écoulés qui, soldats épargnés au milieu de bataillons détruits, parlent si puissamment à notre imagination, il se compose également des riants paysages de la Loire et du Cher qui font à notre ville un magnifique amphithéâtre de villas et de verdure.

*
* *

Le pont de Tours lui-même, quoique de construction rela-

tivement récente, appartient déjà à notre histoire locale ; il eut ses drames et ses anecdotes, ses jours de deuil et ses jours de fête. Il est la plus belle de nos promenades, et rien n'est comparable aux spectacles dont il permet d'embrasser la splendeur, quand le soleil se couche derrière les coteaux de Saint-Cyr.

La Loire semble alors se perdre dans des lointains maritimes coupés par la ligne régulière des ponts ; quelques tourelles, se détachant en clair sur la cime des coteaux, ressemblent aux blancs minarets d'une ville d'Orient, tandis que les îles obscures à nos yeux par ce fond d'apothéose s'étendent en masses grises sur le fleuve.

*
* *

Les ponts de Tours ont fourni à M. Lesourd, avocat, une intéressante étude dont nous détachons le fait suivant : « Le pont de pierre était depuis une dizaine d'années livré à la décula-



tion, et les Tourangeaux se croyaient désormais à l'abri de tout danger lorsque survint l'hiver terrible et rigoureux de 1789. Les glaces vinrent encore s'amonceler contre le pont, et comme le courant général des crues se dirige vers la rive droite, elles vinrent former une sorte de rempart à l'extrémité du pont, du côté de la place Choiseul.

« La débâcle survint le 25 janvier 1789, à midi, et une crue subite se manifesta, portant le niveau du fleuve à sept mètres au-dessus de l'étiage. Un affouillement subit se produisit aux

quatre dernières arches, et le soir, à 8 h. 1½, au moment où la voiture publique arrivant de Saumur allait s'engager sur le pont, la première arche s'écroula ; le conducteur sauva la vie de ses voyageurs en coupant les traits de son cheval, qui fut précipité dans la rivière sans y entraîner la voiture. Les trois autres arches ne tardèrent pas à s'écrouler. »

Une anecdote ajoute sa note tragi-comique à l'histoire du pont de Tours. La voici telle que nous la tenons d'un témoin qui nous l'a racontée dans notre jeunesse :

C'était en 1814, les alliés bivouaquaient sur les coteaux de Saint-Cyr et de Saint-Symphorien. Plus heureuse qu'en 1870, la ville ne subissait pas l'injurieuse présence de l'ennemi, le pont de pierre était fermé aux deux extrémités, et toute communication avec la rive gauche était interdite aux habitants de la rive opposée à partir de 7 heures du soir.

Un jour, le camp des alliés fut en fête ; trois dames de Tours, curieuses de voir de près les beaux uniformes des officiers étrangers, s'attardèrent sur le pont au delà de l'heure fixée pour la fermeture des portes.

Quand, réveillées de leur contemplation, elles voulurent retourner sur leurs pas, il était trop tard ; elles trouvèrent la barrière fermée.

Elles supplièrent les soldats français chargés de veiller à l'exécution de la consigne de les laisser passer ; mais ceux-ci, heureux d'infliger une leçon à nos compatriotes, leur firent impitoyablement passer la nuit à la belle étoile. On était au mois de juin, il est vrai, mais l'air était frais, dit la chanson, car il y eut une chanson, comme vous le pensez bien, rimée à la suite de l'aventure par un poète resté inconnu.

En province, les anecdotes prennent parfois plus d'importance que les grands événements. Si nous étions un jour capables d'oublier l'invasion de 1814 en Touraine, l'histoire des trois dames du pont de pierre nous la rappellerait sûrement. Le Tourangeau est essentiellement gouailleur, dit Balzac, qui devait nous aimer beaucoup....., si le proverbe ne ment pas.

Malgré son ancienneté, ses souvenirs, sa situation au bord du fleuve, St-Symphorien semble peut-être le moins pittoresque, le moins caractéristique de nos faubourgs, à moins toutefois qu'on ne le juge dans son ensemble et que, placé au sommet d'une des ravissantes propriétés qui s'étagent sur le coteau, on

aperçoive, se mêlant harmonieusement aux paysages de la Loire, la cime de ses toits pointus et la flèche aiguë de son clocher.

Le nom de St-Symphorien se trouve cependant mêlé aux grands jours industriels de notre ville, aux dates néfastes de notre histoire.

C'est là que Mayenne, après avoir battu auprès d'Amboise l'armée du comte de Brienne, livra aux troupes de Henri III un combat qui se termina par un horrible massacre.

Le faubourg, insuffisamment défendu, fut pris par les ligueurs, malgré la bravoure de l'armée du roi qui dut se replier sur le vieux pont de Tours.

Jacques de Thou un des témoins de cette lutte fratricide, dit que « rien ne fut épargné, ni le sacré ni le profane. Les soldats se précipitèrent dans l'église où s'étaient réfugiées les femmes et les filles. Les autels furent pillés et renversés, les femmes subirent les derniers outrages jusqu'au pied du sanctuaire. Les ligueurs se vantaient que tout leur était permis et que, combattant pour la bonne cause, et avec l'aveu du pape, tous leurs péchés leur étaient pardonnés. »

Si nous en exceptons ce fait qui désigne la vieille église à la curiosité du promeneur, St-Symphorien n'offre rien qui puisse attirer l'attention.

Malgré quelques ruelles sombres, à l'extrémité desquelles apparaît le coteau jaunâtre, spongieux et sans caractère, malgré ses maisons vieilles dont les façades de ciment ont remplacé presque partout l'ancien revêtement d'ardoises, le faubourg est absolument dépourvu d'intérêt et ne sort un peu de sa banalité, attristée par le chemin du cimetière, que pendant les fêtes de la Toussaint.

Le 1^{er} novembre, nous avons, cette année, gravi la longue et symbolique montée par un temps splendide ; la rue du Calvaire était éclairée par un soleil dont la chaleur était en contradiction avec une brise automnale qui vous cinglait la figure. C'était un commencement de lutte où l'on sentait déjà triompher l'hiver.

De la foule compacte sortait un bruissement assourdi de voix contenues et distraites. Nous regrettons de le dire, mais les foules arrivées à ce point d'envahissement enlèvent à la fête des morts le recueillement qu'on lui désire ; le cimetière, perd alors le caractère imposant des jours ordinaires et l'on arrive à déplorer la coutume qui assigne une date fixe au culte

des morts, et donne une époque déterminée à nos tristesses, à nos souvenirs, à la visite des tombes.

Au fond de l'allée principale, des drapeaux aux couleurs vives frangés d'or entouraient la pyramide, couverte de trophées



sous laquelle dorment les victimes du combat de Monnaie et de Parçay-Meslay. L'Union patriotique et les sociétés qui lui sont affiliées étaient venues rendre leur hommage annuel aux défenseurs de la ville de Tours. Car il faut bien se souvenir que c'est devant l'héroïque résistance des mobiles de Seine-et-Marne et de Maine-et-Loire que les Allemands ont renoncé à entrer le 21 décembre dans la ville qu'ils supposaient défendue.

Cette cérémonie est grandiose et si, dans tout le reste de la vaste nécropole, les douleurs effarouchées ne se sentaient plus chez elles au milieu du bruit, il faut convenir que là, au contraire, la foule émue, respectueuse, toute pénétrée du souvenir de 1870, donnait à cette manifestation un caractère très imposant.

Le clairon même en déchirant l'air rappelait d'une façon poignante que c'est en écoutant cette voix de cuivre que les soldats qui reposent dans le grand ossuaire sont tombés pour arrêter, sur les rives de la Loire, nos ennemis victorieux.

Les noms de ces jeunes soldats n'ont point été gravés sur

la pierre et aucun trait de leur héroïsme n'est resté dans l'histoire. Cependant, si vous interrogez à Monnaie quelques-uns des habitants, alors trop jeunes pour défendre leur patrie mais qui, de leur fermes menacées, ont pu cependant suivre les péripéties du combat, vous apprendrez plusieurs actes d'héroïsme semblables à celui que nous sommes heureux de rapporter ici et que nous racontait, il y a quelques années, un des témoins de la meurtrière rencontre qui eut lieu entre Monnaie et Parçay-Meslay :

Un des mobiles de Maine-et-Loire, entraîné par son ardeur, s'était avancé imprudemment au delà de la ligne des tirailleurs qui trouvaient dans les haies, dans les taillis et dans les maisons un abri contre les projectiles allemands.

Il s'avavançait crânement sous le feu de l'infanterie prussienne, passant, comme par miracle, au milieu des balles qui se croisaient autour de lui.

En vain ses camarades lui criaient de revenir sur ses pas, leurs voix amies se perdaient dans le bruit du combat et le soldat avançait, marchait toujours, s'arrêtait pour recharger son arme, mettait genou en terre, puis se relevait pour continuer sa course. On eût dit qu'il obéissait à quelque ordre mystérieux.

Insoucieux, il allait comme dans un rêve et bravait le danger avec l'inconscience du somnambule qui longe les bords du toit en côtoyant l'abîme de la rue.

Cependant une balle en venant le frapper à la jambe l'arrêta tout à coup. Il regarda derrière lui et aperçut bien loin, dans l'horizon gris de brumes, les taillis, les haies et les maisons de l'Angennerie d'où sortaient, par intermittence, de petits flocons de fumée blanche.

Il comprit le danger de son héroïque folie et chercha un abri.

Un vieil arbre se trouvait à peu de distance, il alla vers lui. C'était un de ces grands ormes si communs sur le plateau de Monnaie, très vieux et creux, mais ayant poussé droit ; il offrait un asile au moins momentané au soldat, qui s'en fit un bastion et commença seul, entre les lignes françaises, dont une balle égarée pouvait l'atteindre, et les lignes allemandes, contre lesquelles il se trouvait si peu protégé, une lutte qui fut cruelle pour nos ennemis.

C'était évidemment un bon chasseur que ce jeune mobile ; il

avait dû exercer bien des fois son adresse dans la vallée de la Maine et dans les bois de Cholet avant de se livrer à cette lutte meurtrière qu'il devait payer de sa vie.

Il prenait son temps, chargeait en se dissimulant bien et tirait dans la direction des petits panaches de vapeur bleue qui sortaient des buissons.

Si bien abrité que fut celui qu'il visait, il ne le manquait pas. Chaque balle faisait son œuvre mortelle dans la ligne des tirailleurs allemands ; les casques pointus lui servaient de cible, et il en troua autant qu'il eut de munitions dans sa cartouchière.

Le vieil arbre était devenu le point de mire des Prussiens furieux. Les balles s'y logeaient par centaines sans pouvoir le perforer ; le bois volait par éclats mâchés et les branches se brisaient avec un bruit sec.

Mais un obus, en éclatant au pied de l'orme, l'ébranla profondément.

La situation n'était plus tenable.

Soit qu'il revînt vers les nôtres, soit qu'il restât, la mort était devenue inévitable pour le soldat.

Il voulut du moins mourir en héros. Il sortit brusquement de sa retraite, fit quelques pas dans la direction de l'ennemi et tomba sur ce coin de terre qu'il avait si vaillamment défendu.

Le vieil orme existe toujours, nous l'avons vu ; il est guéri de ses blessures. Les printemps lui donnent encore des feuilles chétives et rares, qui, dans l'or des soleils couchants, ressemblent à des palmes de gloire.

Depuis vingt-huit ans, la charrue passe indifférente sur ce lieu du martyre, et personne, hormis l'instituteur qui nous l'a raconté, ne connaissait cet épisode du combat de Monnaie.

Uniquement préoccupé par le pittoresque qui se présente à nos yeux sous la forme de masures sans histoire ou de débris tout palpitants de souvenirs, nous avons laissé de côté, espérant qu'un autre en fera plus tard l'objet d'un livre, les monuments modernes et le pittoresque aimé des peintres : les tableaux de la rue, le mouvement des foules, les petites industries locales, les installations hâtives et provisoires, les marchés

en plein vent, les masses qui s'évanouissent comme par enchantement au coup de cloche du sonneur, ces mille sujets gais et



changeants qu'on retrouve, il est vrai, dans tous les pays, mais qui, cependant se modifient avec les coutumes d'une ville et le décor qui les entoure.



Nous ne dirons également que quelques mots de ce fouillis de campements d'un effet criard ou d'un aspect sordide qui, à des époques fixes de l'année obstruent la promenade des quais depuis la place Foire le-Roi jusqu'à la hauteur de la rue Constantine : de ces fêtes foraines si brillantes jadis, si appauvries aujourd'hui, et qui disparaîtront prochainement, emportées par les transformations du commerce moderne.

Le nombre des banquistes s'est ressenti lui-même de la déchéance des foires d'autrefois, et ce n'est plus qu'à de longs intervalles que nous revoyons, sur l'étroite et insuffisante place du champ de foire, ces vastes théâtres qui ont émerveillé notre enfance.

Après les petites boutiques aux étalages glapissants de couleurs, pittoresques par leurs allures de campement, ce qui est appelé à disparaître, c'est le théâtre forain, car le boutiquier nomade et le banquiste, sans avoir rien de commun, vivent cependant l'un par l'autre. Ils concouraient jadis au déplacement en masse de la clientèle des campagnes, heu-

reuse d'avoir un prétexte d'achat pour venir respirer l'air de la ville, à des époques déterminées.

Cette gaie manifestation de nos plaisirs populaires n'a plus, croyons-nous, que peu d'années à vivre à moins qu'une transformation possible ne ramène tout à coup la vogue de nos belles foires d'antan, ou pour être plus précis, à moins qu'une sorte d'exposition annuelle, un immense hall facilement transportable ne réponde par son luxe et par son organisation à nos goûts modernes et aux avantages offerts par les grandes collectivités.

Mais nous laissons à de plus autorisés le soin d'approfondir une idée dont nous ne faisons que pressentir la réalisation probable.

On reverrait bien vite, alors, les spectacles forains reprendre eux-mêmes un nouvel essor au contact de cette réduction d'exposition « marchande », et peut-être trouverions-nous là une légère compensation à la disparition fatale du théâtre proprement dit.

* * *

Nous eussions eu quelque satisfaction à jeter un coup d'œil curieux sur cette bohème, qui trouva un jour dans Albert Glattigny son historiographe et son poète, mais ces *tableaux de partout* ne se rattachent que très indirectement à ce pittoresque local que nous avons essayé de décrire ici et nous ne nous permettrons pas d'ajouter à ce livre une esquisse de ces mille petits

sujets forains que nous ramènent régulièrement les premiers beaux jours de l'année et les dernières chaleurs de l'été.





La rue de Saint-Symphorien

Ce pittoresque-là est tout ce qui a survécu à ces spectacles du moyen âge auxquels Clairin a emprunté, avec son grand art décoratif, un des admirables sujets qui ornent le grand escalier de notre théâtre municipal.

M. Clairin est le peintre à la couleur blonde. Allez admirer ses belles toiles allégoriques au théâtre de Tours. Sous son pinceau, la mythologie se modernise. Ce sont de gracieux adolescents qui symbolisent la science et les arts, innovation hardie qui a sans doute valu au grand artiste bien des reproches de la part des femmes, à qui l'on avait attribué jusqu'à ce jour le privilège presque exclusif de personnifier l'idéal.

Son talent est très parisien, ses figures ont l'esprit, la grâce et le charme rêveur qu'on rencontre si souvent dans le monde artiste de Paris. Il y a dans toutes ses têtes, quelle que soit la diversité des traits, une sorte d'unité d'expressions, mais le rayonnement qui les anime est le même.

C'est la même poésie de la jeunesse, le même rêve amoureux des femmes de Chaplin mais plus discrètement, plus poétiquement exprimé.



Nous terminerons ici notre livre.

Après en avoir relu les pages auxquelles manque précisément cette couleur lumineuse et gaie du maître dont nous venons de parler, nous avons songé qu'il est regrettable de ne pouvoir écrire ses impressions au temps de la vie où on les reçoit le plus vivement.

La vue d'un vieux logis et tout le pittoresque des anciennes villes causent à l'enfant une surprise à laquelle se mêle un peu de terreur.

Il associe facilement, dans sa jeune pensée, l'image des individus à celle des choses, et il ne peut pas supposer que ces masures aux ombres troublantes puissent être occupées autrement que par des habitants fantastiques semblables à ces personnages d'Holbein qu'il a entrevus un jour en feuilletant de vieux livres, dans la bibliothèque de son père.

Telles étaient nos sensations au temps où, pour revenir du collège, nous remontions une partie de cette vieille rue Colbert toute bordée de maisons à pignons aigus.

Parmi ces demeures occupées pour la plupart par des

industriels qui n'en déparaient pas l'aspect : fripiers, rétamers, marchands de faïences à bon marché, etc... nous nous rappelons l'atelier très sombre d'un boisselier qui demeurerait alors entre la rue Saint-Maurice et la rue Saint-Pierre, aujourd'hui appelée rue Jules-Moinaux.

En hiver, le soir, un très vieux homme en tablier de cuir travaillait là, à côté d'une chandelle allumée dont le « pouvoir éclairant » n'avait pas celui de nous montrer l'extrémité de la boutique.

Ce qu'on voyait bien distinctement, par exemple, c'était la figure animée du vieux marchand, ses joues aux pommettes saillantes, toujours rasées de très près et qui, à la lueur de la chandelle, ressemblaient à de vieilles feuilles de parchemin légèrement teintées en rose.

Hasard, influence, ou mystérieuse harmonie, la fusion semble se faire entre les individus et les demeures. Beaucoup de ces boutiques étaient habitées de la sorte, par des personnages qui semblaient, eux aussi, appartenir à une autre époque, et que le Temps avait laissés là à titre de document et de curiosité.

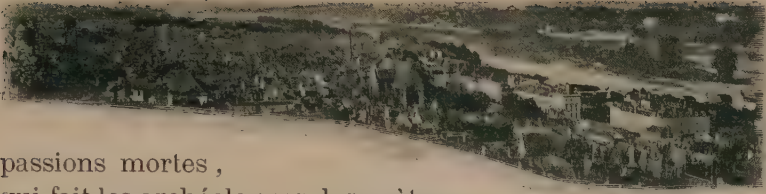
C'était du moins l'effet que nous produisaient ces êtres que plus tard nous avons retrouvés, si admirablement interprétés, dans l'œuvre des vieux maîtres flamands, et ces mesures qui portent sur leurs ardoises un peu de la nuit, par laquelle les poètes définissent le passé.

Pierre Loti, dans une de ses plus charmantes nouvelles, dit que notre cerveau recèle, par une mystérieuse hérédité, des souvenirs étrangers à notre existence, et qui, reçus avec la vie, peuvent se perpétuer ainsi de génération en génération.

Est-ce à cela qu'il faut attribuer cette curiosité chercheuse et divinatoire de l'enfant pour tout ce qui lui est antérieur, et le travail de son esprit qui s'applique à reconstituer l'aspect du passé ?

Ce besoin d'évocations naïves qui ont parfois une couleur étrangement vraie, n'est peut-être pas uniquement le résultat d'une imagination vivement surexcitée, mais plutôt l'effet d'une ressouvenance vague de choses déjà vues, qui permet de concevoir, dans une fugitive apparition, la silhouette des villes effacées et la physionomie des foules disparues.

N'est-ce pas cette intuition de « Jadis », dont la faculté amoindrie survit en nous à tant de foyers éteints, à tant de



passions mortes ,
qui fait les archéologues, les poètes
et les artistes, ou simplement cette foule de curieux à laquelle
nous croyons appartenir ?

Si longue que cette promenade ait pu sembler à nos lecteurs, elle est encore très incomplète ; c'est un résumé, auquel manque la partie technique, c'est-à-dire le développement historique et architectural qu'il ne nous appartenait de traiter que très superficiellement.

Nous avons voulu seulement rappeler à nos compatriotes, à nos amis et aux artistes, un certain nombre de pages de notre histoire locale dont les témoins de pierres usées et de bois vermoulus existent encore. Un poète y aurait trouvé le sujet de descriptions attrayantes et colorées, un savant y aurait ajouté des dates et des faits, un architecte y eût joint une intéressante étude de styles.

Nous nous excuserons une dernière fois de l'importance que nous avons donnée à certaines parties, et du lyrisme, sans doute exagéré, que nous ont inspiré quelques pans de murs en apparence insignifiants.

Or il existe sur la lumière une théorie que tous les photographes paysagistes connaissent, et que nous acceptons d'autant plus volontiers que, prise au figuré, elle sera notre justification auprès de vous.



Les maisons qui, par leur situation, se trouvent le plus longtemps exposées au soleil, conservent, au moment où l'ombre les enveloppe, un peu de la clarté dont elles ont été baignées pendant les longues heures du jour. N'en est-il pas de même de ces vieilles demeures, de ces hôtels ignorés et de ces ruines dédaignées, qui ont gardé comme un long crépuscule de leur vie passée, et dont les pierres grises s'éclairent encore aujourd'hui de toutes les lueurs des souvenirs groupés autour d'elles ?



AU BAS DE LA PAGE 163 :

Lisez au lieu de *Errata*, etc.....

Erratum. — Lisez page 151 : entre ce qui fut la campagne et ce qui..., et non : et de ce qui, etc...

NOTE

A propos du camp de Môle, M. Sagey, directeur de la Banque de France, a bien voulu nous confier un volume très rare, qui nous permet de compléter les renseignements que nous avons donnés dans ce livre.

Au delà des murs du camp de Môle, la plaine s'étendait vaste et découverte, afin que les sentinelles qui faisaient le guet sur les remparts pussent surveiller les approches de l'ennemi. La ruelle que nous avons décrite dans cet ouvrage n'existait donc pas, et ne fait qu'indiquer aujourd'hui le dessin de nos anciennes fortifications.

Ce fut devant ces murs qu'au mois de février de l'an 1446, le corps de ville fit élever, d'après les ordres du roi et sous la surveillance des officiers du château, les lices devant servir au combat singulier qui devait avoir lieu entre Louis de Bueil, gentilhomme de Touraine et Jean de Chalon, écuyer anglais.

Louis de Bueil appartenait à l'une des plus anciennes familles de France; quoique jeune encore, il avait pu en maintes circonstances donner des gages de sa bravoure et de sa loyauté.

Jean de Chalon était écuyer anglais, malgré l'origine française de son nom, qui, sans doute, fût resté très obscur sans le drame du camp de Môle.

Charles VII semblait attacher une grande importance à

cette rencontre qui, sous forme de joute, était en réalité un duel dont la haine existant entre les deux nations pouvait faire redouter les conséquences. La présence du roi, de la reine et d'une partie de la noblesse de France, donnait à cette joute une solennité inaccoutumée.

Nous passerons ici les détails du cérémonial, et nous résumerons les faits principaux de cette mémorable rencontre (1).

Dès la première course, les deux adversaires rompirent deux lances « l'un sur l'autre, vaillamment, devant le roy » ; la chance semblait, dès ce premier assaut, favorable à Jean de Chalon qui renversa Louis de Bueil sur la croupe de son cheval.

La seconde course fut nulle, les deux adversaires ne s'étant pas atteints.

A la troisième, ils rompirent deux lances. Le choc fut terrible, et la pointe du fer de Louis de Bueil resta piquée sur le haume de Chalon.

La quatrième rencontre sembla de nouveau changer les chances du combat ; de Bueil rompit sa lance à la selle de Chalon, brisa la charnière de l'avant-bras, perça le gantelet de fer et entama légèrement la main du gentilhomme anglais ; mais, à la cinquième course, de Bueil fut si gravement blessé à la main droite, que Chalon fit loyalement demander au roi si la lutte ne devait pas être interrompue.

Charles VII, sur qui doivent retomber les conséquences de ce duel meurtrier, déclara qu'il fallait s'en rapporter aux règlements, et fit appeler Pressigny, l'ordonnateur du combat, qui déclara que Louis de Bueil « pouvait encore aller ».

(1) Nous devons à M. André Salmon la traduction du manuscrit anglais qui relate en vieux français les péripéties de ce duel.

Le chroniqueur anglais, à qui sont empruntés ces détails, assure que Jean de Chalon déplora la décision du roi, et que ce fut de très mauvaise grâce qu'il prit une lance pour remplacer celle qu'il avait rompue.

La sixième rencontre devait être funeste au gentilhomme tourangeau qui, rendu inhabile par sa blessure saignante, ne put éviter le coup que Chalon lui porta en pleine poitrine. Tra-versé de part en part par l'arme de son adversaire, de Bueil fut emporté mourant à l'extrémité de la lice, tandis que Jean de Chalon, selon l'usage, passait à cheval devant les tribunes, et saluait le roi consterné par ce tragique dénouement.
